

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216260

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 841.91

Accession No. G. 12682

Author ^{B745} Bosquet, Alain

Title Saint, John Perse. 1949

This book should be returned on or before the date
last marked below.

SAINT-JOHN PERSE

QUELQUES OUVRAGES D'ALAIN BOSQUET

POESIE :

Quel royaume oublie ? Editions du Mercure de France, 1955.

Premier Testament. Editions de la Nouvelle Revue Franchise, 1957.

Prix Sainte-Beuve.

Deuxieme Testament. Editions de la Nouvelle Revue Franchise, 1960.

Prix Max Jacob.

ROMAN :

La grande e'clipse. Editions de la Nouvelle Revue Francaise, 1952.

Ni singe ni dien. La Table Ronde, 1953.

Le mecrtant. La Table Ronde, 1960.

ESSAI :

Anthologie de la poe'sie americaine. Librairie Stock, 1956.

Emily Dickinson. Pierre Seghers, 1956.

Pierre Emmanuel. Pierre Seghers, 1960.

Trente-cinq jeunes poetes americains. Editions de la Nouvelle Revue Francaise, 1960.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE
TRADUCTION RESERVES POUR TOUS PAYS.

PIERRE SEGHERS, &DITEUR.

IMPRIME EN FRANCE

d'AujouRcThui

SAINT JOHN PERSE

Presentation par ALAIN BOSQUET

*Choix de textes, bibliographic, dessins., portraits,
facsimiles.*

Edition revue et augmentee

mrm SB***
Ts&J



A Washington, Woodley Road (Dessin de Pietro Lazzari) (1949).

SAINT-JOHN PERSE
par
ALAIN BOSQUET

A *Marcel Arland*

1. - L'OEUVRE

DE LA GRANDEUR EN POESIE

LES catastrophes successives, les faillites plus ou moins retentissantes des valeurs traditionnelles et traditionnellement opposees a la poesie, — consideree *a priori* comme un luxe heretique — les chocs qu'a subis Tesprit humain dans ses fondations seculaires, tous les changements, enfin, qui font de ce milieu de siecle l'epoque par excellence ou l'on evite les solutions, semblent avoir servi la poesie. Qui desesperes, qui doute, qui abdique et cramt sa liberte, celui-la est pret a succomber a la poesie. On a vu un romancier aussi convaincu de realisme, aussi sur de lui-meme et des vertus de la prose que Sinclair Lewis finir sa vie en ecrivant des poemes esoteriques. On a vu Einstein, alarme de ses propres decouvertes, denoncer la science echappee des mains de Thomme et appeler au secours Tart et la poesie, ces raisons superieures a la raison mathematique. On a vu un penseur, E. M. Cioran, condamner la phi-

losophie et, faisant table rase, de tout et de soi-meme, ne reconnaitre quelque merite qu'a la poesie, qui ne veut rien et ne peut rien.

L'aveu d'impuissance se solde ainsi par un recours — faute de mieux — a la poesie : en sa compagnie on se sent de tous les siecles, done a l'abri du sien. Est-ce la un prestige de mauvais aloi ? Ne faut-il pas y voir au contraire un retour encore inconscient vers la vitalite intellectuelle a son etat le moins degrade, une tendance a se detourner des valeurs tenues pour durables et utiles, au profit d'une activite gratuite, et prestigieuse justement parce qu'elle est gratuite, cependant que tout ce qui *sert* ou *rapporte* devient de plus en plus funeste. Profitant des dissensions qui s'operent a l'interieur de l'homme remis en question, la poesie apparait chaque fois que ce dernier fait appel aux pouvoirs situes au-dela des limites de son entendement. Elle s'affirme alors, comme un defi permanent, mais non pas un defi a l'encontre de quoi que ce soit : un defi souverain.

Elle ne se veut plus une ecriture (Lamartine), un objet (H[^]redia), une eprouvette a trouvailles (Desnos). Elle refuse autant le theme que la description : elle ne se veut rien moins qu'une re-creation de l'univers ; elle y remplace tout ce a quoi elle s'oppose, mais l'integre en elle-meme, se le concilie, le revalorise. Elle est faite d'intelligence et de mathematique, done essentiellement de figurations meditees, servies par un metier exigeant et precis oil deux syllabes, deux lettres ne sont jamais interchangeables. Ses mysteres, ses magies et ses images prennent l'aspect d'experiences scientifiques, les catalyses verbales rejoignant les catalyses de laboratoire. D'une portee morale ou philosophique, elle

constitue sinon une maniere de penser, du moins une maniere de sentir et de capter. Habitee du doute, elle se reserve le retour sur elle-meme, assez sure de soi pour eprouver sa grandeur et sa precarite, son altitude et son abime. Synthetique, elle *n'est* que si elle se veut une experience totale, fruit de l'instinct et du calcul, du genie et de Implication. Mais si elle resume et amplifie mille sensations, elle ne doit en fin de compte que s'occuper d'elle-meme, se servant de tout, ne servant rien ni personne.

On a tot fait de lui decouvrir trois elements distincts : 1) la sensation indefinissable de beaute, signe d'un *equilibre* et d'un confort *attendus* ; 2) la musique ; 3) la surprise, nee d'une confrontation de mots rarement rapprochis, d'une innovation rythmique heureuse, ou d'un *accord* resolu par la rencontre inattendue de ces deux phenomenes formant image.

On a tot fait aussi d'exiger du grand poete : 1) la perfection formelle dans Texpression : la prosodie reguliere (Mallarme), le verset (Claudel) ou Tavalanche d'images (Maïakovski); 2) une rigueur et une permanence sans compromis dans la pensee creatrice. A la fois philosophe et savant — mais philosophe ebloui qui n'a pas besoin de demonstration, et savant sans cyclotron — il doit fournir une reponse intime — non point circonstanciee, non point technique i— aux angoisses eternelles de Thomme. Recreant et repensant le monde, il le recrit selon un mode personnel ; 3) un domaine propre — et non seulement litt^raire — oil il est inattaquable, quelqu'argument qu'on puisse employer contre lui. Le « grand poete » peut prendre une position sociale, asociale ou anti-sociale (dans la cite, en dehors d'elle

ou eontre elle) ; il apparait toujours comme un exemple et un symbole. Villon a laisse une image du siecle vu a travers le remords ; Baudelaire symbolise la souffrance dans Tin-satisfaction, Rimbaud la revolte, Mallarme le mepris dans une recherche exacerbee de perfection intellectuelle qui sera portee jusqu'aux limites du doute et de l'abdication. Au xx^e siecle, Valery, Benn, Lorca, Pessoa, Kavafis, Maiakovski, — en dehors de toute contingence et de toute position doctrinale, sur le seul plan poetique de la condition humaine — ont temoigne ainsi d'une attitude exernplaire ; 4) l'interdependance de 2 et de .1 Il ne faut pas, en effet que la poesie serve a justifier une position sociale, ni que cette derniere excuse la poesie. Les preuves par la poesie et les arguments en faveur d'elle sont mortels. Chez le grand poete, un equilibre naturel s'etablit entre ce qu'il ecrit et ce qu'il est. Tout se passe comme si le poeme *etait* le poete, et qu'ensemble ils poursuivaient une seule carriere indissociable. Ainsi Rimbaud devient litteralement le « Bateau ivre » et Villon un pendu de sa ballade. A ce niveau, la forme est si parfaite qu'elle semble la seule possible, absolument necessaire et indiscutablement essentielle. Les memes imperatifs r[^]gis-sent le mystere poetique, qui est *mur*, c'est-a-dire a la fois impenetrable et juste ; nouveau, et a ce point communicable qifon y succombe tout de suite, conscient de son pouvoir et de l'inutiHte qu'il y aurait a le vouloir analyser. La fusion de la forme et du mystere est cependant si complete qu'il n'y a ni preponderance de la premiere sur le second (comme chez Peguy), ni dictature de celui-ci (comme chez les Surrealistes). La poesie acquiert ainsi un accent de verite metaphysique et cosmique, bien au-dessus de sa perfection verbale et rythmique. Elle apparait comme a la fois

belle et *vraie* a tout esprit humain sensible ; car le grand poete a toujours raison par *la virite a froid du beau*.

Federico Garcia Lorca a accepte des le debut de sa carriere un role de heros et de symbole national. Poete, jusqu'a l'extreme consequence, de la fidelite a un sol, il fait figure d'un nouveau Don Quichotte, mais revenu des aventures, impregne jusqu'a la moelle d'un sang cruel, d'une volupte parfois fanfaronne, d'une mort avec qui il part chaque jour en voyage de noces. Classique mais illogique, traditionnel mais fantasque, il est comme le genie d'un pays concentre en un seul etre — insouciant, extreme, contradictoire. Il n'est, a trente ans, plus guere que sa propre legende, comme Cervantes n'etait, aux yeux des paysans de la Manche, plus guere qu'une invention du chevalier a la triste figure. Desincarne, il est naturel qu'il disparaisse des les premieres luttes fratricides : c'eut ete une injure pour l'Espagne qui s'immolait de ne pas sacrifier son premier poete.

Le cas de Vladimir Maïkovski n'est pas sans quelque analogie avec celui de Lorca. Comme lui rebelle, et tout de flamme, il projette les mille forces desordonnees d'un jeune genie porte, par haine meme du conformisme, jusqu'au point de sublimation ou l'image a l'etat brut institue ses propres regies en plein chaos. Il crie, s'insurge et voudrait tout detruire. C'est lui qui mene la Revolution, comme une chienne en laisse. Et voici qu'elle grandit, le rattrape, le depasse. Elle se sert de lui et c'est elle a present qui l'entraine. Il connait la victoire. Il a donc eu raison ? La sagesse et l'organisation, au dela d'un triomphe qu'il ne prevoyait pas, lui deviennent intoterables. Il languit, balbutie, et meurt de son succes, incapable de nouvelles iconoclasties.

Avec Gottfried Benn, on se retrouve sur un plan intellectuel moins genereux mais plus eleve. Parti en guerre contre la sentimentalite, considerant, en medecin, que l'homme est non seulement un melange peu recommandable de chair avarice, d'os tordus et de sues nauseabonds, mais que la poesie est, elle aussi, une secretion dont il n'y a pas lieu de se louer, il entendrait y remedier radicalement. Le docteur Behn, dont le seul theme est la precarite humaine, veut que ses semblables prennent conscience de l'accident metaphysique, voire de l'erreur, qu'ils constituent. Chirurgien implacable, plonge dans la matiere de l'animal Homme, mais refusant avec obstination de s'en degager, il ampute les mortels de leurs reves purulents, et considere la poesie comme un appendice qu'il faudrait trancher sans merci.

Obs&le de perfection, et saisi d'un bizarre pirandellisme, Fernando Pessoa s'est veritablement sectionne en quatre, aussitot qu'il se fut decouvert quatre facons de penser, de vivre ou d'Ecrire. Des lors, il a signe ses oeuvres de son nom ou de ceux d'Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Alvaro de Campos, et il a vecu quatre vies independantes, soucieux de fidelite a ses quatres sensibilites. Cette continuelle desincarnation, et ces reincarnations, ou il improvisait des dialogues entre deux de ses « moi » pour les surprendre chacun dans la discussion de ses deux autres c moi >>, cette amputation perpetuelle et cette multiplication ne pouvaient pas durer. Fernando Pessoa a succombe de se vouloir tout ensemble le savant, le microscope et le bad lie observe.

Dans un souci de nettete intellectuelle assez semblable a celui de Pessoa, Constandinos Kavafis s'est tenu en marge de son ^poque, mais en s'exposant a Tun des carrefours de

Thistoire le plus balaye de courants d'air, Vivant k Alexandria insatisfait de la decadence oil etait tombe le grec moderne, mais ne voulant pas revenir au grec ancien, il s'est cree une langue a lui qui conciliait la flexibilite du premiei avec la rigueur du second. Poete de l'antiquite *melee* au xx* siecle, homme moderne et qui chantait le Parthenon, ou bien artiste antique contemplant a distance la patrie d'Ypsilanti, il s'est fait, pour la civilisation mediterraneenne, le lieu de rencontre ideal et la commune mesure entre le passe et le present.

L'obstination a vouloir s'abstraire de soi-meme, a creer entre soi et soi la plus grande distance possible, on la retrouve, murie k l'extreme, chez Paul Vatery. Exemple pour lui est l'attitude de Leonard de Vinci, qui n'acheve jamais une oeuvre que malgre lui, methode par excellence de l' amateur supreme et de l'investigateur. A la poesie, moyen de connaissance, a la poesie, lent et long cheminement d'une pensee, gymnastique et cure de lucidite, il ne demande que de l'eclairer, intellectuellement pofete malgre lui, et qui se cherche. La poesie est ainsi reduite au role a la fois le plus humble et le plus eleve : celui d'une prospection qu'on finit par abandonner et qui, si elle eclot en oeuvre d'art, ne le peut que grace k des vertus sans « charmes » etrangeres a la poesie.

Ainsi, parmi les grands pontes de ce siecle, l'un incarne son peuple au point de se dissoudre en lui (Lorca) ; Tautre, tout ebullition, se confond avec la plus grande revolution des temps modernes (Maiakovski) ; un troisieme descend dans les bas-fonds pour y cultiver, parmi d'autres moisissures, une poesie impitoyable comme une operation chirurgicale

(Benn) ; un quatrieme se compartimente et se multiplie, bigame et polygame de soi-meme, Narcisse que se renvoient quatre miroirs sous forme de quatre Narcisses nouveaux (Pessoa) ; un cinquieme immobilise le temps et respase* se fixe en un point ideal et s'invente une langue a mi-chemin du revolu et du prevu, des langues mortes et des langue futures (Kavafis); un sixieme s'analyse, se contredit, discute, se refuse, se depasse, et decouvre l'infini la-meme *ou* l'equation trouvee semble ne donner a l'*x* cherche qu'une valeur negligee (Valery).

Il manquait a cette compagnie un personnage hautain, toujours isole, toujours absent, qui transmet aux hommes, d'une voix voilee et d'un geste a peine entrevu, un discours ample et sybillin, plein de terribles vigueurs et d'enigmes, de ces discours que seuls un orateur antique ou un Bossuet eussent pu prononcer et qui n'etaient faits que pour un auditoire princier. Cette poesie pour les hommes, redigee a l'ecart des hommes, cette epopee luxuriante, car elle ne se contente de rien moins que toute la planfete, et abstraite, car elle s'adresse a ceux qui furent comme a ceux qui seront, cet obelisque a la gloire de Thumanite consubstanciee dans son verbe, cette stèle commemorant des batailles de syllabes et le passage de la Mer Rouge de tel suf fixe superbe, ce message, enfin, de prophete, d'ermite et de suzerain qui gere, mieux que la sienne, l'immortalite meme de ses gens de bien et de ses gens de peu, cette poesie-la est le propre — mais alienee d'avance a tous les temps — de Saint-John Perse.

« ELOGES »
OU
LE POEME IGNORANT DE SA GENESE

LES oeuvres successives de Saint-John Perse se distinguent par un rapprochement graduel et inéluctable entre, d'une part, le thème (les louanges à la vie d' « Eloges », l'expédition épique d' « Anabase », la solitude d' « Exil », le soulèvement des forces élémentaires de « Vents ») et, d'autre part, l'exercice même du langage et l'élaboration d'un art poétique. Dans « Eloges », le poète est absent : la poésie joue son rôle traditionnel, et le travail du poète n'intéresse pas la chose décrite. La poésie se contente de dégager l'émerveillement devant lequel elle s'incline ; elle se garde de se prolonger en elle-même ou de se définir. Dans « Anabase », le conquérant qui reconnaît les hauts lieux de pays inaccessibles contemple à de rares intervalles les migrations de syllabes et les déplacements de voyelles, les unes et les autres n'étant que les accessoires du paysage. Caravane majestueuse, ou le poète suit le conquérant en

subalterne dont Toffice est de prendre note et d'obeir ! On le consulte, en passant, sans attacher trop d'importance a son message : jamais il ne cree l'evenement. A aucun moment « Anabase » n'est le poeme du poeme ni l'epopee de la creation poetique. Ce divorce s'amenuise avec « Exil » ; la, au moment le plus poignant de son essor, le theme se menage un retour sur lui-meme et revient en quelque sorte se resorber dans la page ecrite. Ce par quoi on ecrit : les mots, le langage et leurs propres barrieres, sert au theme de terrain d'atterrissage et de piste d'envol. Les amours du poete et de son poeme, du mot et de ce qu'il signifie, de Palphabet et de ce qu'il designe deviennent flagrantes et ftcondes. Dans « Vents », ces rencontres font place a une veritable cohabitation ; les vents soulevent non seulement les terres, les hommes, les fleuves, les temps immemoriaux, ils s'insinuent aussi dans le langage ; le poeme croit avec eux ; ils se portent Tun l'autre ; celui qui ecrit a passe dans ce qui est ecrit, et ce par quoi on ecrit dans ce pour quoi on ecrit, de sorte que le poeme, ayant parte de tout, parle enfin de lui-meme.

D'embee, les t Images a Crusog t, dcrites en 1904 a l'age de 17 ans, fixent le ton et l'altitude d'une oeuvre qui ne s'en dlpartira plus : on y est a jamais au niveau du discours sacre, entoure d'images qui, malgre la precision du detail, demeurent en dehors de l'espace et du temps. Aucune carte n'en indique le lieu, aucun calendrier raccomplissement. D'embee aussi, le poete a pour souci majeur d'ordonner — quelque devorante que soit la foret vierge qui le traque, quelque fallacieuses les lianes qui le tentent — son paysage, et d'y placer — etres familiers, etres disparus et etres imagi-

naires — les personnages de son souvenir et de sa creation. Souvenirs d'une enfance eblouie, hommage rendu aux accessoires d'un soi comble, tels apparaissent ces instantanes du bonheur.

Crusoe, « remis entre les homines », s'installe entre les cloches et le mur, se sentant devenu un etranger dans la ville :

... Graisses !

Odeur des hommes presses, comme d'un abattoir fade !
Aigres corps des femmes sous les jupes !...

Repris par la vie urbaine, il a pourtant plus d'une raison de se rejouer, car la joie est la plus grande richesse qu'il ait rapportee de son periple :

... Joie ! o joie deliee dans les hauteurs du ciel!...

Autour de ce prince d'une « Anabase » encore insoupconnee et d'un exil a peine entrevu, les attributs du paysage exotique prennent leur place, objets d'une metamorphose qui en affirme a chaque instant le miracle :

... C'est la sueur des seves en exil...

... La Ville par le fleuve coule a la mer comme un abces...

... Le ciel qui se rapproche louangera la mer...

... Ce sont de grandes fleurs mouvantes en voyage...

La se retrouvent la faune et la flore :

... C'est le soir sur ton He et à l'entour, ici et là...
... Tout est sale, tout est visqueux et lourd comme la
vie des plasmés...
... le fruit creux, sourd d'insectes, tombe dans l'eau
des criques...
... Sous les paletuviers... des poissons lents dans la
boue...
... Entends claquer les bêtes creuses dans leurs co-
ques...

Crusoe, rentre de son île avec le parasol de chèvre et
Tare, a vainement mis en terre une graine précieuse ; il dia-
logue avec Vendredi, et puis avec un perroquet. L'exil lui est
fructueux et riche :

... D'un exil lumineux, et plus lointain déjà que l'orage
qui roule...
... Nourri du sel de voire solitude...

Il parcourt un livre, se recueille, attend que le Vent le
porte ailleurs :

..., Alors, ouvrant le Livre... tu attendais l'instant du
départ, le lever du grand vent qui te descellerait d'un
coup...

Ainsi le solitaire prévoit sa propre « Anabase », mu déjà
par les « Vents » qui Taccroîtront et Taffirmeront, lui qui
est rincarnation, tout ensemble, et de la joie de vivre et de
l'exil.

De Irois ans posterieurs a « Images a Crusoe », les six pnenies qui eomposent « Pour feter une enfance » reprennent le ineme theme. Plus sereins, ils chantent l'd me combine : les elements, la famille, les ancetres grandis par la legende. « Une adolescence tropicale et seigneuriale » tel pourrait etre le sous-titre de ces compositions. L'aristocratie ferrienne y est presente a tout moment :

... les servantes de ta mere, grandes filles luisantes...
... Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles...
... de grandes betes taciturnes s'ennoblissaient...
... Je parle dans l'estime... .Kai fait ce songe, dans res-time...
... Ma bonne etait metisse et senlait le ricin...
... des hommes sains, vetus de belle toile et casques de sureau.

Cette enfance antillaise se passe au*milieu de plantes, de betes prodigues et singulieres, a tel point confondues daris la memoire qu'elles en deviennent des fleurs carnivores et comme des animaux qui auraient pris racine, apres maintes transmutations organiques :

... et Teau encore etait du soleil vert...
... la terre alors souhaita d'etre plus sourde, et le ciel plus profond...
... O mes plus grandes fleurs voraces, parmi la feuille rouge, a devorer tous mes plus beaux insectes verts !...
... les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches...

Cette luxuriance s'adapte a l'homme, et l'homme a pris le pas sur elle sans qu'il y ait eu la moindre lutte. L'entente regne entre les palmiers et le colon, la plante et le planteur, ce dernier laissant a l'ecorce et a la cascade leurs prerogatives locales. Aussi l'ordre patriarcal est-il un element d'harmonie chez les multiples personnages de la plantation, les parents, les servantes, la petite soeur qui meurt, la bonne qui sent le ricin, le sorcier noir. « A droite on rentrait le cate, a gauche le manioc », dit le poete. La vie du large penetre le tableau de famille ; la haute demeure de bois donne sur Tile, Tile sur la mer, la mer sur le ciel, de sorte que le ciel est dans toutes les chambres, avec les rumeurs marines et les murmures des grandes personnes qui echan- gent de lointains souvenirs :

... Il y avait a quai de hauts navires...

... une mer plus credule et hantee d'invisibles departs...

L'adolescent peut conclure :

— Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?
Plaines ! Pentes ! Il y avait plus d'ordre. Et tout n'etait que regnes et confins de lueurs...

Cette poesie du dehors ne s'enfermera plus ; elle sera toujours consciente de ses distances et de sa majeste, de ses migrations continuelles et de ses aises. « O ! j'ai lieu de louer ! » proclame le poete ; desormais sa poesie restera « noble et decente », une louange a la gloire (Factions 6cla- tantes (Anabase), une louange de la solitude (Exil), une

louange des Elements dechaines generateurs de poesie (Vents).

Louer, approuver, acquiescer, vanter, consentir, admirer, communier, comprendre, tel est le propos majeur du poete dans les dix-huit poemes qui composent la suite intitulee : « Eloges ». Les adjectifs « grand », « haut », « beau », « vivant », « bon », « calme », « fort », se lient, par le truchement des verbes « aimer », « rire », « vanter », « jaillir », aux substantifs « joie », « facilite », « aisance », « promesse », « perfection », « loisir », « fete », « libation ». Ce sont la des tableaux d'une enfance devenue abstraite par le souvenir d'un enchantement, et l'enchantement a pris la forme plastique d'une attitude, d'un monologue, souvent d'un mystere que fixe le lointain rappel d'une musique, d'un objet, d'un secret de l'ame, — tous pacifies, tous sereins, tous refusant de s'expliquer ni d'expliquer.

Voici, ethere au possible, le Songeur, se berfant au songe de quelques ruses indetermin^es, mais que ranime soudain l'odeur de viandes grillees. Voici l'homme en admiration devant sa plus belle conquete, et n'est-ce pas lui qui fut conquis ?

... J'ai aime un cheval — qui etait-ce ?

Voici l'enfant qui s'eveille, ivre d'un peuple d'images oil defilent betes et plantes :

— Je m'eveille songeant... a des fleurs en paquets sous l'aisselle des feuilles.

Voici la meme enfance se laissant aller sur la pente du jour et consciente deja, dirait-on, du poeme qui se forme en elle :

— Et Tenfance adorable du jour... descend a meme ma chanson.

Cette felicite se contente de choses « dites de prof il », oil la lumiere meme supplée a toute intelligence :

... O joie inexplicable sinon par la lumtere !

L'enfant joue avec le mystere comme avec un Jouet dont le mecanisme lui est connu ; ebloui, son eblouissement Tentretient comme une image d'Epinal :

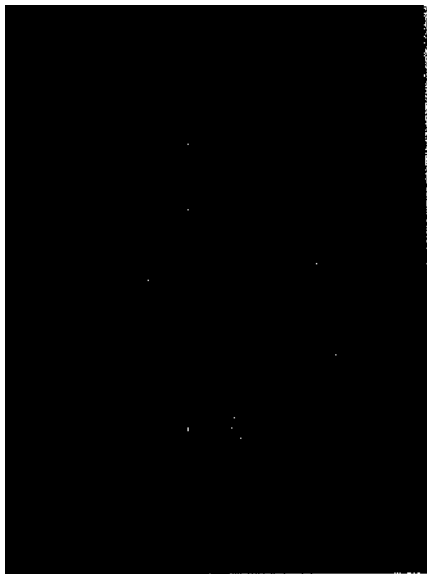
•.. ce poisson buissonneux hisse par-dessus bord pour amuser ma ~~mère~~ qui est jeune et qui bailie...

A peine un mouvement d'irritation ou une insolence passagere :

... Oh finissez ! Si vous parlez encore d'aterrir, j'aime mieux vous le dire, je me jetterai la sous vos yeux...

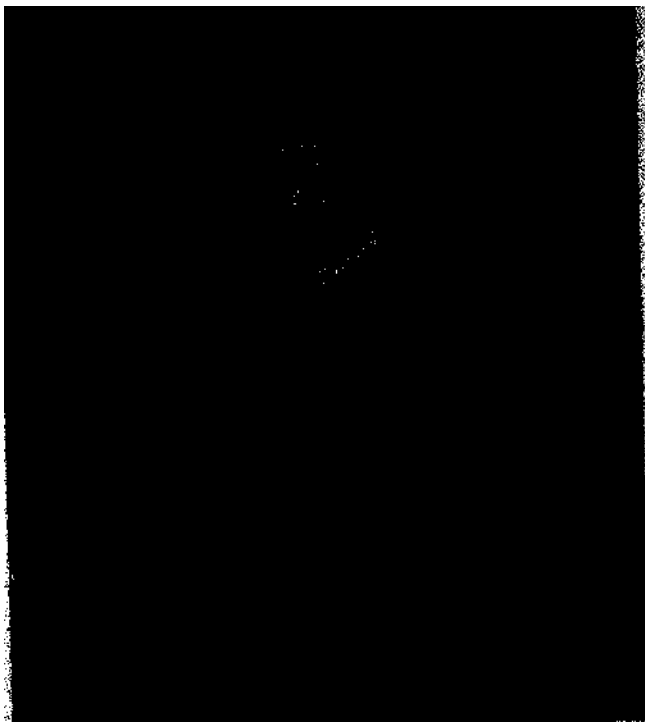
... La ville est jaune de rancune. Le soleil precipite dans les darses une querelle de tonnerres.

Tout n'est pas que palpable, audible et visible dans ce bonheur ; des presages, des pressentiments y peuplent Tintervalle entre les instants d'extase quotidienne ; des evene-

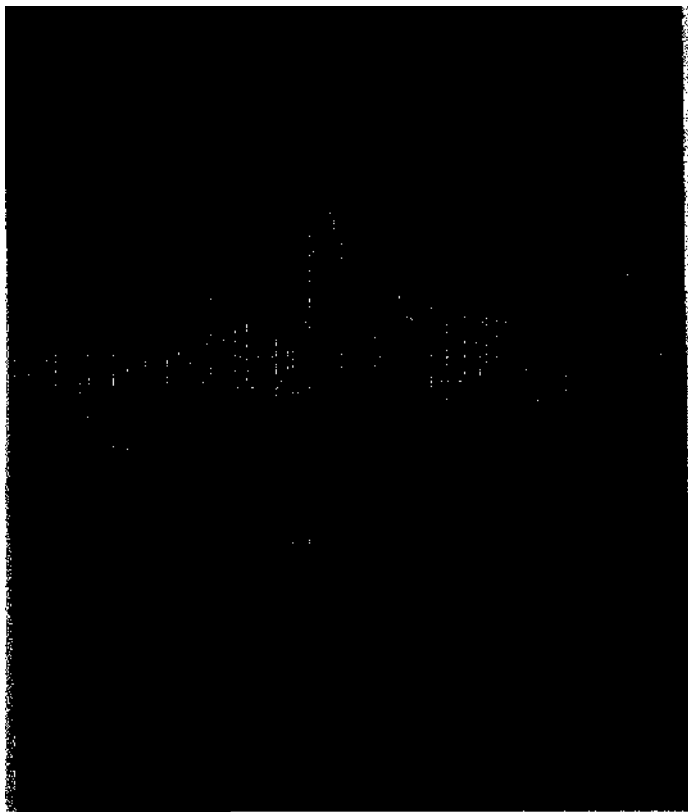


**Marie-Rene Alexis Saint-Leger Leger,
a Saint-Leger-les-Feuilles (Guadeloupe).**

« Habitation » du « Bois-Debout », sur la cote de Capesterre (Guadeloupe).



Saint-Leger Leger a 17 ans, a Bordeaux
(a Fage ou il ecrivit les premiers poemes d'*Eloges*).



Navigation equatoriale, dans l'Archipel Malais,
a Fepoque ou fut ecrit *Amitip du Prince* (1921).

ments s'y prepareut a Fombre, et des etrangers traversent le paysuge, venant d'ailleurs, allant ailleurs :

... Silencieusement va la seve...

... O mes amis ou etes-vous que je ne connais pas ?

Apres *un* dernier mouvement d'humeur :

... Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous hair...

Tenfant reste seul, assis entre ses propres pensees, en communion parfaite avec les trois regnes, qu'il n'a aucune peine a concilier dans une seule pensee, naturellement panth&ste:

... A present laissez-moi, je vais seul.

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour traiter...

... Ou bien j'ai une alliance avec les pierres veinees-bleu : et vous me laissez egalement, assis, dans l'amitie de mes genoux.

Ainsi se referme cet album oil tout forme une synthase d'une poignante harmonie : le cadre meme de la famille et de la nature, une prise de conscience a la fois digne et profonde, une maniere d'ja experte d'apprivoiser le merveilleux et, par-dessus tout, le refus de tout excès, de toute colore, de toute r^volte. Si Ton comprend bien cette poesie, son propos n'est toutefois pas de toucher aux larmes mais d'emouvoir par l'esprit, n'est pas d'ecraser le lecteur mais de **l'elever pas**

a pas, si haut a son insu qu'il en doive perdre le souffle. Cette distance, ce mepris sont de bon aloi : l'ecart n'est point ici pour le plaisir de l'inaccessible. Pas d'humilite done, pas d'idole, pas de dieu ? Le poete s'incline seulement devant la poesie meme, devant les forces prehensives et ce tout indefinissable qui l'unit a ce qu'il tut, a ce qu'il est ou qu'il sera, a ce qu'il ecrit ou qu'il écrira. Il n'est d'autre responsablite, pour lui, que celle de l'accueil, que celle de Interpretation, qui clarifie, purifie et loue.

« Eloges » constitue, sous forme d'eventail ou de polyp-tyque, une instance tres haute de la poesie quotidienne. Celle-ci est faite de details familiers, souvent fortuits, d'oii jaillit le merveilleux ; elle est d'un climat reel ; elle n'a rien encore d'une aventure ni d'un arbitraire. Elle fera place, dans quatorze ans, a l'epopee plus severe et plus ample, celle de l'homme d'action : « Anabase ». Celle-ci a son tour, dix-sept ans plus tard, sera suivie d'un drame de la rupture : « Exil ». Encore cinq ans, et une nouvelle epopee, celle de la planete, « Vents », conciliera a la fois les esquisses delicates d' « Eloges », l'exploration sans retour d' « Anabase », les cicatrices glorieuses d' « Exil », en un soulèvement sans fin auquel participeront, comme dans une croisade ideale ayant elle-meme pour but, pofete, poesie et cosmos.

A quoi tient la seduction de ces poemes ? D'abord, au deroulement lent et serein du verset articule, a sa proces-sion a la fois nerveuse et sflre, oil l'alexandrin voisine avec le decasyllabe, Toctosyllabe, Thexasyllabe et le nonosyllabe decoupe en trois groupes de trois syllabes :

... Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes (12),

et l'eau encore etait du soleil vert (10) ; et les servantes de ta m&re (8), grandes filles luisantes (6)...

... Je parle d'une haute condition (10), jadis, entre des homraes et leurs filles (10), et qui nutchait de telle feuille (8)...

... Et aussitot mes yeux tachaient a peindre (10) un monde balance entre des eaux brillantes (12), connaissent le mat lisse des futs (9), la hune sous les feuilles (6), et les guis et les vergues (6), le hauban de lianes (6),

oil trop longues, les fleurs (6)
s'achevaient en des cris de perruches (9)...

... Ceux qui sont vieux dans le pays (8) le plus tot sont leves (6)

a pousser le volet et regarder le ciel (12), la mer qui change de couleur (8)

et les lies, disant : la journee sera belle (12) si Toft en juge par cette aube (8).

La regie metrique passe inaperjue dans le flot majestueux d'un discours qui se dispose et qui s'ecoule sans souci apparent de ses propres fondations; elle n'est enfreinte que rarement, pour permettre k quelques mouvements, a quelques images de mieux accentuer la surprise d'un elan, ou la vivacity d'une sourde lancination. A ce balancement s'opposent alors le rythme plus rapide et la musique plus stridente des interjections, oil la syntaxe meme se libere, le verbe disparaît et l'ellipse regne, garante d'une Amotion ravi-
v6e :

... Actes, fetes du front, et fetes de la nuque ! et ces clameurs, et ces silences ! et ces nouvelles en voyage et ces messages par marges, 6 libations du jour ! et la presence de la voile, grande Sme malaisee, la voile etrange *Ia*, et chaleureuse revelee, comme la presence d'une joue...

Le positif hesite parfois, trouve de delectables meandres sous la forme d'alliterations, de metagrammes ordinaires ou de metaplasmes complexes :

... *Wgetales ferveurs, o clartes o faveurs /...*
... *Plaines ! Pentes ! Il y avait plus d'ordre !*
... *des parfums plus affables, frayant aux cimes les plus fastes...*
... et mvant, et vetu d'un vteux sac qui fleure bon le riz...
... *O Reine sous le rocou ! grand corps couleur d'ecorce, o corps comme une table de sacrifices !*

Plus rarement, et comme pour souligner son insolite presence, une rime insiste avec obstination :

Et les *servantes* de ma mere, grandes filles *luisantes*...

Plus systematiques sont les refrains qui annoncent un nouveau volet du polyptyque et expriment la nostalgie d'un souvenir jamais enticement exprime :

• • Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers

le dernier etage du jardin, qui etaient comme si la lumiere eut chants !

... Puis ces mouches, cette sorte de mouches, et le dernier etage du jardin...

... Enfance, mon amour, n'etait-ce que cela ?...

... Enfance, mon amour, il n'est que de ceder...

... Enfance, mon amour, j'ai bien aime le soir aussi...

Quelquefois le discours saute une octave : la personne change, les points de suspension s'accumulent, de grandes incidentes s'enferment entre deux parentheses ; les choses disent « je », et tout, depuis le narrateur jusqu'aux anecdotes narrees, parle, se tutoie, se vouvoie ; des dialogues naissent, et ce ne sont que mbnologues entrecoupes.

Tels sont les prestiges forniels de ce langage, sur, patient, mais non sans pteges, pareil a ces fleuves des tropiques, l'Orenoque, l'AMazone, le Mississipi, que l'Europe ne connaît pas et ou n'osent s'aventurer que les grands navires : la point de chalands, ni de bateaux-mouches ; mais parfois un esquif qui croise comme une libellule, embarcation sortie de l'arbre meme ; un fleuve long comme un meridien, qui ne se presse pas, se repete en soi-meme, devient sa propre religion ; un fleuve qui n'aboutit pas a l'ocean mais qui eclate en lui et ne s'y laisse point resorber. Que conduit-il ainsi a l'aventure ? Lui-meme, se suffisant, s'y nourrissant de sa propre puissance : le flot d'une artere carotide, d'une veritable aorte ; la profondeur d'un cycle, d'un rythme, d'une election de seves et de parfums. Pour s'affirmer il ne dedaigne pas l'apparat, le style dramatique, tout un ceremonial ou plus d'une fois il se salue et se rend hommage a lui-meme,

se louant d'être pleinement ce qu'il est, sans haine, sans envie. Mais il salue aussi les objets quotidiens, les hommes, les lies, les tegendes, qui assurent la continuity de sa magie. Son mystere s'exprime par une nomenclature precise et un vocabulaire qui, tout en faisant rever, decelent au besoin la rigueur d'un traite de botanique ou de zoologie : on y trouve l'amande de kako, Toiseau Annad, le sirop-de-batterie, la papaye, l'herbe-a-Madame-Lalie, la guilandine, le mucune, les gomphrenes, l'acalyphe, les piteas cespiteuses.

Ce livre averti est aussi un livre sacri, et un livre d'heures : a chaque instant de la journee antillaise correspond une image. Le merveilleux s'affirme avec aisance, de sorte que toute explication trop exclusive prend Tallure d'un blaspheme et d'un sacrilege, Qui parle bien, et juste et loin, parle au nom de plusieurs verites successives, contradictoires, s'enrichissant les unes des autres : la poesie ainsi concue est sagesse, science et, sans ostentation, prophetic

. •. Palmes ! et la douceur

d'une vieillesse des racines !... La terre alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond ou des arbres trop grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable...

... Aussitot c'est le jour ! et la ttle des toits s'allume dans la transe, et la rade est livree au malaise, et le ciel k la verve, et le Conteur s'elance dans la veille !

La mer, entre les lies, rose de luxure ; son plaisir est mature a debattre, on l'a eu pour un lot de bracelets de cuivre !

Des enfants courent aux rivages ! des chevaux courent aux rivages !... un million d'enfants portant leurs cils comme des ombrelles...

Cette poésie ne raconte, ne traduit pas. Elle n'explique pas, elle exprime. Elle n'exprime pas, elle impose.

« ANABASE »
OU
RENCONTRE DU POEME ET DE SA GENESE

ELOGES » formait une suite d'images en l'honneur d'une vie insulaire où les merveilles revêtaient l'aspect d'une flamme soudaine : un oiseau de phosphore, une fleur qui rampe, une rive en ébullition, des arbres à plumes. La surprise y était spontanée et directe. Quatorze ans plus tard, la poésie de Saint-John Perse, transplantée de ce paradis ferine sur les terres en terrasses, longues et lentes de TAsie, se fera typiquement continentale. Ici, plus d'explosions, plus d'éruptions : il y aura lieu de procéder dans l'ordre, la volonté, la méthode. Dans « Eloges », la chose poétique était là : il suffisait de lever la tête ou de se courber pour la cueillir. Dans « Anabase », aux horizons moins encombrés, il la faudra créer : le rôle du poète est plus conscient. L'homme qui y dit « je » et qui est Tordonnateur d'un empire — spirituel autant que temporel — a pour le travail du poète quelque estime : ce travail-là

n'est pas un don des dieux ; il fait partie du travail des masons et ouvriers.

On a voulu voir dans « *Anabase* » le simple récit, sous forme de poème, d'une expédition militaire et civilisatrice au cœur d'un continent, de préférence l'Asie. On a rapproché cette œuvre des comptes rendus de l'expédition d'Alexandre, de P « *Anabase* » de Xenophon, de celle d'Arrien, des relations sur les conquêtes de Gengis-Khan. T.S. Eliot, reprenant une thèse de Lucien Fabre, a donné des dix chants du poème l'explication suivante : 1. Arrivée du conquérant au site où il compte bâtir une ville. 2. Elaboration du plan de la ville. 3. Consultation des augures. 4. Fondation de la ville, 5. Impatience, et désir de nouvelles explorations et conquêtes. 6. Projets de fondation et de conquête. 7. Décision de départ. 8. Marche à travers le désert. 9. Arrivée aux frontières d'un pays vaste et neuf. 10. Jubilation, festivités. Mais un autre départ, cette fois-ci par mer, est imminent.

Réduire ainsi le poème à la proportion d'un trace d'architecture, c'est singulièrement réduire le propos d'une poésie qui, quelles que fussent ses intentions du moment, n'a jamais vu le jour que dégagée de toute contingency n'a jamais mis moins de temps à murir qu'il n'en fallait pour constituer un tout : une synthèse de ce qu'elle a pu se proposer, de ce qu'elle est malgré elle et de l'expérience même de ces contradictions. C'est dire que le conquérant d'« *Anabase* » est à la fois un chef militaire, comme Alexandre et Gengis Khan, un penseur critique et son propre historien, comme Xenophon, un homme d'action habité d'un grand dessein inexplicable, un mystique et un illuminé comme Isaïe et Moïse.

Le pays où ont lieu les Conquêtes, haltes et départs d'« Anabase », ne peut se situer. Ecrite en Asie, cette œuvre chante n'importe quel continent qu'on explore, n'importe quel désert qu'on vainc : dépouille de son nom et de sa couleur locale, le lieu devient imaginaire. Tout ce qu'on en peut dire c'est que, spécifique au possible, il est pourtant en dehors du temps et de l'espace, en un *point exemplaire* qu'il est loisible à quiconque de déterminer. Quant aux faux départs, aux hésitations, aux jubilatons, ils traduiraient, sur le plan moral, les retours sur soi de l'homme en face de son œuvre. Tant d'écarts contradictoires peuvent-ils obscurcir le profil de ce déroulement épique ? Nullement. Une clarté sans pareille se dégage de la synthèse offerte : non point une clarté linéaire, mais une clarté qui vaut par l'éclat même et le reflet des contraires.

Au seuil d'« Anabase » une « Chanson », strophe qui sonne l'appel des grandes distances, vient en fixer l'ambition :

... Ah ! tant d'aisance dans nos voies, ah ! tant d'histoires à l'année, et l'Etranger à ses façons par les chemins de toute la terre...

Au premier chant, le conquérant nomme son paysage, son entourage, la qualité de son dessein :

... Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi...
... et la chose publique sur de justes balances...
... Mais j'ai dessein de vivre parmi vous...

Il est conscient de sa puissance : il va agir, consommer une conquête, mais aussi tégiférer et vivre une aventure d'homme parmi les hommes :

... Au seuil des tentes toute gloire ! ma force parmi vous !...

... Puissance, tu chantaïs sur nos routes splendides...

... Hommes, gens de poussière et de toutes façons...

... 6 gens de peu de poids dans la mimoire de ces lieux... suiveurs de pistes, de saisons... o chercheurs de points d'eau sur Fecorce du monde...

Ni le pouvoir ni la réussite ne Fenivrent. Il ne s'agit pour lui que d'une étape, entre deux hauts faits, dont on peut supposer qu'ils sont des actes de persévérance et de volonté, mais sur un plan plus spirituel que celui de Faction :

... Au d'éllice du sel sont toutes lances de Fesprit...

... Au point sensible de mon front oil le pofème s'italblit, j'inscris ce chant de tout un peuple, le plus ivre...

Evolution importante de la poésie de Saint-John Perse: il évoque le poème qu'il écrit ; ce dédoublement augmente encore la distance entre la chose écrite et la chose lue, le poète assumant un rôle de liaison, sans jamais devenir l'interprète : il communique, il n'élucide pas. Cependant, parmi d'autres augures, le conquérant accepte le pofète : ce dernier, encore peu remarqué, fait pourtant partie de la caravane.

A la résolution, à la calme majesté du Chant I succède l'intermède du Chant II : dans l'attente du départ, on peut se consacrer aux divertissements mineurs.

... Ah ! que la langue du lézard sait cueillir les fourmis
à l'endroit de Taiselle !...

... Et peut-être le jour ne s'écoule-t-il point qu'un même
homme n'ait brûlé pour une femme et pour sa fille.

Le Chant III, lui, ajoute à tant d'activités la magie et les
sortilèges nécessaires à l'accomplissement de tout grand des-
sein. Les éléments, craints, aimés, sont 14, comme de véritables
chevaliers :

... Va ! nous nous étonnons de toi, Soleil ! Tu nous as
dit de tels mensonges !

... les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de
femmes...

Dans cette consultation universelle, le poète fait figure
de chroniqueur chargé de perpétuer un mythe en formation;
il est de son devoir d'exagérer et de douter :

... Mon *kme* est pleine de mensonge, comme la mer
agile et forte sous la vocation de l'éloquence.

... Et le doute s'élève sur la réalité des choses. Mais si
un homme tient pour agréable sa tristesse, qu'on le pro-
duise dans le jour ! et mon avis est qu'on le tue, sinon,
il y aura une sédition,

L'hésitation surmontée, « le pouvoir des signes et des
songes » reconnu, l'action peut commencer, à laquelle parti-
cipent le prince, le soldat, le prêtre, le grammairien. (Chant
IV) Dans cette entreprise très ordonnée, chacun connaît sa

place, et les attributions sont nettes. Il s'agit désormais de construire : tout un peuple de masons, de magistrats et d'auxiliaires s'y emploie dont le poete, qui placera la ville « sous les labiales d'un nom pur » :

... Fondation de la ville. Pierre et bronze.
... travaux de captation d'eaux vives en montagne.
... arrivages de farines... les forgerons maltres de leurs feiix... les fondateurs d'asiles... la destination des bailments... les vestibules de pierre noire et les piscines d'ombre claire pour bibliotheques ; des constructions tres fraiches pour les produits pharmaceutiques. Et puis s'en viennent les banquiers qui sifflent dans leurs clefs...

Suivent les fetes d'inauguration et Installation des occupants :

... Demain les fetes, les clameurs... et les services de voierie emportant a l'aurore de grands morceaux de palmes mortes...

... La ville jaune, casque d'ombre avec ses calecons de filles aux fenfitres.

Un acte rituel couronne Toeuvre achevee : on fait bruler un corps de femme dans les sables. La ville bien assise, le conqu^rant reste seul parmi ceux qu'il aime. Mais il lui arrive de les hair en silence, car a cause d'eux sa solitude lui pese ; aussi reve-t-il a d'autres conquetes, et se laisse-t-il aller a de nouveaux doutes (Chant V) :

... Mais nos pensees *dija* campaient sous d'autres murs...

... Je vous hais tous avec douceur...
..., Solitude ! Je n'ai dit a personne d'attendre... Je m'en
irai par *Ia* quand je voudrai.

Le chant se termine par ces mots prophetiques qui peuvent
risumer a eux seuls la poesie de Saint-John Perse :

... Et la terre en ses graines ailees, comme un poete
en ses propos, voyage...

Ainsi le conquerant, et avec lui la terre qui le porte, et
avec elle le poeme qui les celebre tous deux, et avec ce der-
nier, le langage meme en ses vocables migrants, voyagent,
en perpetuel *etat d'anabase et d'exil*. Le chant VI constitue
un hymne a la gloire des choses accomplies et des choses a
accomplir, du pouvoir et du reve ; conquete il y a eu et con-
quete il y aura ; le bonheur fut semi en un lieu et il sera
recolte en un autre lieu ; des peines furent oublies et d'au-
tres peines les remplaceront « Anabase » n'est pas seule-
ment une geste en train de s'affirmer, elle est aussi une *halte*
teconde entre des exploits acheves et des exploits futurs,
une etape essentielle entre le certain et le possible, le saisi
et le saisissable :

... Abondance et bien-fitre, bonheur !
... Certes ! une histoire pour les hommes, un chant
de force pour les hommes...
... des actions sans nombre et sans mesure, des volon-
tes puissantes et dissipatrices...
... Vous nous verrez, dans nos facons d'agir, assem-

bleurs de nations... et vingt peuples sous nos lois parlant
toutes les langues.

L'action menee k bien, le combat avec soi-mgme elucide, le
prince decide de repartir (Chant VII) :

... Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes,
notre delice...

Il s'attendrit comme s'il oubliait tout a coup sa solitude
et devenait aussi permeable a la beaute que le poete encore
meconnu de sa suite :

... De la fissure des paupieres au fil des cimes m'unis-
sant, je sais la pierre tachee d'oules, les essaims du
silence aux ruches de lumifere ; et mon cceur prend souci
d'une famille d'acridiens...

... fumées de sable qui s'elevent au lieu des fleuves
morts, comme des pans de siecles en voyages...

... Et a midi quand l'arbre jujubier fait eclater l'assise
des tombeaux Fhomme clot ses paupieres et rafraichit sa
nuque dans les ages...

La grande marche reprend, formant les hommes, leurs
lois et leur langage, nomades comme eux (Chant VIII).

... Lois errantes. Et nous-memes.

... beaucoup de choses entreprises sur les tenebres de
l'esprit — beaucoup de choses a loisir sur les frontieres
de Pesprit...

... Un grand principe de violence commandait a nos moeurs.

Au detour d'une longue piste, le conquerant decouvre un pays nouveau, fallacieux et seduisant, ou tout autre que lui pourrait s'oublier (Chant IX) :

... Depuis un si long temps que nous allions en Ouest,
que savions-nous des choses

perissables ?, et soudain a nos pieds les premieres fumees...

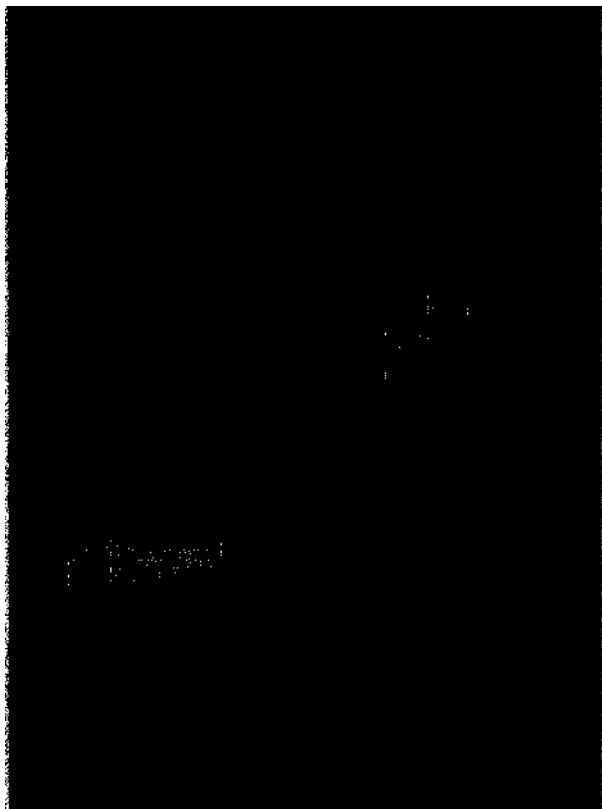
— Jeunes femmes ! et la nature d'un pays s'en trouve toute parfumees...

... Je t'annonce les temps d'une grande faveur...

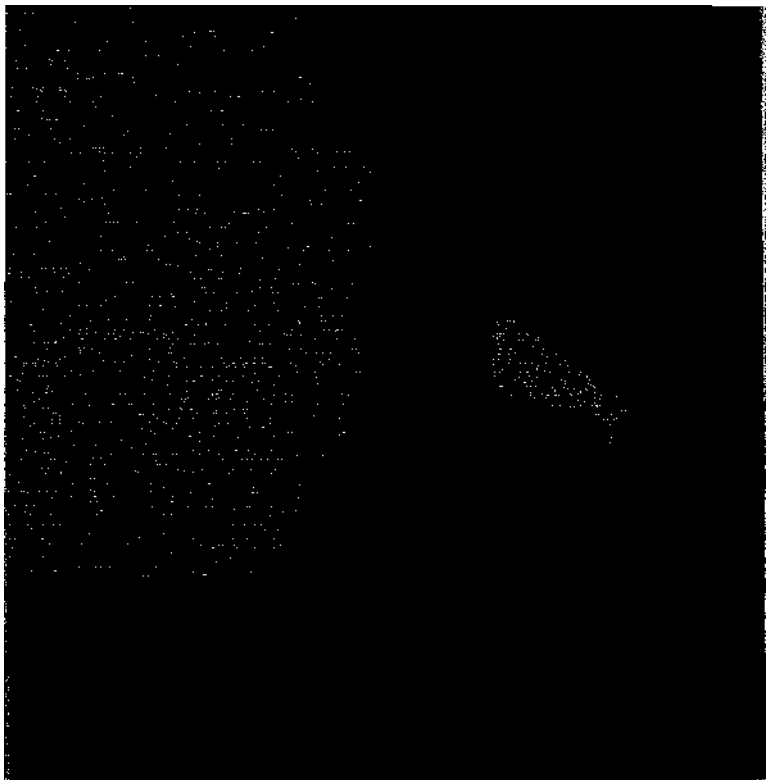
... Ceux qui savent les sources sont avec nous dans cet exil...

Le mot d' « exil » vient d'etre prononce, a cote de ceux de « decouverte » et de « felicite » ; c'est que toute conquete valable est en meme temps un dechirement et un mal inflige au passe. Le lent cheminement d' « Anabase » annonce de futures dilices, mais il fait aussi violence aux choses quittees et aimees ; il exige une perpetuelle revision des valeurs, une fuite vers l'inconnu, sans nulle satisfaction qui puisse jamais durer. L'aventure et la grandeur sont a ce prix.

« Anabase » s'achève sur une apotheose oil defilent, enu-
mères avec un soin encyclopedique, tous les beneficiaires et
compagnons humains du conquerant. C'est la un hommage
rendu aux batisseurs d'une tour de Babel horizontal dont
on ne verrait jamais les fondations, a perte de vue et de me-



Alexis Leger,
Expert politique a la Conference internationale de Washington (1921-1922).
(Phot. Harris and Ewing)



Sur les routes de l'exil (1910).



int-John Perse a « Long Beach Island » (New-Jersey)
« le lieu flagrant et mil > ou lut ecrit *Exil* (1941).



Saint-John Perse a « Long Beach Island » (New-Jersey)
« le lieu flagrant et mil » ou fut écrit *Exil* (1941).

moire : mangeurs d'insectes, acuponcteurs, peagers, hommes au faucon, hommes & la flute, ceux qui ont fait des voyages et songent a repartir, ceux qui aiment le gout de l'estragon, ceux qui pensent aux corps de femme, ceux qui ne font rien, ceux qui descendent de cheval pour ramasser des choses... Parmi tout ce monde qui commande, agit, batte et se rejouit, le poete n'est plus un intrus :

... et soudain ! apparu dans ses vetements du soir et tranchant a la ronde toutes questions de prestance, le Conteur qui prend place au pied du terebinthe.

Il maitrise hommes et choses, aventures et passions, par le doute, par le retour sur soi ; ainsi rien ne s'accomplit qui ne soit chants, mais tout peut s'accomplir qui est digne du chant :

... Terre arable du songe ! Qui parle de batir ?

Une « Chanson » donnait acces a « Anabase », une autre en commande la sortie. Le conquerant evoque le poete, comme quelqu'un qu'il avait oublie :

... Mais de mon frere le poete on a eu des nouvelles. Il a ecrit encore une chose tres douce. Et quelques-uns en eurent connaissance.

L'invitera-t-il a prendre place a ses cotes, lui deleguant une partie de ses pouvoirs ? La riponse ne viendra que dix-sept ans apres « Anabase ». Autant « Eloges » s'attardait comme un panorama de choses saisissables et damages a

la pesanteur connue, aux contours éprouvés, — série de tableaux statiques et bien accrochés à la mémoire — autant « Anabase », témoignage d'une première maturité s'impose comme l'histoire d'un dessein, d'une action, d'une virilité affirmée. L'éblouissement fait place à la conquête, et la surprise pure à son exploitation. « Anabase » ne raconte rien. Cette œuvre est souvent plus une chronique, fermée sur elle-même, qu'une épopée, bien qu'elle possède la précision de l'une et le souffle de l'autre. Ou mieux, elle est le *moment épique* par excellence, riche de tout ce qui l'annonce et de tout ce qui va suivre, la synthèse même d'un événement qui a déjà eu lieu et qui doit se prolonger. On peut comparer ce moment-là au « midi le juste », de Valéry, symbole de la pensée créatrice éblouie mais à peine éveillée, qui s'arrête active au seuil de l'œuvre naissante. Plus qu'une conquête, c'est une volonté de conquête que traduit « Anabase », et plus encore qu'une expédition, le goût de l'aventure suprême, le départ toujours imminent et toujours différé, l'impatience devenue une longue patience. Le caractère nomade de l'homme, de son action et de son verbe étant ainsi posé, le personnage central d'« Anabase » — ce prince sans royaume, cet homme sans biographie, ce prophète sans autre religion que son émoi — apparaît dans cette conquête sans victoire, sans début, sans fin et sans morale, dans ce haut-fait exemplaire et qui demeure inimitable, comme un Ulysse sans Ithaque ni Troie, un *Enée libéré* de Didon, un Alexandre oublieux à la fois de la Macédoine, du nœud gordien et de l'Indus, un Dante aux enfers qui aurait congédié Virgile, un Roland suzerain de tous les Charlemagnes du monde, un Faust se jouant de Mephistophélès et même de Goethe. Épopée à

Tetat pur, « Anabase » se poursuit, caravane irreelle mais sans fin, sur les sables, sur les pierres, sur la terre. Une autre Epopée, « Vents », traversa les espaces interplanétaires et les régions cosmiques, là où les continents auront fait place aux années-lumière.

Il fallait qu'entre « Eloges » et « Anabase » quelques ponts fussent jetés. « Amitié du Prince », « Histoire du Regent », et « Chanson du Presomptif », trois poèmes contemporains d'« Anabase », remplissent cette fonction. Ce sont encore des « Eloges » par l'esprit, ou chante la gloire du prince comble qui veille, fixe pour quelque temps :

... Tu es le Guerisseur et l'Assesseur et l'Enchanteur
aux sources de l'esprit !...

... Tu peux te taire parmi nous, si c'est ta ton humeur;
ou décider encore que tu vas seul, si c'est ta ton humeur:
on ne te demande que d'être là !...

... Homme très simple parmi nous... ne concluant
point de paix avec soi-même...

... il veille. Et c'est là sa fonction...

« EXIL »
OU
ALLIANCE DU POEME ET DE SA GENESE

Apres s'etre tu volontairement pendant dix-sept ans, afin de ne pas gener par la parole une activity officielle a laquelle il s'est Consacre tout entier, le poete se retrouve sur la terre etrangere, meurtri et seul. « Exil » est le cri de cette rupture. Mais grace a une gestation lente et etudiee, grace au refus le plus net que le poete oppose a tout evenement, le drame des annees 40 devient, sur un plan absolu, le drame meme qui confronte tout artiste. Ne de l'histoire, « Exil » marque les rapports kernels du poete et de la societe, du poete et du siecle. Parlant desormais au nom de tous les hommes blesses et de tous les poetes, mais loin des uns et n'entretenant qu'un commerce distant avec les autres, Saint-John Perse redige dans « Exil » une veritable « declaration des droits du poete », quelque repugnante que lui soit l'idee de devenir un porte-parole. Il peut dire desormais « je », ce « moi » n'etant plus haissable. Qu'il le veuille ou non, « Exil » est

un acte de communion a distance. Pareille emotion, — c'est la un element dont l'emerveillement d' « Eloges » et Inexperience virile d' « Anabase » n'avaient que faire — ne va pas sans une certaine mise k nu : le poete ne peut plus se dissocier de l'homme qui ecrit ; le theme s'occupe de problemes d'expression ; le sujet se retourne et demande au langage de le suivre, de le rattraper, de le precéder ; l'homme en exil est en meme temps le poete qui lutte contre ses propres images ; toute objectivite excessive demeurerait de la froideur, tout detachement du mepris pur et simple. Le poete n'est plus un suzerain qui hypnotise de tres haut son poeme obeissant ; il est descendu dans Tarene meme de la creation. Il analyse pendant qu'il cree et il ne craint pas de discuter avec l'objet de son art. S'il ecrit, il se ricrit ; s'il compose, il se recompose, et il confere au poeme un droit de regard sur le pofete. Le theme bouge, prend son elan, s'envole, plane. Soudain il hesite, trop loin du sol, et vient se refugier dans la page ecrite, pour la quitter bientot, rajeuni et raffermi. *Le poeme en train de s'tcrire* fait figure ainsi a la fois de cirque et de tremplin : images et rythmes s'y engouffrent et s'y lancent ; s'y nourrissant de certitudes linguistiques et musicales, ils reprendront mieux leur vol vers le zenith. Le dialogue entre le produit de la page et la page meme donne lieu a un dedoublement singuli^rement fecond : a la creation pure qui se situe a des altitudes souvent inaccessibles, s'ajoute une analyse qui en donne une image familiere, et comme terrestre.

... J'elis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,

dit le poete. Ce lieu-la est a la fois celui de l'homme exile et de la grande page blanche, aux dimensions metaphysiques, ou s'inscrira son poeme.

... Portes ouvertes sur l'exil,

proclame l'homme, et l'ecrivain lui repond :

... A nulles pages confiees la pure amorce de ce chant...
... Aux Syrtes de l'exil un grand poeme *ne* de rien,
un grand poeme fait de rien.

Le paysage interieur du criateur a rejoint le paysage que parcourt le proscrit, et le poeme est désormais le frere de la montagne et Faille de l'horizon. L'homme, tout en trahissant quelque sentimentality a regard de cet autre soi-meme, le poete en lui, n'en demeure pas moins le prince d' « Anabase », aujourd'hui prive de terres personnelles mais ayant acquis la terre infinie des prospections poetiques, authentiques territoires sur lesquels personne ne l'empchera de regner :

... Ou vont les sables a leur chant s'en vont les Princes de l'exil...

La precarite de l'homme etant extreme, toutes choses vaines, l'exil universel, il n'y a pas lieu, pour autant, de desesperer :

... L'exil n'est point d'hier... dit l'Etranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle ».

Car le poete, apres avoir accepte l'exil, s'y habitue et finit par le chanter. Il accepte aussi les vicissitudes de son poeme, rimmense soulevement ou rien ne limitera le flux continuel, les forces qui courent, les rythmes qui emigrent.

... Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde...

... Une seule et longue phrase sans cesure a jamais inintelligible...

... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette fureur...

L'exil et Instability glorifiee deviennent les seules conditions de vie, et de l'homme et de l'oeuvre. Cette derniere, toujours en marche, recueillant ses pepites au hasard des haltes, n'en sera que plus riche : point n'est besoin pour elle de se fixer. En fin de compte, l'exil merite que le conquerant d' « Anabase » lui dedie un « Eloge » non equivoque :

... Honore, o Prince, ton exil !

... Et soudain tout m'est force et presence, ou fume encore le theme neant.

Cette exploration-la, qui n'a rien d'une conquete methodique, mais rien non plus d'une deroute, se poursuivra jusqu'a la fin des temps ; Thomme errera, le poete ira d'etape en etape, suivi de syllabes migratrices, de mots rares, de consonnes retives, de voyelles lubriques. Toute vie digne de ce nom sera subordonnee a cette fuite organisee qui lui donne sa grandeur. Bientot, « Vents » viendra prouver que le principe meme de toute existence est dans

le mouvement : il s'applique au cosmos entier, a Famine comme au poeme, a la planete comme a rhomme, aux soleils invisibles ou visibles comme au verbe interieur : « aimer ». Point de poesie qui soit statique !

... A l'heure ou les constellations labiles qui ehangent de vocable pour les hommes d'exil...

Point d'ambitions demesurees non plus : une majeste, mais dans la soumission ; une royaute, mais d'acquiescement ; une altitude, mais pour Tinclinaison. Le poeme se contente d'etre, de passer, de vivre un peu d'exil insaisissable ; il ne se vent ni lecon ni exemple :

... Un pur langage sans office...

... Voici que j'ai dessein encore d'un grand poeme debile...

Le drame d' « Exil » se deroule dans une lucidite a toute epreuve, qui le protege de la sentimentalite complaisante et de rapitoiement ; il s'adresse a Intelligence du coeur blesse, congediant d'avance ce qui n'est que coeur ou ce qui n'est que blessure. Emouvant pour Tesprit, « Exil » n'a cure de satisfaire l'emotion douteuse des sens exasperes. Il apprivoise, comme il l'entend, le desespoir :

... Midi chante, o tristesse !... et la merveille est annoncee par ce cri : o merveille...

Le poete n'est plus seul toutefois ; il y a d'autres princes de Texil : tous ceux qui, sur Pagora ou dans l'ombre, exer-

cent une fonction noble et utile, nicessaire et precise, homines d'apparat, ouvriers obscurs, artisans singuliers, tels : « celui qui erre pour estimer les titres d'une belle comete », « celui qui veille a la purete des grandes lentilles de cristal », « celui qui marque d'une croix blanche la face des recifs », « celui qui s'offre a compenser les boussoles pour la marine de plaisance », « celui qui veille au sort des grandes lignes tdlegraphiques », « celui qui a la charge du regime des eaux », « celui qui garde de l'emeute les serres du Jardin Botanique », « celui qui sauve des armees un hybride tres rare de rosier-ronce himalayen », « celui qui prononce la cloture des grands congres d'orographie », « celui qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit », « celui qui vet la robe de poete entre deux grandes actions viriles », « celui qui prend souci des accidents de phonetique et des erosions du langage ».

Le poete, ayant trouve ses pairs, leur reconnaît a tous les memes droits *qu'a* lui-meme. Quant a lui, son affaire est la "solitude que gere une poesie equivoque mais fiere, disenchantés mais enchanteresse :

... Etranger, sur toutes greves de ce monde, sans audience ni Wmoin...

... Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble a produire...

... Et c'est l'heure, o poete, de decliner ton nom, la naissance et ta race...

La precarite etant choyee, la vanite de toute chose reconnue avec franchise, il y a lieu de les elever a leur

nouvelle dignite : c'est a quoi s'appliquent « Pluies » et « Neiges ». L'exil est un etat de l'homme que le poete a pu preter, par anthropomorphisme, aux elements de la nature : cette operation reste a tout moment assez simple. Mais quels sont les elements de la nature qui repondent, par leur essence meme, a cette sensation de solitude et de fuite ? La pluie d'abord, qui frappe, qui chatie, qui flagelle, qui aveugle mais qui feconde : la pluie est done un symbole d'exil et une promesse de poesie, cruelle au moment ou elle tombe, bienfaisante a longue echeance. La neige, elle, agit plus profondement et plus insidieusement. Faite de bijoux, d'objets de poesie, elle est la poesie meme, luxe et fete ; mais elle travaille tout pour mieux miner, menant patiemment son travail de succion. Eclatante, elle conduit a l'anonymat, a l'exil general, a la desolation. Elle ne lave pas, elle revet.

Le poeme nait avec la pluie, d'une naissance qui est de ja une evasion ; son theme est dans les eaux qui se precipitent ; tout est un, tout est moyen de connaissance et de combat, e'est-a-dire, en dernier ressort, renouvellement de l'etre :

... Chante, poeme... l'imminence du theme...
... Chante, poeme... Fevasion du theme...
... L'Idee, plus nue qu'un glaive... m'enseignera le rite
et la mesure contre l'impatience du poeme...
... Nous avancons plus d'une proposition nouvelle sur
l'essence de l'etre...
... Une langue nouvelle de toutes parts offerte !...
... Comme le souffle meme de l'esprit, comme la chose
proferee,

A meme letre, son essence ; a meme la source, sa naissance.

Inquietantes, prometteuses et suspectes, fallacieuses toujours, simoniaques, les pluies apportent a rhomme, en meme temps qu'un langage insaisissable comme elles, une nouvelle grandeur faite de faiblesse consciente et d'hutniation, conditions necessaires a l'eclosion d'une oeuvre :

... Et vous nous restituez, o Pluies ! a notre instance humaine...

... tout un peuple muet se leve dans mes phrases, aux grandes marges du poeme.

Changeant et versatile comme la pluie est le poete ; il a ses averses interieures, ses accalmies, ses brumes, ses arcs-en-ciel fugaces. Tantot il est pres d'abdiquer : « Un homme atteint de telle solitude, qu'il aille et qu'il suspende aux sanctuaires le masque et le baton de commandement », tantot il se ressaisit et repart a la conquete du monde : « Que ma parole encore aille devant moi ! et nous chanterons encore un chant des hommes ». Impatient de la limite humaine comme de la limite temporelle, il s'en remet a la pluie, pour qu'elle dissipe ses doutes, purifie son langage, lave sa memoire de mefaits ataviques ; il lui fait confiance pour d'essentielles revelations, au seuil spirituel de toute connaissance. Mais la pluie cesse ou s'eloigne, et les promesses ne sont pas tenues... Il faut retrouver l'habitat humain. L'evasion est sans issue.

La neige, moins franche que la pluie, a recouvert le paysage spirituel du poete ; sous elle, de grandes choses

se preparent, mais qui peuvent etre menacantes, malgre son air de liesse :

... Et toute la nuit, a notre insu... les villes n'avaient cesse de croitre... La part que prit l'esprit a ces choses insignes, nous l'ignorons...

... Et de tous les cotes il nous etait prodige et fete.

Etendant sur l'homme et sur le pofeme son linceul eblouissant, la neige n'evoque plus qu'absence et que desaisissement : visages tres aimees, vies consumees, pays perdus : toute l'inanite et la fugacite du cours humain des choses.

... Encore fallait-il tout ce plain-chant des neiges pour nous ravir la trace de nos pas...

... neiges prodigues de l'absence...

... Neigeait-il cette nuit, de ce cote du monde ou vous joignez les mains ?

Face a tant de tristesse, brise mais commandant encore aux evenements linguistiques, seul mais entouri deji de ses propres merveilles verbales, le poete, « hote precaire de l'instant, homme sans preuve ni temoin » poursuit au loin, sur d'autres pistes, son travail d'exploration spirituelle.

... Voici que j'ai dessein d'errer parmi les plus vieilles couches du langage, parmi les plus hautes tranches phonetiques.

La pluie a poursuivi l'exite de ses lances guerrieres ; elle Ta rejoint dans un combat rapide et stir ; il halete, il perd

pied ; pour lui les horizons se noient. Mais demain il verra que croissent déjà les arbres fruitiers du drame. La neige ensuite Ta surpris, Ta séduit, lui a extorqué plus d'un ravissement ; mensongère, et véridique, elle travestit son exil en fête blanche. S'il avait moins de ressources morales en lui, il en sortirait ruine ; mais il en sort grandi, faisant de son exil une loi, et de sa douleur une nécessité. Il parlera des choses éphémères.

« Anabase » pouvait passer pour l'œuvre d'un solitaire qui a congédié le siècle et qui, s'avancant sur les confins d'un monde intérieur et grave, l'aménage jour après jour. Il lui suffit de ne point dévier de la voie qu'il s'est tracée. Tout ce qui pullule autour de lui : époque, patrie, société, le laisse libre de mener à bien cette aventure. Ses obstacles ne sont que ceux de la virilité intellectuelle exposée à ses propres retours. L'univers extérieur n'a aucune part dans cette entreprise, qui demeure toujours un luxe personnel. Il ne peut donc être question de situer, non plus que de dater, « Anabase » : c'est à proprement parler la conquête méthodique d'un esprit à la fois cartésien et bouddhique, qui fait preuve d'une solidité attique, comme d'un raffinement alexandrin, mais qui n'est pas dépourvu d'une certaine cruauté babylonienne et d'un certain sens pratique phénicien.

Dans « Exil », le temps s'est vengé ; les valeurs séculaires ont croulé ; les temples s'en sont allés en poussière ; les langues ont été envahies par des vocables barbares ; mille « Anabases » ont fini dans le feu et le sang. Le poète a dû consentir à la vicissitude humaine ; descendre, solitaire, dans la tribulation des hommes, et s'enfoncer avec

son temps dans Fabime. Il s'agit bien encore, il s'agira toujours pour lui, de Finsatisfaction sur son plan spirituel, mais au vieux drame solitaire de Fetre humain se joint ce drame collectif de Funité humaine dans un desordre temporel. L'homme d' « Exil » a du coudoyer d'autres hommes, rechercher leur presence, leur assistance meme, pour mieux leur assurer la sienne. Ainsi, son drame devient le drame contemporain dans son ensemble ; c'est a ce titre la qu'il semble Fexpression meme de notre siecle. A l'ecart des hommes, le poete souffre avec les hommes. Sans rien defendre qui ne soit hors du temps, il defend — car il n'est pas de plus sfire defense — son epoque, se defend aussi contre elle, epouse toutes ses contradictions : il oppose au doute Poeuvre d'art, mais veut que le doute en soit Fun des piliers les plus solides ; il combat Facte partial par la parole, mais admet qu'elle est partiale, elle aussi. Grandi par Facceptation, il ne s'interesse qu'a ce desinterressement majeur : Felaboration d'une ceuvre olympienne qui surmonte, en leur rendant hommage, les luttes prometheennes de ses composantes. De cette facon, Fangoisse est garante de quietude ; la soif, de satisfaction ; la perte d'une langue, de trouvailles linguistiques inouies. « Exil » est, sans abdication ni decheance, une reconciliation de Fhomme avec son sifele.

Il arrive toutefois que le poete s'abandonne, et veuille ceder a la faiblesse comme a la source d'une clairvoyance nouvelle. Il s'affranchit alors de sa contrainte comme on se dffait d'une armure, pour mieux se connaltre. Il s'interroge longuement ; il laisse au chant le soin de sa tristesse et Faveu de son mal.

... Qui sait encore le lieu de sa naissance ?... (Exil)

... Mais qu'est-ce la, oh ! qu'est-ce, en toute chose qui soudain fait défaut ? (Exil)

... J'avais, j'avais ce gout de vivre chez les hommes, et voici que la terre exhale son ame d'etrangere. (Pluies)

... Ce n'^tait pas assez que tant de mers, ce n'etait pas assez que tant de terres eussent disperse la course de nos ans. (Neiges)

... Ne me chanterez-vous pas un chant a la mesure de mon mal ? (Poeme a l'Etrangere)

... Nous menerons encore plus d'un deuil... (Poeme a l'Etrangere)

... Promesses non tenues !... Le beau chant, le beau chant que voili sur la dissipation des eaux ! » et mon poeme, o pluies ! qui ne sera pas ecrit ! (Pluies)

... Desormais cette page ou plus rien ne s'inscrit. (Neiges)

Le vocabulaire aussi a change. Aux mots qui exprimaient la serenite la noblesse, la dignite, dans « Eloges » et dans « Anabase », viennent s'ajouter, et parfois se substituer, ceux de la detresse et de T inquietude. Ce qui est fugace, pitoyable et decevant, prend place & cote de ce qui fut durable, splendide et sur. Ainsi on voit apparaltre les substantifs « exil », « abime », « epave », « ossuaire », « meprise », « sevice », « fraude », « imposture », « fureur », « erreur », « excite », « cancer », « demence », « pestilence »; les adjectifs « vain », « nul », « trouble », « plain-

tif », « aride », « suspect », « malaime », « terrible », « obscene » ; les verbes « trahir » et « lapider ».

Une autre transformation s'opere, plus importante : l'oeuvre qui s'ecrit participe a tous les mouvements de la chose decrite ; l'exil du poete est aussi l'exil du poeme et l'exil de ses elements : strophes, mots, syllabes. La pluie qui frappe atteint la page qui lui sert de reservoir et de deversoir. La neige couchee sur la memoire, sur le paysage et sur l'epaule du refugie, recouvre tout aussi bien vocables et syntaxe, grammaire et images en formation. Le poete tend de plus en plus a concilier celui qui ecrit avec ce qu'il ecrit et ce par quoi il ecrit : le drame qui affecte l'artiste se doit d'affecter l'oeuvre, jusque dans ses details techniques. C'est pourquoi le materiel et les rouages intimes du poeme participent a toutes les vicissitudes du theme en progression. Mots, syllabes et rythmes ne sont donc plus seulement des moyens ; ils s'associent aux fins elles-memes que poursuit l'oeuvre. Le poete assiste a la triple naissance de l'homme, de sa fable et des instruments de cette derniere : il reinvente, au fur et a mesure qu'il ecrit, son univers et son expression, il le fait au benefice de qui le lit, le lecteur lui-meme n'echappant pas a cette metamorphose verbale, dont il est a la fois le spectateur ebloui et l'objet delicieusement passif.

Dans « Exil », le mot « chant » apparait six fois ; il revient quatre fois dans « Pluies ». Le mot « poeme » se retrouve six fois dans « Exil », et neuf fois dans « Pluies ». On rencontre, dans « Exil », les termes suivants : « page », « theme », « style », « langage », « livre », « phrase », « syntaxe », « vocable », « iambe », « césure », « semantique »,

« phonétique ». A cote de mots tels que : « parole », « mesure », « sequence », « oeuvre » on relive, dans « Pluies », des expressions plus specialises : « voyelle », « onciale », « atticisme », « euphuisme », « cantilene », « etegie », « **vila-**nelle », « rondeau ». Dans « Neiges » on lit : « ode », « aspiration », « locution », « modulation », « elision », « vocalique », « plain-chant », « prefixe », « initiate », « labiale ».

Les rythmes n'ont cependant pas change depuis « Eløges » ; tout au plus peut-on constater une plasticite plus sure, un ondoiemement plus harmonieux, qui sied naturellement k l'association de l'alexandrin, du decasyllabe, de Tocsyllabe et de Thexassyllabe:

... Ah ! qu'on brule, ah ! qu'on brule, a la pointe des
sables (12), tout ce debris de plume, d'ongle (8), de che-
velures peintes (6) et de toiles impures (6)...

... Que hantiez-vous si loin (6), qu'il faille encore
qu'on en reve (8) a en perdre le vivre ? (6)

Et de quelle autre condition nous parlez-vous (12)
si bas qu'on en perde memoire? (8)

Pour trafiquer de choses saintes parmi nous (12),
d'Esertiez-vous vos couches, 6 Simoniaques ? (12)

... La ruche encore est au verger (8), Tenfance aux
fourches du vieil arbre (8), et l'echelle interdite (6) aux
beaux veuvages de l'lclair (8).

... Et il y a aussi (6) cette sirene des usines (8), un
peu avant la sixieme heure (8) et la releve du matin (8),
dans ce pays, la-haut, de tres grands lacs (10), ou les
chantiers illumines toute la nuit (12) tendent sur Tes-

palier du ciel (8) une haute treille siderale (8) : mille lampes choyees (6) des choses grees de la neige (8).

Plus obscure qu' « Eloges », parce qu'elle est plus tourmentée, moins concertée qu' « Anabase » et partant plus imouvante, « Exil » est une oeuvre qui pose à l'esprit tous les problèmes qu'une poésie mallarmeenne eut pu lui poser. Malgré son esoterisme et le refus net de toute image qui ne serait que signifiante, elle est l'expression fidèle du génie d'une époque, dans ce qu'elle a de plus authentique. De là le déchirement profond qu'elle provoque et qui ne se limite pas à l'esprit : elle remet en question l'homme, le langage, la vie. La comprendre serait vain et insuffisant : il y a lieu, pour être en harmonie avec elle, de reinventer l'homme, de recréer le langage, en un mot de donner vie à ce qui est plus que poésie écrite. Ses trois thèmes : l'homme en exil, les Elements de la nature qui symbolisent cet exil, et le poème, — en exil lui aussi — elle les mène parallèlement, les compare, et les rapproche, jusqu'à ce qu'ils s'interpénètrent. Le jour viendra où une fusion totale les réunira ; de ce cataclysme fécond naîtra une épopée : « Vents ».

« VENTS »

OU

FUSION DU POEME ET DE SA GENESE

LES souvenirs classes sous leur forme explosive et luxuriante (Eloges), Facte de maitrise de soi accompli (Anabase), le tourment de la chair et de Tesprit crie (Exil), il restait a Saint-John Perse d'ecrire une cosmogonie. « Vents », poeme de cent dix pages et de quelque deux mille cinq cents lignes, ne represente rien moins qu'une reinvention de l'univers qui commence dans la nuit des formations pre-gazeuses, et finit dans les catastrophes geologiques situees au-dela de l'entendement humain. Car le poete n'accepte les divisions artificielles du temps que pour les mepriser, et les habitudes spatiales que pour s'en liberer. La pre-histoire, Thistoire et Tan 2.000 n'existent chez lui qu'en tant que points de repere, les principes de son univers etant le mouvement perpetuel, la metamorphose motrice, le changement change alors meme qu'il prend conscience de soi. Les siecles passent,

et avec eux notre systeme solaire, et en lui notre planete, et sur elle l'homme, et avec lui l'atome. L'infiniment grand a ceci de commun avec l'infiniment petit, que tous deux sont en deplacement perpetuel. Il ne s'agit pas de chaos, pourtant. Le balaiement periodique de tout ce que la nature laisse paresseusement se fixer devient une loi, comme dans le mythe de Civa. Et cette loi n'est pas valable seulement pour l'amibe ou les espaces planetaires, elle l'est pour le langage, dont les sons et les vocables se comportent comme autant d'animaux en fuite ou de roches en Eruption. Le palpable et l'impalpable obeissent ainsi a une meme regle, comme le penseur, la pensee et l'objet pense, en depit de l'habituel rapport de cause a effet. Dans l'univers de Saint-John Perse, il n'y a point de hierarchie entre Createur et creature. Il ne peut donc y avoir ni crainte ni respect, ni haine ni adoration. Tout y est impartial et feroceement partial. Le mouvement vital n'y correspond pas a une volonte, ni a une morale : ce qui s'y passe *est*, superbement, totalement, mais ne *doit pas* et ne *veut pas*. Une telle synthese a pourtant son symbole, qui en est veritablement l'emanation et comme l'ame : le vent.

Jusqu'ici, les elements naturels qui avaient porte le drame du poete, avaient quelque chose de defini et d'exclusif. La pluie avait sa verticalite, sa Vitesse, son bruit, son poids ; on la voyait, on la sentait, on la gotitait. La neige, elle, etait encore plus reelle. Toutes deux, quelles que fussent leurs relations avec l'exil, le poete et le langage, restaient elles-memes et ne se confondaient jamais avec ce qu'elles evoquaient. Le vent, au contraire, peut etre l'essence meme de ce qu'il suscite et de ce qui le cree :

il est tout a la fois l'origine du vent, le vent et la fin du vent. D'ou vient-il ? Quelle voix prendra-t-il ? Il fonce, il tourne, il galope, il chuchote, il hurle, il s'en va. Il detruit et il construit : il est la vie meme, deregle mais fecond, imprevisible mais puissant. Partout il a droit de cite : dans la planete qui le precede et dans le poeme qui le suit. Lequel vient avant l'autre : le poeme ou le vent, le poete ou le poeme ? Vaine simplification ! Le vent a passe tout entier dans le poeme, celui-ci dans le poete, et reciproquement. Le poete n'est plus que le jeu de son theme, sa victime consentante et fiere, son dompteur aux pouvoirs illimites. Mais le poeme peut prendre sa place, et litteralement l'ecrire, tandis qu'il ordonne au vent d'etre vent pour mieux l'emporter. La trinite : poete, theme, poeme, est maintenant indissoluble. L'oeuvre ainsi concue resiste a la fois aux plus grandes attaques de la logique intransigeante, et aux dereglements les plus fous du merveilleux.. La perseverance avec laquelle le poeme parle de lui-meme et de ses composantes, deniaise celui qui le lit autant que celui qui l'^crit ; elle satisfait aussi aux analyses extra-poetiques : psychologique, psychanalytique, etc... Car cette epee, qui ne veut proceder que par un *merveilleux de verite*, est aussi la chronique — froide, desabusee, impitoyable — d'une epee. C'est dire que les exigences d'une parille entreprise depassent celles de l'oeuvre poetique ordinaire. Il ne suffirait pas qu'elle charmat, il faut aussi que, comme une science exacte, elle se presente avec mille particularity techniques. Enfin, il faut qu'elle puisse discuter avec le sceptique et qu'elle pfe le « pour » et le « contre » de chaque phrase, qu'elle se detruise a chaque instant et que, remettant en question le monde entier des choses,

l'homme et la poesie, elle se remet en question elle-meme avec acharnement: c'est sa facon la plus sure de s'immuniser contre tout. «Vents» ne pouvait etre moins qu'un grand poeme, une grande prose, un art poetique et une oeuvre de critique.

Le Chant I s'ouvre sur une vision homerique : un monde entier oil le vent regne, sur les hommes, les choses, le langage :

C'etaient de tres grands vents sur toutes faces de ce monde... flairant le monde entier des choses... sur nos plus grands versets d'athletes, de poetes... sur toutes choses perissables...

L'oeuvre ne naît pas a un moment determine ; elle existe de tout temps, comme le vent ; tout au plus *re-naît-elle* selon un rite ancien :

... Et vous avez si peu de temps pour naître a cet instant !

... Divination par Fentraille et le souffle et la palpitation du souffle ! Faveur du dieu sur mon poeme !

Le vent est le signe a la fois d'un desordre superieir, garant d'une tecondite sans pareille, et d'un instinct de grandeur encore imprecise. Il est puissant et injuste, grave et feroce dans sa tyrannie spirituelle ; mais c'est aussi le vent, dans toute Pacceptation du terme : un agent d'erosion, un facteur geographique. Ses attributs techniques ne font que souligner son importance en lui donnant un visage

a lui parmi les mille visages dont il se pare sans cesse ;
il souffle, et voici qu'il separe la pierre du rocher, la feuille
de l'arbre, le mauvais poeme du bon :

... C'etaient de tres grandes forces en croissance sur
toutes pistes de ce monde, et qui prenaient source plus
haute qu'en nos chants, en lieu d'insulte et de discorde...

... parmi les pires desordres de l'esprit, elles insti-
tuaient un nouveau style de grandeur oil se haussaient
nos actes a venir...

... Elles infestaient d'idees nouvelles la laine noire
des typhons... Elles couchaient les dieux de pierre sur
leur face. Elles liberaiefit la source sous la ronce et le
pavd des Rois... Elles epousaient toute colere de la pierre
et toute querelle de la flamme... s'attachant aux pas du
Patre, du Poete...

... Et quand elles eurent demele des oeuvres mortes
les vivantes, et du meilleur l'insigne,

Voici qu'elles nous rafraichissaient d'un songe de
promesses...

Autoritaire et cruel au premier abord, le vent n'a fait
que confondre tout dans la « mesintelligence ». Mais ce n'est
qu'illusion. Il se revel e bientot comme une force positive,
une veritable loi naturelle. « Tout a reprendre. Tout a re-
dire » s'exclame le pofete, et c'est la un supreme espoir, une
facon pantheiste — si l'on veut — de se mettre au diapa-
son du vent. Des lors, la fuite devient une magistrale et
trionphante procession :

... S'en aller ! s'en aller ! Parole de vivant !

Accepter le vent, c'est accepter une vie qui ne se mesure pas, et c'est renoncer a toute existence limitee a sa propre biographic, son pays, son siecle :

... Notre salut est dans la hate et la resiliation. L'impatience est en lous lieux.

... Et si un homme aupres de nous vient a manquer a son visage de vivant, qu'on lui tienne de force la face dans le vent !

... Nous avan^ons mieux nos affaires par la violence et par l'intoterance.

... Notre maxime est la partialite, la secession notre coutume...

... Ne comptez pas sur moi pour les galas d'adieux des Malibran.

Qui se souvient encore des fetes chez les hommes ?

Obeir a la dictature du vent, c'est rester lucide, et se savoir perissable. Vouloir lui echapper serait creer une religion doctrinale, batir des systemes euclidiens, inventer une liberty inexistante, mentir. Se soumettre, c'est recevoir en partage une existence qui est celle de la plante, de la montagne, de la comete. Se montrer digne du vent, c'est repeter avec lui:

... Je t'ai pese, poete, et t'ai trouve de peu de poids.

Le principe du vent anime la planete, les homines, la poesie : le Chant II en temoigne. La Terre, errante comme le vent, se comporte de la meme facon qu'une chose ecrite par le poete, qui doit au vent le meilleur de son inspiration :

... Toute la terre.,, comme une Bible d'ombre et de fraicheur dans le deroulement des plus beaux textes de ce monde.

... Toute la terre nubile et forte... ouvrant sa fable de grandeur.

Rien ne semble plus caracteristique que les versets suivants, oil Funivers, attribut du vent, obeit a la loi de ce dernier, mais lui commande en meme temps, comme si dans cette cosmogonie le principe moteur ne s'affirmait que par un commerce constant entre ce qui l'applique et ce qui le dicte, les deux operations etant devenues interchangeable. L'univers ainsi cree devient necessaire au vent, puisqu'il le raffermirait en l'illustrant ; il en est meme le maitre dans son expression la plus limitee mais la plus sublime : le poeme. Ce dernier, tantot luxe, tantot honte de l'univers et du vent, prend la place de Tun, puis de l'autre, leur obeit, les depasse, les confond, les mene ou il veut. *Le vent est done, totalement et a jamais, la terre qui est le poeme ; ils naissent et renaissent de leur complexity partagee et triplee :*

... Et la terre a longs traits, sur ses plus longues laises, courant, de mer a mer, a de plus hautes Ventures, dans le deroulement lointain des plus beaux textes de ce monde...

... Et c'est d'un meme mouvement a tout ce mouvement lie, que mon poeme encore dans le vent, de ville en ville et fleuve en fleuve, court aux plus vastes houles de la terre, epouses elles-memes et filles d'autres houles,

Le vent fait oeuvre de legislateur, se multipliant s'il le faut : vent d'hiver, vent du sud. Il deiegue ses pouvoirs aux fleuves, aux oiseaux, a tous ceux qui se sont mis a son service, tel le poete, submerge mais ravi, qui s'ecrie :

... Je t'interroge, plenitude! — Et e'est un tel mutisme...

... Lui faudra-t-il toujours feter Parrachement nouveau ?

Tout ce qui fut est balaye ; les souvenirs disparaissent ; il n'y a plus de place pour le deuil ; le vent va s'ebrouer ailleurs et de nouveaux mondes vont naitre ; le poete pourra chanter son saoul,... comprendre a peine son propre chant :

... Souvenirs, souvenirs ! qu'il en soit fait de vous comme des songes du Songeur a la sortie des eaux nocturnes...

... Les vents sont forts ! la chair est breve !

... O Poete, o bilingue entre toutes choses bisaigues, et toi-meme litige entre toutes choses litigieuses... homme parlant dans l'equivoque.

... Mais le Vent, ah ! le Vent ! sa force est sans dessein et d'elle-meme eprise.

... Nous passons, et nos ombres... De grandes oeuvres, feuille a feuille, de grandes oeuvres en silence se composent aux gites du futur.

Le chant HI glorifie le conquistador, l'homme de science et le vent facteur de progrfes. Le chercheur de « Vents » n'est plus le prince d' « Anabase », qui parcourait des terres nouvelles pour affirmer son ascendant sur elles, les hypnotiser, meriter leur respect. Chasse, hatif, rebelle, le conquistador est assoiffe de savoir et de pouvoir : il lui faut saisir, epuiser, assouvir, car il sait d'avance qu'il est *deja* trop tard, qu'un autre vent se leve, que son cerveau ne peut plus suivre ses mains k la course. Il va donc decouvrir le plus possible, exploiter le plus vite possible. Il batira une tour de Babel toujours recommence, une ~~societe~~ puissante mais qui tremble sur ses bases :

... Des hommes dans le temps ont eu cette facon de tenir face au vent :

Chercheurs de routes et d'eaux libres, forceurs de pistes en Ouest...

... Et puis vinrent les hommes d'echanges et de negoce.

... Et puis les gens de Papaute...

... S'en vinrent aussi les grands Reformateurs...

... Et apres eux s'en vinrent les grands Protestataires... gens de p[^]ril et gens d'exil... les evades des grands seismes...

... Et avec eux aussi les hommes de lubie...

... Enfin les hommes de science.

Un continent entier s'organise, on dirait a la fois sous la protection du vent et sous sa menace. On assemble, comme dans une immense arche de Noe nouvelle, mille especes humaines ; elles s'agitent, sans avoir le temps de reflechir, ni meme de mesurer la grandeur de leurs entreprises. Une Amerique de songe, et comme en songe recreee, une Amerique fievreuse surgit, ou l'esprit procede par a-coups et par interventions dramatiques ; l'homme de science y est le seul qui tienne entre ses mains le supreme et terrible savoir, synonyme du doute :

... Et deji d'autres forces s'irritent sous nos pas, au pur solstice de la pierre : dans le metal et dans les sets nouvellement nommes...

... Homme a l'ampoule, homme a l'antenne, homme charge des chaines du savoir...

... l'Etre mure dans sa prudence au nceud des forces inedites, murissant en ses causes un extraordinaire genie de violence.

Dans ce monde, oil l'atome et l'uranium prennent figure d'idoles, on a oublte le poete, et on n'a meme pas eu le loisir de se pencher sur rhomme. Il est temps de jeter le cri d'alarme :

... Mais c'est de rhomme qu'il s'agit !... Quelqu'un au monde elevera-t-il la voix ?... Se hater ! se hater ! temoignage pour l'homme !

Desormais le pofete pourra jouer son role : celui de l'arbitre. Il s'est avere, en effet, que plus rhomme construit, moins

il voit, que plus il peut moins il sait, tandis que celui qui sail ne sait plus qu'a satiété, de sorte qu'en lui tout est doute. Le poète, dans cette frenésie générale, est le médiateur et comme le seul être raisonnable : sa science n'étant point exacte ni son pouvoir illusoire, il apparaît comme un conciliateur dont la seule vertu est un certain humanisme, auquel doivent se rallier conquistadors et savants : il est appelé sur l'agora, ou il sera paradoxalement le seul à parler clair.

... Le Poète lui-même a la coupe du Siècle !

... Que le Poète se fasse entendre, et qu'il dirige le jugement !

Et le Poète aussi est avec nous, sur la chaussée des hommes de son temps.

Allant le train de notre temps, allant le train de ce grand vent.

Son occupation parmi nous : mise en clair des messages... Non point l'écrit, mais la chose même. Prise en son vif et dans son tout.

Conservation non des copies, mais des originaux. Et l'écriture du poète suit le procès-verbal.

(Et ne l'ai-je pas dit ? les écritures aussi évolueront. —

Lieu du propos : toutes graves de ce monde.)

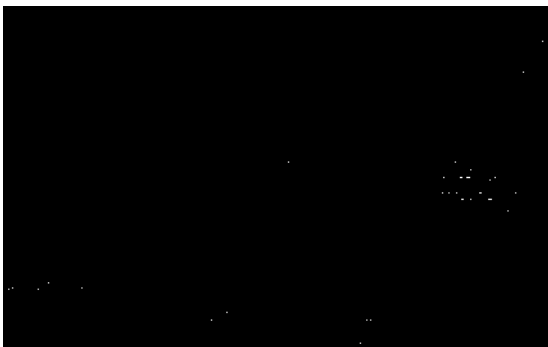
Voilà le poète revêtu de pouvoirs publics à quoi rien ne le prédestinait. La Tour de Babel semble le préférer au maçon et même à l'architecte. C'est que certaines valeurs séculaires se sont écroulées ; la liberté est devenue plus paralysante

qu'une servitude, et le laboratoire s'est *mue* en musée des horreurs. Trop spécialisée, l'homme a égaré l'homme; dans le concert des merveilles mortelles qu'il déclenche mais qu'il ne peut maîtriser, il s'en remet à cet être gratuit, inoffensif, impuissant, vivant dans les siècles passés et dans le brouillard des siècles à venir, mais à peine effleure par l'aujourd'hui qu'il ignore et qui le lui rend bien : le poète. Qui sait ? — c'est un pari de Pascal où la mise ne semble point élevée — la rêverie du poète vaut peut-être la certitude, sa faiblesse l'acier, sa *légereté* « l'eau lourde ». L'heure du plus grand savoir et du plus grand doute devient ainsi l'heure de la poésie. Et si cette heure-là était la toute dernière, le vent n'y trouverait qu'un drame mineur ; la fin du monde de l'homme ne serait jamais qu'un incident: l'heure perdue d'une dernière chance, d'une dernière « intelligence ».

... Cette heure peut-être la dernière, cette minute même, cet instant !

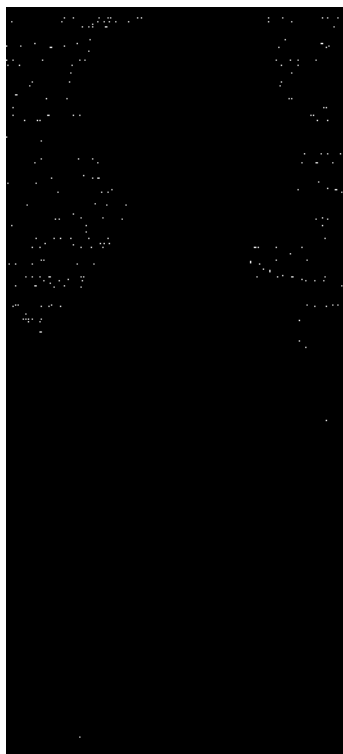
Le vent, si redoutable, s'est-il humanisé, ou bien l'homme, habitué désormais à n'être que le jouet de forces déchainées, a-t-il reconnu dans le vent l'expression même de toute existence ? Le chant IV calibre leur alliance, qui prend parfois l'allure équivoque de l'inceste. L'homme, quelque misérable qu'il soit, participe à l'aventure du vent, conscient à la fois de sa précarité et de la grandeur de son inutilité :

... Et la saison de l'homme sur nos terres comme un thème nouveau.

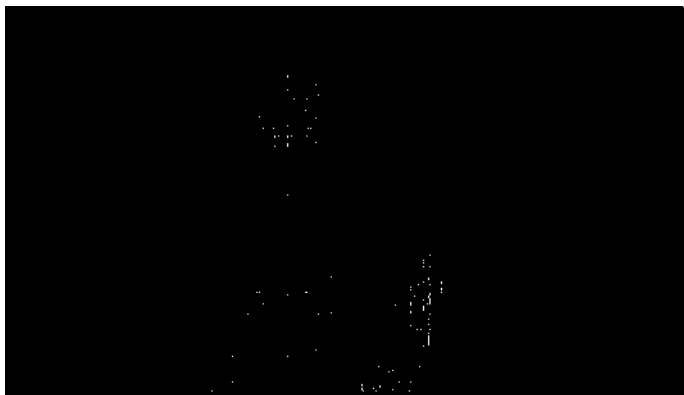


Saint-John Perse a « Hundred Acre Island » (1945).

Page suivante:







Saint-John Perse, Washington (1951). (*Phot. Hessler*).

•... Ah ! quand les peuples perissaient par excès de sagesse...

... Nous en avions assez, prudence, de tes maximes a bout de fil a plomb, de ton epargne a bout d'usure et de reprise. Assez aussi de ces Hdtels de Ventes et de Transylvanie...

Mais le **vent** reprend de plus belle, en maitre incontesté ; il en sera ainsi jusqu'a la fin des ages.

... Et Te **Vent** avec nous comme Maitre du chant :

« ... Je haterai la seve de vos actes. Je menerai vos oeuvres a maturation...

... C'etaient de tres grands vents...

Qui nous chantaient Phorreur de vivre, et nous chantaient l'honneur de vivre...

De toute les tentatives epiques en literature fran^aise (genre oil celle-ci semble n'avoir enregistre que des tehees, a Texception peut-etre de la Chanson de Roland qui en est le balbutiement le plus frais), « Vents » est la seule qui ne se contente pas d'une glorification sous forme de fresques imagoes (Hugo) ou de proclamations religieuses et patriotiques **fatales a** la poesie (Peguy). Quoique precise, et **mSme** attentive au detail le plus concret, « Vents » est une epopee abstraite, en ce sens qu'elle Spouse un principe philosophique, astronomique et g^eologique, d'une verity assez generale et profonde pour echapper toujours a la specialisation et au parti-pris : le mouvement perpetuel. En dipit de ses obscurites, de son refus constant de traduire

... Ah ! quand les peuples perissaient par excès de sagesse...

... Nous en avons assez, prudence, de tes maximes a bout de fil a plomb, de ton epargne a bout d'usure et de reprise. Assez aussi de ces Hotels de Ventes et de Transylvanie...

Mais le vent reprend de plus belle, en maitre incontesté ; il en sera ainsi jusqu'a la fin des ages.

... Et Te Vent avec nous comme Maitre du chant :

« ... Je haterai la seve de vos actes. Je menerai vos œuvres a maturation...

... C'etaient de tres grands vents...

Qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous chantaient Thonneur de vivre...

De toute les tentatives epiques en litterature franchise (genre ou celle-ci semble n'avoir enregistre que des echecs, a l'exception peut-etre de la Chanson de Roland qui en est le balbutiement le plus frais), « Vents * est la seule qui ne se contente pas d'une glorification sous forme de fresques imagoes (Hugo) ou de proclamations religieuses et patriotiques fatales a la poesie (Peguy). Quoique precise, et meme attentive au detail le plus concret, « Vents » est une epee abstraite, en ce sens qu'elle epouse un principe philosophique, astronomique et geologique, d'une verite assez generale et profonde pour echapper toujours a la specialisation et au parti-pris : le mouvement perpetuel. En dipit de ses obscuritls, de son refus constant de traduire

logiquement ou par affirmation euclidienne des sentiments auxquels celui qui écrit et ce qui les décrit sont soumis autant que celui qui les lit, elle en appelle à la tendresse ou au dissentiment, au désespoir ou à l'Espoir, c'est-à-dire à ce qu'on nomme communément les qualités de cœur ; il n'y a en elle, si distante et si digne, rien de stérilement cérébral. Elle vit de tragédie quotidienne et non de littérature ; il suffit au profane de se hisser jusqu'à elle pour qu'elle accepte très simplement de l'émouvoir. Il verra alors qu'étant de tous les siècles, mais particulièrement de tous les siècles tragiques, elle est bien du vingtième : la précarité, la fin d'un monde, la remise en question de tout, sont ses propos les plus constants. D'autre part, elle ne peut que passionner l'esthète, l'écrivain et le professionnel de poésie : elle est à l'affût du moindre vocable qui passe comme un oiseau, du moindre piège de syntaxe ; elle remonte souvent à l'étymologie la plus lointaine et chante heureusement, mais sans complaisance, le simple fait que l'instrument qu'elle est se forge au fur et à mesure qu'on s'en sert. Elle est donc aussi une analyse poétique, et consent à ce sacrifice suprême : discuter de ses propres enchantements.

Elle ne peut, par la nature de son inspiration, être nationale ; elle l'est si peu qu'elle aurait pu être écrite dans n'importe quelle autre langue que le français. Cosmique autant que métaphysique, elle s'accommode moins d'un pays que d'un continent. L'Asie d'« Anabase » lui est trop méditative et trop énigmatique dans sa lente maturation ; l'Amérique lui convient mieux : changeante, rapide, urgente, amoureuse d'un progrès fondé sur la chose pal-

pable, mais ravagee aussi de doute et d'anxiete, sujette a mille crises spasmodiques. Ainsi peut-elle impunement parler du « mormon », du « lama », du « Tranksgiving Day », d' « Audubon », du « Grand Auk », du « nylon », de Y « arbre Juniper », du « skunk », du « hickory », de la « mer de Colomb », de la « mesa », du « canon », des « Grandes Indes generale, du « buffle », de la « sierra », des « blues », des « Cordillfrres », des « sacoches a coca », de la « Mer Pacifique », de « Nunez de Balboa », de « Florides ». Cette epee du Nouveau Monde est aussi celle du monde moderne, de tout monde en pleine evolution.

« AMERS »
OU
LA TRINITE : OBJET, POETE, POEME

LA philosophie de Saint-John Perse revet ses formes definitives avec « Vents ». Il lui est desormais loisible de donner au fruit de son instinct et de sa reflexion des apparences diverses. La hierarchic des valeurs ayant disparu, la fusion du poeme et de sa genese peut se montrer plus complexe. D'une notion desormais irreductible, il peut offrir des aspects simultanes, successifs, contradictoires comme si, la synthese etant admise, il n'etait plus indispensable de la souligner sans cesse. Dans « Amers », qui parait onze ans apres « Vents », en 1957, et qui contient cent quatre-vingts pages, la trinite* objet-poete-poeme peut se presenter comme une oeuvre panoramique — on dirait meme : en eventail — ou Tobjet, le poete et le poeme se trouvent par instants separees les uns des autres. La trinity n'en souffre point : ses elements constitutifs gardent la meme essence originelle. Et c'est

dans la structure du poeme, compose d'une invocation, d'une strophe, d'un choeur et d'une dedicace, selon la mode antique, que Ton peut voir a quel point cette trinite est a l'abri de toute tentative de dislocation. S'il est bien entendu que le poeme est irrevocablement lie a son objet, a son auteur et au recit de ses propres vicissitudes, il devient possible, pour lui, de parler de son objet, par exemple, a l'exclusion du poete ou du poeme : le verset particulier sera toujours de la meme nature que la trinite, consideree comme une unite. Mais *Yun* subit, en 1957 plus qu'en 1946, l'attrait d'une fission...

A la premiere page, la trinite s'avance, comme toujours, de maniere majestueuse. Le poete est la, qui parle en son nom propre; et la mer, qui se « recommence » dans sn solennite; et l'epopee, qui prend le pas de l'ode :

... La Mer en fete sur ses marches comme une ode de pierre : vigile et fetes a nos frontieres, murmure et fete a hauteur d'hommes ~ la Mer elle-meme notre veille, comme une promulgation divine...

... J'ai vu sourire aux feux du large la grande chose fcric : la Mer en fete de nos songes, comme une Paque d'herbe verte et comme fete que Ton fete...

Il importe que le poeme choisisse son objet : ce n'est plus desormais un attribut cosmique, comme le vent, la neige, la pluie, ni une disposition de Tame, comme Pexil. Le choix se porte veritablement sur une chose precise, qui a son poids, sa mesure, sa forme, et qui ne peut se confondre avec une chose differente. C'est que le poeme a conscience

de ses devoirs de description : il restitue a la raison une image nette de Tamer, ce point de repere dispose par les **hommes** dans les eaux de navigation frequentees. Le poeme tient a embrasser son objet, avec un maximum de fidelite, quels que soient les prolongements qu'il veuille lui donner par la suite. Le poeme traduit ce qu'il n'est pas : il accepte avec serenite ses servitudes. C'est a ce prix qu'est sa liberte. L'amer ne peut etre que cela : une simple borne maritime. Il a une fonction, qui le depasse et qui lui permet de signifier plus que le peu qu'il semble Stre. Il est utile a la navigation; il est le signe d'une entente entre marins et hommes de la terre.

Le poeme, ayant cerne Tobjet, prend la prerogative de chanter son importance : il sera un poeme de la vie maritime. Son propos peut alors s'elargir sans fin; c'est bientot la mer tout entiere qu'il celebre. Il change d'objet et se plie aux exigences de son veritable objet, com me si Tamer n'avait jamais ete qu'un detail infime et ingrat de son objet soudain restitue a sa veritable proportion : la mer. Celle-ci commande aux mouvements du poeme; il doit se Tassimiler, et s'assimiler a elle. Il doit donner Timpresion qu'il est d'origine marine. Il ne peut pas se refuser une maniere de *mimitisme dMirant*. La mer est dans les mots du poeme; il ne serait point trop audacieux de pretendre que le poeme est, par un processus semblable, dans les vagues du poeme :

Amitie ! amitie a toutes celles que nous ftnies :
avec Tecume et Taile et le dechirement de Taile sur
les eaux, avec le petillement du sel, et ce grand rire
d'immortelles sur la metee des eaux,

Et nous-memes, nageuses parmi l'immense robe
De plume blanche !... et tout Timmense lacis vert,
et toute l'immense vannerie d'or, qui vanne, sous les
eaux, un aye d'ambre et d'or...

La mer decrite, consacree, definie de maniere certaine,
il est temps d'en nommer les fonctions et — aimerait-on
dire — Futility. La mer est un trait d'union entre les
homines, meme si elle a ses vertus et ses pouvoirs a elle;
quoi qu'on dise, elle sert aux etres pensants, qui oublient
ses droits a leternite. Il se peut que secretement, au
contraire, elle se serve d'eux; pour Tinstant elle est le
lieu oil se croisent les usagers de Tamer :

Et c'est la Mer qui vint a nous sur les degres de
pierre du drame :

Avec ses Princes, ses Regents, ses Messagers vetus
d'emphase et de metal, ses grands Acteurs aux yeux
creves et ses Prophetes a la chaine, ses Magiciennes
trepignant sur leurs socques de bois, la bouche pleine
de caillots noirs, et ses tributs de Vierges cheminant
dans les labours de Thymne,

Avec ses Patres, ses Pirates et ses Nourrices d'en-
fants-rois, ses vieux Nomades en exil et ses Princesses
d'elegie, ses grandes Veuves silencieuses sous des cendres
illustres, ses grands Usurpateurs de trones et Fonda-
teurs de colonies lointaines, ses Prebendiers et ses Mar-
chands, ses grands Concussionnaires des provinces
detain, et ses grands Sages voyageurs a dos de buffles
de rizieres...

Tout ce monde, groupe sur nier ou autour d'elle, prend a son tour en charge le poeme. Il s'agit a present de considerer la mer comme le berceau de toute activite humaine, et par voie de consequence, comme Pelement memo ou l'homme est devenu lui-meme : un animal actif, besogneux, plein d'ambition. Des lors, glorifier la mer devient, ni plus ni moins, glorifier Thomine dans ses changenients et dans ses humeurs contradictoires. Du particular, le chant a rejoint le general; il lui suffit de penetrer dans les recoins de celui-ci pour rejoindre de nouveau le particulier, c'est-a-dire un particulier tout different du premier, et meme sans aucun lien avec lui. C'est de pareils va-et-vient qu'est faite cette epopée du flux et du reflux humain, de la maree de Tame, qui s'eloigne pour mieux revenir, qui se calme pour se muer en tempete. L'honneur de la mer, comme dit le poete, est dans le « dechirement radieux par le travers du Steele ». Il est aussi dans le refus de choisir entre le bien et le mal, Ja « vilenie sacree » et le « mal divin ».

Cette mer, si physique, si inevitablement reelle, est done aussi la somme de ses symboles, quelques-uns offerts avec franchise, quelques autres plus secrets. Le poeme de la mer ne saurait se faire pareil a elle sans devenir un poeme de rimagination lavee par la mer, ou de la mer passee dans le domaine de Fimagination, la ou tout est prescience, divination, verite difficile a saisir. Sans cesser d'etre elle-meme, la grande masse marine s'assimile tous les elements, de Tame surtout, qui ont sa vitalite. Elle est ainsi le synonyme de toutes les mers mortes et a naitre, de toutes les mers intellectuelles, et le signe d'un elan qui pourrait

rappeler celui des vagues sentimentales; la mer est aussi l'amour de la mer, Famour absolu :

« Mer de Baal, Mer de Mammon — Mer de tout age et de tout nom,

O Mer sans age ni raison, o Mer sans hate ni saison,
Mer de Baal et de Dagon — face premiere de nos songes,

O Mer promesse de toujours et Celle qui passe toute promesse... »

... «... Amour, amour qui tiens si haut le cri de ma naissance, qu'il est de mer en marche vers l'Amante ! Vigne foulee sur toutes greves, bienfait d'ecume en toute chair, et chant de bulles sur le sable... Hommage, hommage a la Vivacite divine !

Le portrait de la mer s'acheve. Il est fait d'intermittences de touches successives, d'allusions, d'instantanes, de panoramas grandioses. Elle a ete photographiee, prise en cinemascope, chimiquement restituee, microscopiquement rendue; ensuite, on nous a dit ce qu'elle pourrait etre, dans le possible, dans l'impossible, dans cette zone immense ou se creent des liens illusoire mais beaux entre le reel et l'imaginaire. L'objet est vaincu, epuise, magnifiquement independant. Il convient, sur l'heure, que le poete intervienne : il faut, sans tarder, humaniser l'objet verbal. C'est Saint-John Perse qui parle, au nom de ce qu'il connait de soi. Une part de sa biographie s'offre au poeme. Le createur donne a la creature la voix qui est entre eux, qu'ils se

partagent. Le temps est a la confession; c'est dire que l'objet est oeuvre de chair ecrite :

... Or il y avait un si long temps que j'avais gout de ce poeme, uielant a ni-es propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand eclat de mer...

Il importe au poete de vivre le poeme qui parle de la mer et, par consequent, de s'identifier a lui conime a elle. Les grandes circonstances de sa vie passent, a peine transcees, en eux; en retour, la mer comme le poeme se retrouvent en lui; il est leur ordonnateur, a la condition qu'il sache aussi a quel point il est leur oblige; il lui est permis de les dominer, a condition qu'ils aient passe en lui. Peut-etre n'est-il, en definitive, que leur conscience, encore qu'il se pretat l'ivresse d'imaginer qu'ils pourraient etre la sienne :

Je veille seul et j'ai souci : porteur de femme et du miel de la femme, comme vaisseau porteur de ble d'Afrique ou du vin de Betique. Et c'est vigile encore en Est, l'heure poreuse a not re attente...

Que la mer, sublime confidente, recoive ses secrets les plus intimes, il ne s'en defend guere; il est — pour renverser la formule de Rene Char : « Le poeme est toujours marie a quelqu'un » — marie a l'objet de son poeme :

... Amies, j'ai tant reve de mer sur tous nos lits d'amants ! et si longtemps l'Intruse a sur nos seuils traine sa robe d'etrangere, comme has de jupe sous les

portes... Ah ! qu'une seule vague par le monde, qu'une seule vague, 6 toutes, vous rassemble, compagnes et filles de tout rang, vivantes et mortes de tout sang !

Sur le qui-vive, a la lisiere de ses propres souvenirs et de la mer, le poete se dresse, pour la « quete redoutable », prometteuse d'une « rixe » qui sera toute lumiere, toute elucidation. Quoiqu'il ne l'avoue jamais, l'epopee n'a pas de but plus noble que de *definir une certaine conscience de Vimagination*, Peu a peu, page a page, cette conscience, d'abord diffuse, se constitue a force d'approximations. Ce qui etait, philosophiquement parlant, un vigoureux refus de hierarchie, devient un refus du chaos. Il n'est point d'ordre encore, et il ne peut point y en avoir, dans une conception de la poesie qui n'accepte que la mouvance, que le seul principe de la metamorphose. Mais afin que ce principe meme s'affirme, il est indispensable que le poeme soit le lieu ou le poete proclame sa lucidite. L'epopee, pour etre efficace, doit s'analyser et parler de soi, comme si elle etait, entre autres, le journal intime de sa propre ecriture, alors qu'elle est deja celui de la mer et celui du poete. La trinite pourra ainsi etre tout ensemble une et indivisible, trois et divisible. Et, au point de vue ethique — sinon, par moments, didactique — il manquerait quelque chose a pette aventure si elle n'etait capable, dans sa course irresistible, de dire a ses temoins ce qu'ils devraient en penser. La facon d'etre cartesienne ne doit point gener les fa9ons d'etre cosmique et charnelle. Le poeme avance de se savoir, professionnellement, un poeme, dettache un instant, de qui le fait naitre

et de ce qu'il fait naître; il acquiert des prestiges nouveaux
à discuter rationnellement de son essence :

« ... Ah ! nous avions des mots pour toi et nous
n'avions assez de mots,

Et voici que l'amour nous confond à l'objet mime de
ces mots,

Et mots pour nous ils ne sont plus, n'étant plus
signes ni parures,

Mais la chose même qu'ils figurent et la chose même
qu'ils paraient;

Ou mieux, te recitant toi-même, le récit, voici que
nous te devenons toi-même, le récit,

Et toi-même sommes-nous, qui nous étais l'Inconci-
liable : le texte même et sa substance et son mouvement
de mer,

Et la grande robe prosodique dont nous nous reve-
tons... »

Que le poème soit un attribut de la mer, que la mer soit
un attribut du poète, que le poète se desincarne et se rein-
carne tour à tour — mais simultanément — dans le poème
et dans la mer, la philosophie d* « Exil » et de « Vents »
Tannonfait de manière inéquivoque. « Amers », construit
selon des préceptes assez classiques, redonne à chacun des
éléments de la trinité ses droits propres, de sorte que cette
fresque est pleinement un poème de la mer, un poème du
poète, un poème du poème, et une somme d'eux tous.

« CHRONIQUE »
OU
LE RETOUR AU POEME INTIME

RELATIVEMENT court, le poeme « Chronique », public en 1960, ne pretend qu'a marquer une halte dans l'evolution du lyrisme persien. Ce sont la de breves vacances que s'accorde rhomnie, pour mieux se pencher sur le temps present, et sur la fuite, autour de lui conmie en lui, des sensations et des sentiments dont il se sait le fugace depositaire. Ce salut a la vieillesse ne va pas sans un sourire melancolique devant sa propre dignite. IV « Anabase » a « Amers », son propos a ete de regir un univers, exterieur et interieur, com me d'imposer un univers de la parole. Cette fois-ci, retrouvant avec quelque sentimentality Petre humain que revelait « Eloges », il peut, sur un mode plus etegiaque, monologuer, entoure de quelques meubles familiers : ses tours de vocabulaire, ses images aimees, ses rythmes apprivoises depuis un demi-siecl. Ici, le *moi* apostrophe le *moi*, avec une ferveur moins

majestueuse que d'habitude : c'est qu'il se veut plus doux, plus melancolique, plus direct dans ses Amotions. A l'epopee — mais sans que la demarche changeat de tonality — succede l'hymne, ou meme Tode :

« Grand age, nous voici. Fraicheur du soir sur les hauteurs, souffle du large sur tous les seuils, et nos fronts mis a nu pour de plus vastes cirques...

... Grand age, vous mentiez : route de braise et non de cendres... La face ardente et Tame haute, a quelle outrance encore courons-nous la ? Le temps que Tan mesure n'est point mesure de nos jours. Nous n'avons point commerce avec le moindre ni le pire. Pour nous la turbulence divine a son dernier remous...

Le quotidien rejoint le sublime ou, si Ton prefere, le tangible vient renforcer, de son realisme sage, l'heroique. La splendeur de l'aventure cosmique peut s'assimiler un certain doute devant le vivre, devant le comprendre, devant le vouloir. La tendresse d'etre est a ce prix ; les fantasmagories aussi en arrivent a souhaiter un confort. Les Don Quichotte ne sont jamais plus grands que lorsque, les moulins pourfendus, ils regardent leurs paumes blessees en haussant les epaules. Le regret doit etre un titre de gloire :

— Tant de sanctuaires eventes et de doctrines mises a nu, comme femines aux hanches decouvertes !...

... Nous n'avons point tenure de fief ni terre de bien-fonds. Nous n'avons point connu le legs, ni ne saurions leguer. Qui sut jamais notre age et sut notre

nom d'homme ? Et qui disputerait un jour de nos lieux de naissance ? Eponyme, Tancetre, et sa gloire, sans trace. Nos oeuvres vivent loin de nous dans leurs vergers d'eclairs. Et nous n'avons de rang parmi les hommes de Tinstant...

L'etape fera bientôt place a une nouvelle impatience, une nouvelle croisade vers Pinconnu des ivresses et des images. Le balancement ralentit, l'oscillation se fait voluptueuse; le prochain poeme reprendra le cours irremediable des choses qui se dépassent, vetues de mots tres pleins et tres cruels. Il sera de nouveau question, indissolublement, de Thonneur et de Thorreur de vivre : deux extremes, qu'un minuscule fragment de consonne suffit a separer. Car la tache du poete n'est point achevee. Ce qui est dit n'est point dit. L'« immensity », le « foisonnement », la « passion » et le « pouvoir » de Tetre restent a jamais a proclamer, et avec ceux du non-etre, du *sur-etre*, du *para-etre*. En cet instant, que Ton gotite a Timmediate presence ! Il n'est pas deshonorant de « prendre mesure du coeur d'homme ». Cette simplicité-la, on ne peut y acceder qu'au terme de dix anabases et de maints exils. Les vents s'apaisent, les neiges cessent, les pluies s'eloignent, Tamer se fait invisible et la mer retient ses vagues : aujourd'hui, c'est Thomme seul qui regne, assis dans Tamitil presque silencieuse de ses poemes domestiques et de ses mots trds sages. Alors, comme si la signification morale de toute Toeuvre de Saint-John Perse eclatait tout a coup, la rhetorique prend valeur de rehabilitation. Le siecle, penaud mais fier, repentant mais d'avance acquitte, se presente au poete, comme a son juge, son maitre et son defenseur.

LES POUVOIRS DE L'IMAGE,
LES RESSOURCES METRIQUES OU SYNTAXIQUES

LE verset de Saint-John Perse se déploie, se succède à lui-même, avance comme une oraison, comme une plaidoirie. Sa vertu majeure est de se vouloir non seulement l'instrument d'un poème, avec ses images et ses trouvailles, mais aussi la grâce d'une prose à l'état pur, et comme un rite verbal au-dessus de sa signification immédiate. Il procède par superpositions successives et par rappels : il a ses refrains, résolument simples, et même ternes, au besoin, pour lui garder un son mat et sans emphase :

... Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur?
(ELOGES)

... L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !
(EXIL)

... Se hater ! parole de vivants ! (VENTS)

A ces qualites rhetoriques, s'ajoutent des qualites purement musicales ou prosodiques : la certitude et la complexity d'une metrique interne, articulee le plus sou vent sur l'alternance des hexasyllabes, octosyljabes, decasyllabes et alexandrins. L'oreille est flattee aussi par les metagrammes, dont « Vents » offre plus d'un exemple frappant ; on dirait qu'une substitution de consonnes, qu'un renversement de deux syllabes interchangeable suffisent a ajouter au charme du poeme, sans rien enlever a sa gravite, ni ceder a la virtuosite gratuite. Parfois la rime et l'alliteration se multiplient, involontaires mais necessaires : elles insistent sur le sens ou sur l'idee, sans leur conferer de pouvoir fallacieux :

... Sur nos plus grands versets *d'athlefes*, de *poi'tes*...
(VENTS)

... Ainsi *croissantes* et *sifflantes*... (VENTS)

... Et si un homme aupres de nous vient a manquer a son visage de *vivant*, qu'on lui tienne de force la face dans le *vent*! (VENTS)

... Je t'ai pese, *poele*, et t'ai trouve de *peii* de poids.
(VENTS)

... Hiver boucle comme un traitant et comme *un-retire*, vieux soldat de metier a la solde des *pretres*... (VENTS)

... Gens de *peril* et gens *d'exil*. (VENTS)

... Allant le train de notre *temps*, allant le train de ce grand *vent*. (VENTS)

... Qui nous chantaient *Vhorreur* de vivre, et nous chantaient *Vhonneur* de vivre... (VENTS)

... Le vin nouveau n'est pas plus vrai, le lin nouveau n'est pas plus *frais*. (VENTS)

... Et le delice encore du mieux *dire* engendrera la grece du *sourire*... (AMERS)

... Regie donnee du plus haut luxe : un corps de femme — nombre d'or ! (AMERS)

... O Mer sans *age* ni *raison*, 6 Mer sans *hate* ni *saison*... (AMERS)

... Mer du *mecene* et du *mendiani*, de *Yemissaire* et du *marchand*... (AMERS)

... Notre *race* est antique, notre *face* est sans nom...
(CHROMQIE)

... La terre mouvante dans son *age* et son ties haut *langage*... (CHRONIQUE)

La syntaxe de Saint-John Perse se caracterise par Tem-ploi : 1) d'interjections et d'ellipses ; 2) de verbes imper-sonnels et de pronoms neutres ; 3) de changements de per-sonne au sein du meme verset ; 4) de conjonctions telles que « et », « et puis », « or », etc... au debut d'un chant ou d'un poeme.

L'interjection et Tellipse pretent au poeme un ton pe-rempoire et solennel qui n'admet pas de discussion :

... Ah ! tant de souffles aux provinces ! (ANABASE)

C'est là un fait indéniable, et qui s'inscrit comme une vérité en dehors même du poème.

... O fraîcheur, o fraîcheur retrouvée parmi les sources du langage ! (VENTS)

Ici, au contraire, la surprise est à son comble, et le poète se défend d'y résister.

... Lois sur la venle des juments. Lois errantes...
(ANABASE)

... Son occupation parmi nous : mise en clair des messages. (VENTS)

... Reverence à ta rive, démente, ô Mer majeure du désir (AMERS)

... Étroitement encore Tame, à l'incision du corps !
(AMERS)

... Fivre la-haut et lit de braise. (CHROMQIK)

Verbes et articles, syntaxe et régies seraient oiseux **dans** ce passage : les grandes proclamations se passent en effet des cas et des genres. Si l'ellipse et l'impeatif sont **signes** d'autorité, l'impersonnel et le pronom neutre, par contre, plongent le poème dans une atmosphère nonchalante et douce, insinuante et subtile ; ils le changent en mélodie, en litanie archaisante :

... Ce sont de grandes fleurs mouvantes en voyage...
(ELOGES)

... C'est la le train du monde et je n'ai que du bien
a en dire. (ANABASE)

... Toujours il y eut cette elameur, toujours il y eut
cette grandeur... (EXIL)

... Ce n*etait pas assez que tant de mers, ce n'etait pas
assez que tant de terres... (EXIL)

... Et c'est Conseil encore de force et de violence.
(VENTS)

... Et comment il nous vint a l'esprit d'engager ce
poeme, e'est ce qu'il faudrait dire. (AMERS)

... Et c'est vigile encore en Est, Pheure poreuse a
notre attente. (AMERS)

... Et c'est un dechircment d'entrailles, de visceres,
sur toute Paire illuminee du siecle. (CHRONIQUE)

... (Vest assez d'engranger, il est temps d'eventer et
d'honorer notre aire. (CHROMQUE)

Le changement de personne ranime le chant, ravive le poime, leur fait changer de voix et d'octave, parfois de rythme et de vitesse. Il met en relief, surtout, leurs quality dramatiques. Un je » interrompt le theme qui se developpe ; tantdt c'est pour Pepauler, tan tot pour le contre-carrer : une lutte fraternelle s'engage entre eux, qui profite au mouvement de la composition.

... Et rhomme dur entre les homines, au milieu de la foule, se surprend a rever de Felyme des sables. « J'avais, j'avais ce gofit de vivre sans douceur... » (PLUIES)

... Le Narrateur monte aux remparts dans la fraicheur des ruines et gravats. La face peinte pour Famour comme aux fetes du vin... « Et vous avez si peu de temps pour naitre a cet instant ! » (VENTS)

... « Ivre, plus ivre, disais-tu, de renier Fivresse ».- Un homme encore se leve dans le vent. (VENTS)

... C'etait hier. Les vents se turent. — N'est-il rien que d'humain ?

« A moins qu'il ne se hate, en perdra trace ton poeme. » (VENTS)

... Et a celui qui chevauchait en Ouest, une invincible main renverse le col de sa **monture** et **lui remet la tete en Est**. « Qu'allais-tu deserter la ?... » (VENTS)

... La mer louable ouvrait ses blocs de jaspé vert. Et Feau meuble lavait les bases silencieuses. « Trouve ton or, Poete, pour Fanneau d'alliance; et tes alliages pour les cloches, aux avenues de pilotage... » (AMERS)

... Mer magnanime de Fecart, et Mer du plus grand laps, ou choment les royaumes vides et les provinces sans cadastre,

Elle est Ferrante sans retour, et nier d'aveugle migration, inenant sur ses grandes voies desertes et sur ses pistes saisonnieres, parmi ses grandes figurations d'herbages peints,

Menant la foule de son peuple et de ses hordes tributaires, vers la fusion lointaine d'une seule et nieme race. « M'es-tu presence? » cri du plus ivre
« ou survivance du presage ? » C'est toi, Presence, et cfiil nous sondes. (AMKRS)

Les conjonctions « et », « car », « puis », comme l'adverbe « ainsi », peuvent, au debut d'un poeme, marquer le prolongement d'une respiration, d'une inspiration, qui ont leur source ailleurs, au-deea du poeme et de sa presence visible. C'est que chez Saint-John Perse, le poeme ne debute pas, il *continue* ; une conjonction bien en evidence marque l'intervalle entre l'expression encore retenue et l'expression deja active, cette zone intermediaire ou le poeme est ne, mais demeure encore aveugle et comme virtuel. Dans « Eloges », deux des six chants de t Pour feter une enfance » commencent par le mot « et », et un troisieme par le mot « puis ». Des dix-huit poemes de la suite intitulee « Eloges », il y en a un qui commence par **c et** », et un autre par « or ». Sur les quatre chants qui composent « Amitie du prince », le premier commence par « et > **et le deuxieme par « ainsi ». Le poeme « Neiges > debute par : c Et puis ». Dans « Vents >, les con jonctions initiales sont encore plus frlquentes.**

L'exemple suivant, qui constitue le premier verset de la « Chanson » liminaire d' Anabase », est particulierement typique de la manure et de ce qu'on peut appeler le « style > du poete :

11 naissait un poulain sous les feuilles de bronze. Un homme mit des baies ameres dans nos mains. Et ran-

ger. Qui passait. Et voici qu'il est bruit d'autres provinces a mon gre... « Je vous salue, ma fille, sous le plus grand des arbres de Vannee. >

La premiere proposition, qui est un alexandrin, s'ouvre sur un emploi impersonnel du verbe natre, a l'imparfait. La deuxieme, egalement un alexandrin, est au passe defini. Les deux suivantes son elliptiques, Tune formee d'un substantif isole, l'autre d'un pronom et d'un verbe a l'imparfait. La cinquieme commence par une conjonction ; le traditionnel < il y a > est remplace par Tarchaisant « il est », suivi d'un substantif que n'accompagne a ne un article, le verbe etant cette fois-ci a l'indicatif present. Un changement de personne s'effectue dans le discours discret qui termine le verset ; l'apposition y a une valeur de vocatif ; il y a lieu de noter igalement l'emploi du comparatif de superiority « le plus grand ». Les quatre dernieres propositions forment trois alexandrins, le mot « fille » ne comptant que pour une syllabe.

A qualiles rythmique, prosodique et philosophique egales, les grands pofemes modernes se distinguent par la qualite de Timage. Il est oiseux de definir cette derniere, comme il serait oiseux de definir la poesie elle-meme. Ou bien on s'enlise dans des explications techniques oil l'ineffable perd ses droits, ou bien, au contraire, on procede par paraphrases, par metaphores, par comparaisons, oil l'arbitraire le dispute au sentimental, et on finit par parler de l'image en images, une approximation en chassant et en appelant cent autres. Tout au plus peut-on essayer de definir ce que Timage valable n'est pas ou ne peut plus etre.

Ceci elimine d'office les cliches, les lieux communs et

certaines tics qui appartiennent à l'histoire littéraire. « Le char de l'état », « la carrière du roi des astres » sont *dejà* rejoints par telles rengaines du surréalisme ou du symbolisme attardé : « mourir pour ne pas mourir », « la rose rouge de mon désespoir ».

L'image n'est pas non plus la rencontre fortuite de deux termes incompatibles ; on ne peut impunément accoler le substantif « vache » au substantif « parallélisme », ni l'adverbe « incontestablement » au néologisme « réglementation ». Certains mots font obstacle au flux poétique et demeurent, quoi qu'on en fasse, interdits. Il en va de même des coqs-a-l'âne, des quiproquos, de la pirouette, du simple jeu. Les amusements des fantaisistes, les anagrammes, les « Rose Selavy » ne peuvent faire longtemps illusion.

L'image purement sonore, ou qui flatte uniquement l'œil, ne procure, elle non plus, qu'un plaisir superficiel. Les trois vers célèbres que voici ne sont pas à eux seuls des moments parfaits de poésie, malgré une certaine interprétation abusive de ce que Tabbé Bremond appelait « poésie pure » :

La fille de Minos et de Pasiphaée. (RACINE)

Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule. (HUGO)

Aboli bibelot d'inanité sonore. (MALLARMÉ)

La musique, le rythme y trouvent leur compte, cela est certain, comme il est certain que le premier et le deuxième de ces vers tirent quelque grandeur des personnages qu'ils évoquent. Quant au troisième, un je ne sais quoi, qu'on peut attribuer à la répétition des *b* des *i* et des *o*, ainsi qu'à la véritable torsion à laquelle il est soumis, en rend la séduction pénible, ou par trop cérébrale. Ces vers — ceux de

Racine et de Hugo pour le moins — se justifient surtout par le contexte ; isolées, ce sont de beaux Eclats de marbre, sans emploi ni fonction durable.

Il semble bien, des lors, que le propre de l'image, tout en participant d'un tout, soit de susciter une sorte de *poème dans le poème*, parfaitement constituée et viable par soi seule. Si elle n'est ni le cataclysme résultant d'un choc inattendu, ni un son musical pur, ni un fragment plastique, ni un jeu réussi, qu'est-elle donc ? Devant satisfaire à certaines règles rythmiques extérieures, et par là-même secondaires, elle se présente comme une synthèse on ne peut plus exigeante, ou se retrouvent une éthique, une philosophie et une métaphysique qui garantissent son universalité. À la séduction (prosodie, musique, etc.) elle ajoute le merveilleux, et une dose de vérité ou de persuasion (inconsciente ou subconsciente) qui font qu'absurde jusqu'au paroxysme mais parfaitement indiscutable, elle apporte au lecteur une révélation d'un ordre supérieur à quoi il n'a ni l'envie ni la moindre possibilité de résister. Cette image-là semble se situer en deçà et au-delà de sa propre expression, des mots mêmes que le poète a choisis pour la fixer ; en tout cas elle est déjà belle avant d'avoir revêtu sa forme grammaticale et syntaxique ; elle est surtout belle avant d'être tel ou tel vers. Elle comble tous les sens avant de combler plus particulièrement l'œil ou l'oreille ; elle satisfait tout l'esprit avant de satisfaire la raison ou la folie. Mais si elle ne relève du langage exprime qu'à partir d'un certain moment, qui varie selon son intensité, c'est que l'un de ses critères les moins faillibles est sa *traductibilité*. **L'image** véritable étant métaphysique, éthique, philosophique, etc...

autant que verbale, elle n'est plus esclave de la langue dans laquelle elle s'inscrit. Il en résulte que sa valeur peut se mesurer aux qualités qu'elle garde en traduction.

En dépit des difficultés propres à la matière traitée, dans les passages mêmes qui peuvent paraître les plus secrets ou mystérieux, les plus esotériques, la poésie de Saint-John Perse, contrairement à ce qu'on eût imaginé se révèle entre toutes une poésie traduisible. En fait, peu de poètes français réputés difficiles ont à ce point tenté les traductions étrangères. Qu'à côté de dix autres traducteurs de talent, des pontes aussi exigeants eux-mêmes envers leur langue qu'un T.S. Eliot ou un Giuseppe Ungaretti aient cru pouvoir rendre l'essentiel d' « Anabase », en anglais ou en italien, sans rencontrer d'obstacles insurmontables ni s'exposer à trop d'infidélité, voilà qui ne peut être l'effet du seul hasard. L'œuvre entière de Saint-John Perse est multilingue par son essence même ; usant d'un français aussi pur que celui de Valéry et aussi riche que celui de Hugo, sa pensée semble pourtant en rejeter, avec une sûreté **jamais démentie, tout ce qui serait complaisance, habitude, inclinaison trop latine. Qu'on prenne l'une des images les plus simples et les plus extraordinaires d' « Eloges » :**

... assis, dans l'amitié de mes **genoux.**

Ce decasyllabe présente **bien les trois éléments dont il est question plus haut : séduction, merveilleux, vérité. Une séduction qui « passe la rampe » sans qu'on s'en doute, sans la complicité d'allitérations ni de supercheries d'aucune sorte. Un merveilleux qui n'écrase pas : les genoux**

sont des amis ; on est *un* mais on est *trois* ; on discute avec eux, on leur parle ; ils econtent ; ainsi l'image se continue, depasse les limites du poime, devient dialogue, fable, recit ; d'autres images lui succedent, et la chaine ne connait pas de fin. Une vlrity qui n'a pas besoin de demonstration : cela n'avait jamais ete dit auparavant, mais c'est vrai d'em-blee ; il n'est pas question d'en discuter ; on a meme un peu honte de n'avoir pas deouvert soi-mfime cette verite de tout temps, mais qui demeurait cachee. Des lors, on peut aussi bien dire :

... Sitzend, in der Freundschaft meiner Knie.

Qu'on aille done traduire < aboli bibelot » ou « la fille de Minos » !

Il suffit encore de prendre tel verset d' « Anabase » qui forme un veritable panorama de mltaphores et d'altegies, ou l'analyse ne peut rien, mais qui presente une indeniable unite de ton et d'altitude :

.. . Vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quand, au matin, dans un presage de royaumes et d'eaux mortes, hautement suspendues sur les fumees du monde, les tambours de l'exil eveillent aux frontieres Teterneite qui bailie sur les sables.

La, point de jeu, ni de recherches forcees ; la musique garde ses **droits mais ne se manifeste par aucun son intempestif**. On est envoiiti ; on se sent dans un paysage aux proportions extraordinaires et a la fois reduites a l'essentiel, comme si la planete entiere le peuplait. Le mystere demeure complet : de quel presage s'agiHl, de quelles fumees ? Et

pourtant l'image garde quelque chose de tragique dans le grandiose : le sel trouve un echo dans les eaux mortes et les sables ; les royaumes **dans** le monde et les frontieres ; l'exil dans Taternite. Il ne faudrait pas que ces correspondances fussent trop flagrantes ; d'ou la surprise du tambour et du baillement. Qu'on pousse l'analyse plus loin, et on s'apercevra que l'image ne naît pas des mots qu'elle rapproche, quelque incommensurables qu'ils puissent paraître à première vue ; elle naît de la *juxtaposition de concepts de nature différente* ; de la rencontre entre l'objet « tambour » et Tétat « exil », entre la notion purement intellectuelle d' « eternite » et le mouvement familier qu'exprime la forme verbale « bailie ». Ce sont là essentiellement des confrontations d'idees et non de termes, de choses et non de syllabes. Ainsi, T.S. Eliot pourra traduire, sans rien perdre de Tenvoutement de Toriginal :

... you traffic not in a salt more strong than this, when
at morning with omen of Kingdoms and omen of dead
waters swung high over **the** smokes **of the world the**
drums of exile on **the** sands **waken- on the marches**
Eternity yawning on the sands.

Et Walter Benjamin et Bernhard Groethuysen en allemand:

**... ihr treibt mit keinem kraftigerem Salze Handel, wann
am Morgen in einer Vorahnung von Konigreichen und
tote Gewässern, hoch oben über dem Weltenrauch, die
Trommel der Verbannung an den Grenzen
die Ewigkeit erwecken, die über die Wusten dahin-
gahnt.**

Traduire la poesie de Saint-John Perse dans une langue Itrangere suffit a en montrer l'universalite. L'epreuve est extreme, car c'est aussi la traduire en prose, c'est-i-dire la priver des Elements inherents a une prosodie determinee. Reduite ainsi a la cadence d'un discours, a ses figurations concretes, a ses designations sommaires, elle demeure encore, grace a l'image, parfaitement h Taise au sein d'attributs cosmiques aux proportions illimitrees, elle peut affronter le risque de devenir la prose elle-meme. Alliant la connaissance la plus encyclopedique au mystere, la semantique au merveilleux, la rhetorique a l'explosion d'une imagerie aux registres innombrables, la logique de la sensibility e la sensibilite de la raison, cette oeuvre ne connait pas, n'admet pas de distinction entre la prose et la poesie, comme elle n'en admet pas entre l'objet chante, le chantre et les mots dont il se sert. A la fois epopee et art poitique, elle ne remet rien moins en cause que l'homme et la planete ; elle les glorifie alors meme qu'elle les analyse. Expression verbale a Tetat le plus libre (done le plus fou et le plus incontrollable), et le plus exigeant (done le plus lucide et le plus intelligent), il n'est point de lieu ni de temps oil elle ne soit valable, en tant qu'activite humaine la plus desinteressee et la plus totale dans Tengagement de tout l'etre.

2. - DOCUMENTS

LES AFFINITES

IL n'est point d'œuvre plus détachée des contingences que celle de Saint-John Perse. Synthétique au point d'exiger de son auteur un perpétuel passage de la désincarnation à la réincarnation, elle n'aurait pu, à aucun moment, se plier à une discipline autre que l'exploitation jusqu'à épuisement de son thème et d'elle-même. Quelque influence qu'on veuille à tout prix lui découvrir, elle l'aura digérée si bien qu'on ne peut lui trouver de sources ni de commencement véritable, en dehors de l'ensemble des connaissances encyclopédiques qui forment le patrimoine de la civilisation, et d'un certain ton épique qui émane de toute littérature sacrée. On peut toutefois — mais ce ne sera jamais que de la très petite histoire littéraire — relever parmi les rencontres de Saint-John Perse celles qui ont pu marquer, au début de sa carrière, sa formation d'homme et de poète.

Avant d'être conduit en France pour ses études, à l'âge de onze ans, Alexis Saint-Leger Leger avait rencontré aux

Antilles un ami de ses parents, le R.P. Duss (1840-1924), professeur au College de la Basse-Terre, et botaniste distingue. Auteur d'une « Flore phanerogamique des Antilles francaises » (Martinique et Guadeloupe) publiee a Macon en 1897, le R.P. Duss s'y revele non seulement un savant attentif, mais un amoureux du langage, charmé a tout moment des noms vulgaires que « planteurs, medicastres et quimboiseurs » donnent aux plantes du pays : la « patte-de-canard », le « cre-cre », le « bois-cotelette », le « balai doux », le « savonnetier-bord-de-mer », « le gratte-jambes », le « croc-chien », le « bois-pistolet », l'« oreille-mouton », le « guerit-tout ». Dans un second ouvrage intitule : « Division, nomenclature et habitat des fougères et lycopodes des Antilles francaises », paru a Lons-le-Saunier en 1903, le R.P. Duss, veritable sourcier, decouvre V « acacia a bracelets », T « ananas-porcelaine », P « arbre a rubans », P « arbre du voyageur », le « balai deux-heures » et le « balai dix-heures », la « banane a quatorze pattes », le « bois genou », le « bois gli-gli », le « bois perdrix », le « chien-coq », le « chou diable », le « cousin trefle », la « fleur de paon », P « herbe queue de souris » et le « the muraille ». Ce botaniste applique avait Tame d'un poete et d'un etymologiste.

Etudiant a Bordeaux, Alexis Saint-Leger suit, avec un interet particulier, le cours d'un disciple d'Eduard Suess (1831-1914). Ce geolceae appartient a Pecole romantique des savants de grande classe chez qui, comme chez Michelet, l'intuition et la vision lyrique l'emportent souvent sur la verity empirique. L'auteur de « Das Antlitz der Erde » (publie par Armand Colin en 1897 sous le titre de « La face de la Terre ») ne cesse de faire appel aux forces surnatu-

relies pour donner a ses theories geologiques une ampleur a laquelle l'experience seule ne suffirait pas. Il reconnaît aussi ses limites, ce qui le plonge dans un abîme de desespoir :

« Le poete peut chercher a franchir les bornes du monde materiel, il reste roi dans le domaine du reve ; mais si le naturaliste a la même audace, son pied plus lourd est habitue aux terrains solides de la science ; il croit encore observer des realites, et la vision le domine. »

S'attachant surtout aux mouvements de la croûte exterieure du globe, Suess etudie le Deluge de la Bible sous l'angle de la geologie. De bout en bout l'ouvrage garde une allure cyclopeenne ; il se termine sur une vision grandiose et douloureuse : « Solidarity des etres vivants... Extinction future des organismes... La biosphere est un phenomene limite non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. » L'epopee de cette biosphere, continuellement en effervescence, s'appellera « Vents ».

C'est a Bordeaux également qu'Alexis Saint-Leger Le-ger écrit « Images a Crusoë » (1904), et, passionné de metrique grecque, travaille a une traduction des « Epinicies » de Pindare qui ne sera pas publiée. (Neuf ans plus tard, apres une rencontre a Hambourg, il devait offrir a Paul Claudel son exemplaire du texte grec, dans l'edition rarissime d'Oxford de 1814). La premiere Ode olympique a Hieron de Syracuse, se termine ainsi (dans la traduction de Rathier, parue en 1910 chez Firmin-Didot) :

... Les rois sont au sommet. Garde-toi d'étendre tes regards au-delà. Puisses-tu seulement, prince, te maintenir dans cette haute fortune ! Puisse-je moi-même être appelé plus d'une fois encore à fréquenter les vainqueurs...

La dixième Ode olympique, à Agesidame Locrien Epiphorien débute par ces mots :

... Qu'un homme réussisse dans une action difficile, on lui décerne des hymnes à la voix de miel, préludes de chants ultérieurs : on s'acquitte ainsi du tribut légitime dû aux œuvres grandioses. L'éloge décerne aux vainqueurs olympiques monte jusqu'à eux sans envie. Ma langue veut aussi prendre part à ces louanges, et les dispenser...

La deuxième Ode pythique, à Hieron Etneen, contient le passage suivant :

... Porte dans la haute mer, j'ouvrirai toutes voiles à ta louange... Prince, je te félicite. Reçois cet hymne qui Vest envoyé sur la mer blanche comme une cargaison phénicienne. Les mauvaises langues s'attachent toujours aux hommes... Mais quel profit ces remords retirent-ils de leurs ruses ?... Loin de moi une pareille perfidie ! Puisse-je avoir seulement un ami à aimer !...

Le jeune poète fréquente Francis Jammes, qu'il a connu dans le Béarn alors qu'il y faisait ses humanités au Lycée de Pau. Le barde d'Orthez remène en excursion, herbo-

rise avec lui, évoque le souvenir de la Guadeloupe, où son grand-père est enterré à proximité d'une plantation qui appartient à la famille maternelle de Saint-Leger Leger. Qu'on relise le poème intitulé « Je fus à Hambourg » que Jammes écrivit en 1895, et où il chante, lui aussi, les Antilles heureuses ; que de complaisance dans sa tendresse, que diffusion dans son exotisme !

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.
La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.
J'aimai, 6 Crusoe ! ces mots qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre enverraient de longs baisers d'adieu.

On retrouve les mêmes souvenirs dans « Quand verrai-je les îles... » (1895) :

Quand verrai-je les îles où furent des parents ?
Le soir, devant la porte et devant l'océan,
on fumait des cigares en habit bleu barbeau.
Une guitare de nègre ronflait, et Teau
de pluie dormait dans les cuves de la cour.
L'océan était comme des bouquets en tulle
et le soir triste comme l'été et une flûte...

. . . O Père de mon Père, tu étais là, devant
mon âme qui n'était pas née, et sous le vent
les avisos glissaient dans la nuit coloniale.

Le theme revient dans « Aujourd'hui, le long de la nuit » (1897) :

Une impression de grands calices blancs
aux pistils noirs, et de grande tristesse...
Un cimetiere aux colibris volant
sur des tabacs frais dans la secheresse.

Saint-Leger Leger, encore lyceen, rencontre Paul Claudel chez Francis Jammes. Il demeurera par la suite en correspondance avec lui, et son orientation finale vers la carriere diplomatique sera en partie influencee par cette amitie. Une fidele affection n'a cesse depuis de Tattacher a son aine, pour qui il a toujours temoigne de son admiration et de son respect. On a pu dire que le verset de Saint-John Perse presentait plus d'une analogie avec celui de Paul Claudel, et que le ton d' « Anabase » se rapprochait parfois de celui des « Grandes Odes ». Le proselytisme devait s'emparer tot des ecrits de Claudel, une brusquerie parfois voulue en accentuer le caractere abordable, voire populaire, au risque d'en briser Telan et d'en ternir le gout ; mais dans la premiere et la deuxieme Odes (1905, 1910), ou la purete demeure intacte, et oil Tintention vulgarisatrice n'a pas encore fait son apparition, on lit :

... O mon ame impatiente ! nous n'etablirons aucun
chantier ! Nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune
trirfeme

Jusqu'a une grande Mediterranee de vers horizontaux...

... Que mon vers ne soit rien d'esclave ! mais tel que
Taigle marin qui s'est jete sur un grand poisson,

Et Ton ne voit rien qu'un eclatant tourbillon d'ailes et
Teclaboussement de l'ecume !

... Et chaque soir, a l'arriere, a la place oil nous avions
laiss6 le rivage, vers TOuest

Nous allions retrouver la meme conflagration...

___Un moment sur le quai parmi les balles et les ton-
neaux, les papiers chez le consul, une poignee de main
au stevedore ;

Et puis de nouveau Tamarre larguee, un coup de tim-
bre aux machines, le break-water que Ton double, et
sous mes pieds

De nouveau la dilatation de la houle !

Leger reste a l'Ambassade de Pekin jusqu'en 1921, epoque a laquelle il ecrit « Anabase ». Les Orientalistes Pelliot, Granet, Bacot, Stael-Holstein sont, en Chine, de ses amis et l'entretiennent de leurs travaux. L'epigraphic chinoise a pu nourrir au loin son reve de nomade affranchi du temps. On trouverait sans doute, dans les publications de Societes Savantes, bien des fragments de textes dont le style et le ton n'ont pu manquer d'enchanter l'oreille du poete. *Un* autre ecrivain alors inconnu de lui, grand voyageur comme lui et plus fervent d'archeologie, s'attachant plus litteralement a l'etude des anciens textes et inscriptions, devait subir le meme attrait : Victor Segalen, auteur des « Steles » (1912), trouve dans Fantiquite chinoise une inspiration qui, pour plus limitee et plus statique, n'en apparalt pas moins voisine de celle d* « Anabase » :

... Point de revolte : honorons les ages dans leurs chutes sucessives et le temps dans sa voracity...

... Alors, rendant graces a leur confiance, et service a leur credulite, j'ai promulgue :
Honorez les hommes dans Thomme et le reste en sa diversite...

... Non pas mon devouement : le Prince est la : je suis tout entier pour le Prince. La servitude glorieuse pese sur chacun de mes gestes comme le sceau sur Facte imperial et le tribut...

... Prince, 6 Prince des joies defendues, entendez-vous pas ce qu'on chante autour de vous ? « Les quatre coursiers trottent, les reves flottent : quitter le mal pour le bien serait un nouveau deice ! »

On a pretendu, a propos d' « Anabase », sans etudier le probleme serieusement, que plus d'un passage y serait l'echo direct de l'Histoire antique dans la tradition hellenique. Une lecture minutieuse des meilleurs textes anciens sur Finde et la conquete d'Alexandre reduit ces assertions a neant. L'«Expedition de Cyrus et la retraite des Dix mille» de Xenophon ne se departit jamais d'une secheresse voulue ; cet ouvrage tient a la fois du recit historique, depouille de tout artifice litteraire, et du temoignage autobiographique. Les fragments ou references indirectes qu'on connait d'autre part sur TOrient, et au nombre desquels il f audi ait mentionner ceux de Skylax, d'Hecatee, de Ctesias, ainsi que le livre XV de Strabon, les relations de Megasthene et celles d'Era-

tosthene, ne constituent qu'un dedale de connaissances d'ou toute poesie ou philosophic est exclue. Il en est de meme du recit militaire de V « Histoire des expeditions d'Alexandre, redigee sur les memoires de Ptolemee et d'Aristobule, ses lieutenants ; par Flave Arrien de Nicomedie, surnomme le nouveau Xenophon, consul et general romain, disciple d'Epictete » (Traduction de P. Chaussard, 1802).

On a cite enfin tel ou tel livre sacre comme source possible de la poesie de Saint-John Perse. Son education catholique lui a certainement ouvert Faeces de la Bible, et quelque chose du ton biblique a pu lui demeurer familier. Dans le Livre de F « Exode », notamment, des recits comme celui du passage de la mer Rouge, par leurs vertus epiques et par la repetition de certains mots, se developpent selon un mode que n'est pas sans rappeler celui du poete : la minutie des prescriptions sur le sacerdoce, les nomenclatures techniques qui ont trait a la construction du tabernacle, pourraient s'apparenter aux preoccupations qu'on retrouve dans telle longue enumeration de Saint-John Perse, comme celle des « princes de Texil ».

Mais ce ton-la, — car il ne peut etre question que de *ton* — il arrive aussi qu'on le rencontre dans des textes que le poete n'a jamais lus, comme « Le livre des morts » des anciens Egyptiens (traduction d'apres le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre par Paul Pierret, parue chez Ernest Leroux, Paris 1907) :

... Qu'il (le mort) he soit pas repousse, qu'il ne soit pas ecarte ; qu'il entre a son plaisir, qu'il sorte a son

gre. Sa parole etant faite verite, sont executees ses ordres dans la demeure d'Osiris...

... Je (le mort) sortirai le jour pour faire ce que je desire sur terre parmi les vivants...

... Il n'y a plus de dommage a craindre jamais, grace a ce livre : je m'affermis par lui.

Celui qui le recite le tracera sur lui-meme et il sera en paix en recompense. Se tendront vers moi des bras charges de pains et de breuvages parce que j'aurai ete uni a ce livre apres mon existence ;

ou le grave pour le plus grand repos du coeur...

... O enjambeur apparaissant dans An !

O celui qui ouvre la bouche, apparaissant dans Reason.

O mangeur d'ombres...

O celui dont la tete est retournee...

O double lion...

O celui qui s'empare des os.

O celui dont la tete est par derriere.

O celui de la cataracte,

O celui aux dents blanches.

O mangeur de sang,

O mangeur d'entrailles,

O maitre de la verite,

O celui qui fait prosperer les intelligences,

O celui qui associe les splendeurs !

De si prestigieuses rencontres, quelque fortuites qu'elles soient, attestent L'altitude de l'œuvre de Saint-John Perse.

LA PERSONNE DE L'AUTEUR N'APPARTIENT PAS A SON PUBLIC

-m -y ULLE part dans son oeuvre, Saint-John Perse ne parle de lui-meme ; nulle part son oeuvre n'a recours a e sa personne pour s'affirmer. Jamais non plus Saint-John Perse n'a consenti a publier quelque texte en prose qui put, de pres ou de loin, se rattacher a sa poesie, independante de sa biographie des Tinstant meme oil elle nait. Point de visage, point de date, point de lieu : Toeuvre ideale pourrait etre anonyme.

Marie-Rene, Alexis, Saint-Leger Leger est ne le 31 mai 1887 a la Guadeloupe. Sa naissance fut declaree sur les registres d'etat-civil du Port de Pointe-ei-Pitre, dans le ressort duquel sa famille possedait une petite ile de plaisance, niet de Saint-L6ger-les-Feuilles (aujourd'hui « Het a Feuilles », et sur les anciennes cartes marines « Feuilles » tout court), a Tune des sorties du bassin d'iles coraliennes qui forme le prolongement naturel de la grande rade antillaise. Son pere, ne lui-meme a la Guadeloupe d'une ancienne famille de

robe, exerçait aux Antilles la profession d'avocat. Sa mère, d'une famille de planteurs et d'officiers de marine, était aussi de la Guadeloupe, alliée à des Martiniquais. Les deux familles étaient établies aux Îles depuis la fin du ^{xv}^e et le début du ^{xviii}^e siècle. Les ascendances lointaines du poète sont, en ligne paternelle, de haute Bourgogne ; en ligne maternelle, de Bourgogne et de Normandie, avec des alliances espagnoles. C'est en 1682 qu'un Saint-Leger Leger, cadet de Bourgogne, s'embarqua pour les « Îles du Vent ». L'aîné, à Paris, portait le « nom de terre » de sa famille : Leger Saint-Leger ; le cadet, Saint-Leger Leger, avait, au départ de France, renversé l'ordre patronymique de son nom pour affirmer l'indépendance de sa souche de poète.

L'enfance d'Alexis Saint-Leger Leger s'est écoulée d'abord à Saint-Leger-les-Feuilles ; puis en partie à la Ville voisine (dans une rue donnant sur le port et qui portait encore son ancien nom de « Rue des Abymes »), et dans l'une ou l'autre des deux plantations de sa famille maternelle : « Habitation du Bois-Debout » (plantation de Canne à Sucre) sur la côte de Capesterre, face aux îles des Saintes et de Marie-Galante, près de la petite anse de Sainte-Marie où Christophe Colomb débarqua à son deuxième voyage ; et « Habitation de La Josephine » (appelée ainsi en souvenir de la Martiniquaise Josephine Tascher de La Pagerie), — caféière et cacaoyère dans les hauteurs du Matouba, au pied du volcan « La Soufrière », à l'orée de la dernière forêt vierge antillaise. Des oncles cavaliers le mirent très tôt en selle ; un père passionné de haute mer le fit tout naviguer. Les races importées Tentourèrent de leurs langues et de leurs croyances : africaine (Noirs d'origine congolaise, guinéenne et séné-

galaise); jaune (Chinois, Annamites, Japonais el Hindous de Malabar); blanche (Armeniens, Syriens, Maderiens); et me-me rouge (derniers Caraibes, venus de Tile voisine de la Dominique). Les marins descendaient d'anciens Bretons ou Normands, etablis sans metissage aux dependances de la Guadeloupe : Desirade, Saint-Barthe16my et Saint-Martin. Son education, d'abord privee, fut completee au lycee de Pointe-a-Pitre.

Amene en France en 1898, il fit ses humanites au Lycee de Pau. Il connut dans cette ville d'hiver l'amitie de Francis Jammes, qui habitait alors a Orthez et avec qui il excursionna souvent dans le Beam et dans le pays basque. (Jammes devait lui dedier les pages consacrees a Rimbaud, dans ses « Lecons poetiques ») Il y re?ut aussi la visite de Valery Larbaud. Il s'engagea a dix-huit ans, pour une annee de service militaire, au 18^e Regiment d'Infanterie. Il fut detache, sur la frontiere pyreneenne, a ce Fort d'Urdos, dit Fort du Portalet, qui devait servir de prison politique au gouvernement de Vichy.

Etudiant a Bordeaux, oil il frequenta les Facultes de Droit, des Sciences et des Lettres, il y apprecia surtout son maitre d'escrime, Tenseignement d'un vieil helleniste et les lemons cliniques d'un grand psychiatre precurseur de Freud. Il s'interessa aussi aux recherches en cours sur les philosophes Presocratiques, s'attacha plus particulierement a la pensee d'Heraclite, et a une exegese de Rodier sur les philosophes Alexandrins. Le droit romain le passionna quelque temps, mais, du Code Civil franeais, malgre l'insistance paternelle du bon civiliste De Loynes, il ne gouta que la theorie de TAbsence, alors exclue des programmes d'exa-

mens. Se doutait-il qu'en 1940 il allait devenir l'Absent par excellence et, aux termes du code, « le non-present, c'est-i-dire quelqu'un dont l'existence est certaine »? « Images e Crusoe » fut ecrit a Bordeaux en 1904.

Orphelin de pere bien avant sa majorite, il s'orientait, malgre son manque de fortune, vers les formules les plus propres a lui faciliter une vie de voyages. Il eut ete marin s'il avait pu l'etre librement ; ethnologue ou naturaliste s'il en avait eu les moyens. La vie coloniale lui semblait avilie, la vie provinciale irrespirable, la vie parisienne fonciere-ment irreelle. A travers maintes diversions, il se resolut pourtant a poursuivre l'etude du droit et des sciences politiques.

Il revenait souvent dans les Pyrenees, feru d'alpinisme et de geologic. Le vieil aipiniste Henry Russel lui laissait alors la libre disposition de sa grotte-refuge du Vignemale. C'est dans les Hautes-Pyrenees, pres d'une de ses bases d'expeditions montagnardes, qu'il fut surpris un jour par Alain-Fournier, beau-frere de Jacques Riviere. Dans la valine d'Ossau (Basses-Pyrenees), oil il villegiaturait aupres de sa mere, il ecrit en 1907 lepoeme initial d' « Eloges » : < Pour feler une enfance ».

Au terme de ses etudes de droit, il dut, apres quelques croisiere atlantiques, des voyages en Espagne et en Allemagne, et deux longs sejours en Angleterre, ou il se lia d'amitie avec Joseph Conrad, se fixer quelque temps a Paris pour sa preparation a la carriere diplomatique. Il entra aux Affaires Etrangeres en 1914, au dernier Concours avant la guerre ; il se presentait, pour la premiere fois, en limite d'age.

Secrétaire d'Ambassade à Pékin de 1916 à 1921, il voyagea en Chine, en Corée et au Japon, ensuite en Mongolie et en Asie centrale. Il disposait, sur les premiers versants montagneux au nord-ouest de Pékin, d'un petit temple taoïste désaffecté où Ton pouvait accéder à cheval ; il y écrivit « Anabase » au retour d'une expédition au désert de Gobi. Prenant ses congés loin d'Europe, il fit un voyage dans l'archipel malais en 1921, puis entreprit, avant de rentrer, une croisière en voilier aux îles de Polynésie.

Nommé expert politique pour les questions d'Extrême-Orient à la conférence internationale de Washington, fin 1921, il y connut Aristide Briand, dont il devait diriger le Cabinet diplomatique de 1925 à 1931. Après la parution, très fortuite, d'« Anabase » en 1924, sous la signature de « St.-J. Perse », il s'interdit toute publication littéraire pour la durée de sa vie professionnelle, devenue à Paris vie publique. Directeur politique aux Affaires Étrangères en 1929, Ambassadeur en 1933, et Secrétaire Général pendant plus de sept ans, il fut, en 1940, dénoncé comme « belliciste » par les milieux d'opposition de droite, exposé aux intrigues du parti de l'armistice et, sous le ministère de Paul Reynaud, remplacé dans ses fonctions le 20 mai 1940. Mis en disponibilité sur sa demande après avoir refusé le poste d'Ambassadeur à Washington, il se retira dans les landes maritimes du Pyla, près d'Arcachon. Le 16 juin 1940, dans l'estuaire de la Gironde, il montait à bord d'un cargo à destination de l'Angleterre ; de ce même point de France un Saint-Leger Leger s'était embarqué jadis pour les « îles du Vent », et en ce même point Alexis Saint-Leger Leger, enfant, avait débarqué des îles avec sa famille.

Cependant, a Paris, e peine instaltee, la Gestapo perquisitionnait dans son appartement de TAvenue Camoens, et en enlevait, parmi ses biens personnels, les manuscrits de sept oeuvres litteraires terminees.

Alexis Leger arriva a New-York le 14 Jui Het 1940 ; il n'est pas, depuis lors, revenu en Europe. Frappe, par le Gouvernement de Vichy, de decheance de la nationalite fran-
?aise, de confiscation des biens et de radiation de la Legion d'Honneur, il a ete, a la liberation, reintegre dans la plenitude de ses droits.

Son action dans la resistance, des sa sortie de France, avait ete solidaire de celle des Gaullistes, sans jamais la rejoindre politiquement. Il vecut d'abord a New-York, puis setablit en 1941 a Washington oil, sous sa personnalite litteraire de Saint-John Perse, il exerfa pendant cinq ans des fonctions de Conseiller au « Library of Congress ». Il n'a pas repris, apres la guerre, d'activite diplomatique.

Ambassadeur aujourd'hui en retraite, il a garde aux Etats-Unis sa residence privee de Washington, comme un port d'attache entre ses voyages sur le Continent americain, ou sur les mers voisines. Dans cette capitale de l'abstraction, exempte de toute vie propre, il trouve la commodity d'un « lieu geometrique ». De l'immeuble moderne, oil il vit tres simplement, on voit les icorchures de terre rouge et les talus hautement boises d'une ville encore en voie de terrassement. Le quartier vallonne, coupe d'une gorge profonde, s'etend entre un Pare zoologique, une tranche de Cathedrale en construction et un Observatoire naval de meteorologie. La ville est survolee le jour par des vautours, le soir par des herons.

Elle entend passer, eomme en Asie, les migrations hivernales d'oies sauvages ; en ete, Foiseau-mouche la visite.

Saint-John Perse rejoint, quand il le peut, les gens de mer en Atlantique nord, au large des cotes du Maine et du Canada. Il recherche aussi les regions semi-desertiques de FARizona, de FUTah et du Nouveau-Mexifjue ; le bassin del-taique du Mississipi et les petites iles du Golfe du Mexique. Il sejourne dans les montagnes boisees de la Caroline du nord et du Tennessee, ou visite les dernieres reserves naturelles de Fextreme Sud floridien. Aux Antilles, americaines ou anglaises, et notamment a Tile Saint-John, dans les Iles Vierges, non loin des Iles francaises de son enfamce, il a repris contact avec la vie tropicale, sans jamais consentir a revoir son ile natale.

L'horreur de tout « parisianisme », litteraire ou mondain, suffirait a expliquer la prolongation de son sejour a Fetranger, dont sont responsables aussi son gout de Finaceoutumance, son besoin de liberte, son desir de « n'etre personne ».

Depuis 1958, Saint-John Perse vient passer les mois d'ete, avec son epouse, dans sa propriete pres d'Hyeres, face a la Mediterranee. En 1959, Andre Malraux lui remet le Grand Prix National des Lettres. En 1960, apotheose de sa carriere, lui est decerne le Prix Nobel de Literature.

La necessity du pseudonymat litteraire s'est imposee a Alexis Leger quand l'orientation de sa carriere a Paris meme, aux cotes des Ministres, l'eut expose aux incidences d'une action politique autant que diplomatique. Cetait pour lui la possibility de se renier ou desavouer litterairement comme il l'entendrait, pendant toute la duree de son role aux Affaires Etrangeres. Ce pseudonymat meme dut lui paraltre insuffisant, puisqu'il decida d'interdire, apris 1925, toute Sedition franfaise de ses oeuvres publics. Aussi bien, et a defaut de toute autre consideration, etit-il encore voulu l'ecran du pseudonymat, pour ce dedoublement meme de personnalite qu'il a toujours entendu pratiquer dans la vie du pofete.

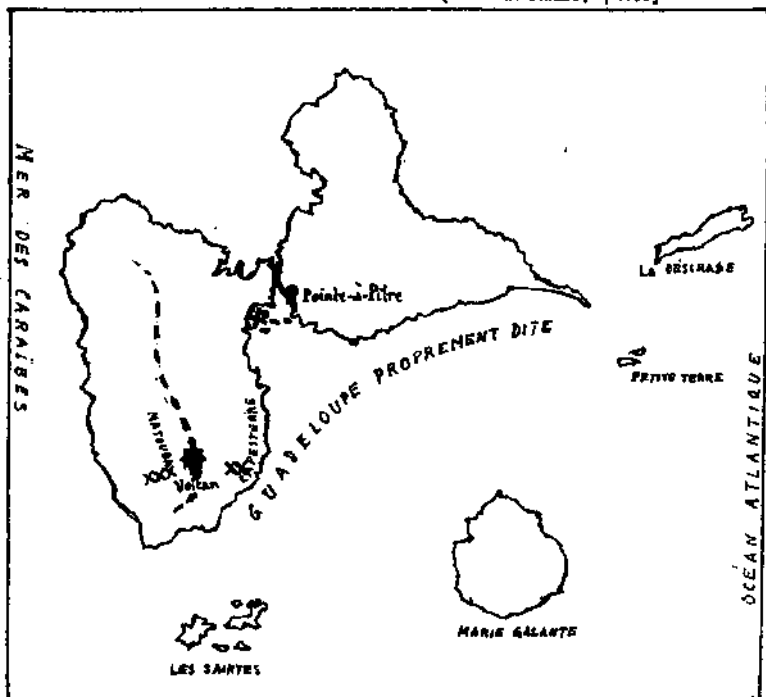
Alexis Liger etait rentre d'Extrfime-Orient, d'Ocieanie et d'Amerique avec un lot d'ouvrages mauscrits qu'il se reser-vait de publier apres sa liberation de toute activity adminis-trative. D'anciens amis litteraires, Valery Larbaud, L6on-Paul Fargue, Jacques Rivifere, Andre Gide et Paul Vatery, lui reprochaient sa reserve comme une defection. Recevant deux d'entre eux a Passy, en 1922, et pour protester du moins de sa fideite a l'amitte, il leur ouvrit une cantine de voyage, et y preleva, au ha sard, un manuscrit qu'il leur confiait, a titre prive, pour lecture personnelle. Ce manuscrit se trouvait etre celui d' « Anabase », qui fut ainsi sauve-garde. En fait, une amicale conjuration devait aboutir a son impression, a peu pres integrate, pour la Nouvelle Revue Franeaise. Quand Jacques Riviere vint s'en expliquer avec lui, le poete exigea du moins que son nom ne figurat pas au bas de la publication. Il fallut se decider au choix imme-diat d'un pseudonyme.

Saint-John Perse

C'est a tort qu'on a vouiu rattacher ce choix a une admiration avouee pour le poete latin Perse. Le nom de Saint-John Perse ne fut point choisi en raison d'affiniUs, reminiscences ou references d'aucune sorte, non plus que d'aucune association d'idees ou suggestion d'ordre intellectuel : librement accueilli ou cree, il echappait a tout lien rationnel. De l'aveu du pofete, le nom s*6crivait pour lui : PERSSE. avec deux S. C'est un souci d'appartenance franeaise qui se serait finalement oppose a cette orthographe. Le meme souci portait le signataire a ne laisser jamais paraitre, a la publication, que les deux initiales de son prenom stranger. (S.-J.)

ALAIN BOSQUET

- * **Insula GUADALUPIA**, olim a Barbaris "Carveveiza" dicta, Christ. Columbo detecta. "
- " Fertilissima. Orizae, Mais, Manioc, Zingiberis et Sacchari, ac vario generis Avium. "
- " Galli coloniam istam constituerunt A^o 1635. " (Carte de JAILLOT, 1680)



ILES DE LA GUADELOUPE

- X Ilet de SAINT-LÉGER-LES-FOUILLES (aujourd'hui : "Ilet à Feuilles")
au large du Port de Pointe-à-Pitre.
- XX Habitation du Bois-DEBOUT, sur la Côte de Capesterre.
- XXX Habitation de LA JOSEPHINE, dans les hauteurs du Matouba,
au pied du Volcan de La Soufrière. (1900 m)

SAINT-JOHN PERSE
CHOIX DE TEXTES

Nous remercions les Editions Gallimard et les Cahiers de la Pleiade qui ont bien voulu nous autoriser a reproduire dans cet ouvrage des textes de Saint-John Perse publics par leurs soins.

Midi, ses fauves, ses fâmines ...

Midi, ses fauves, ses fâmines, et l'An de mer à son plus haut
sur la Table des Vaux ...

— Quelles filles noires et sanglantes vont sur les tables violentes
longeant l'effacement des choses ?

Midi, son peuple, ses lois fortes ... L'oiseau plus vaste des son zone
voit l'homme libre de son ombre, à la limite de son bien.
Mais notre front n'est point sans or. Et victorieuses encore de la
nuit sont nos monstres écartelés.

Ainsi les Cavaliers en armes, à bout de Continent, font au bord
des falaises le Tour des pénitentes.

— Midi, ses forges, son grand ordre ... Les promontoires ailés
s'ouvrent au loin l'écume bleuissante.

Les temples brillent de tout leur sel. Les dieux s'éveillent dans
le quartz.

Et l'homme de vigie, là haut, parmi ses ares, ses craies fauves,
sonne midi le rouge dans sa corne de fer.

Midi, sa foudre, ses préjugés; Midi, ses fauves au forum,
et son cri de pygargue sur les robes décolorées !..

— Nous qui mourrons peut-être un jour, disons l'homme immortel
au foyer de l'instant !

¶ L'usurpateur se lève sur sa chaire d'ivoire. L'amarant se lave
de ses nuits.

¶ L'homme au masque d'or se divise de son or en l'honneur
de la Mer.

Saint-John Perse

CHOIX DAMAGES

ELOGES

A LORS, de se nourrir comme nous de racines, de grandes betes taciturnes s'ennoblissaient...

*

Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer.

*

Il y avait a quai de hauts navires e musique.

Les lunes roses et vertes pendaient comme des mangues.

*

Les crabes ont devore tout un arbre a fruits mous.

*

Des choses dites de profil.

*

Ces poissons qui s'en vont comme le thfeme au long du chant.

*

Les guepes dont le vol est pareil aux morsures du jour
sur le dos de la mer.

*

La rade est livree au malaise, et le ciel a la verve.

*

La mer, entre les iles, est rose de luxure.

*

Cependant la sagesse du jour prend forme d'un bel
arbre.

*

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour
traiter.

Assis, dans l'amitte de mes genoux.

*

Les chauvesrsouris decoupent le soir mol a petits cris.

*

Et ta face est offerte aux signes de la nuit, comme une
paume renversee.

*

Menant mes yeux comme deux chiennes bien douees.

*

Ton nom fait l'orobre d'un grand arbre. J'en parle aux
hommes de poussiere, sur les routes ; et ils s'en trouvent
rafraichis.

*

Tous les chemins du monde nous mangent dans la main.

ANABASE

LES tambours de l'exil éveillent aux frontieres l'eternite
qui beille sur les sables.

*

Les claquements du fouet dechargent aux rues neuves
des tombereaux de malheurs ineclos.

*

Des compagnies d'etoiles passent au bord du monde,
s'annexant aux cuisines un astre domestique.

*

La terre en ses graines ailees, comme un poete en ses
propos, voyage.

*

Les provinces mises a prix dans Fodeur solennelle des
roses.

*

De T6ponge verte d'un seul arbre le ciel tire son sue
violet.

*

Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices.

Mon ame tout entenebree d'un parfum de cheval.

Oil trouver, oil trouver les guerriers qui garderont les fleuves dans leurs noces ?

Leverons-nous le fouet sur les mots hongres du bonheur ?

»

Un grand pays plus chaste que la mort.

Appuye du menten a la derniere 6toile, il voit au fond du ciel a jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir.

Mon cheval arrfiW sous l'arbre qui roucoule.

EXIL

SUR des squelettes d'oiseaux nains s'en va l'enfance de
ce jour, en vetement des lies.

*

Et deja la journee s'epaissit comme un lait.

*

J'habiterai mon nom.

Mon cceur visite d'une etrange voyelle.

*

L'ecume aux levres du poeme comme un lait de coraux.

Que hantiez-vous si loin, qu'il faille encore qu'on en
reve a en perdre le vivre ?

Nos fievres peintes aux tulipiers du songe.

*

C'est la terre lassee des briilures de l'esprit.

Les tantes Pluies en niarche sous le fouet comme un
Ordre de Flagellants.

*

La terre, la terre encore au gout de femme faite femme.

L'aube muette dans sa plume... enflait son corps de dahlia blanc.

*

La nuit laileuse engendre une fete du gui.

*

Il neige hors chretiente sur les plus jeunes ronces et
sur les betes les plus neuves.

*

La tristesse souleve son masque de servante.

Car nos annees sont terres de mouvance dont nul ne
tient le fief.

Une eternite de beau temps pese aux membranes closes
du silence.

Ne me chanterez-vous pas un chant du soir a la mesure
de mon rnal ?

Nous menerons encore plus d'un deuil, chantant l'hier,
chantant Tailleurs, chantant le mal a sa naissance et la
splendeur de vivre qui s'exile a perte d'hommes cette annee.

VENTS

Il A ! tres grand arbre du hingage peuple d'oraeles, de
maximes et murmurant murmure d'aveugle-ne dans les
quinconces du savoir.

*

Oil sont les livres au serail, oil sont les livres dans leurs
niches ?

*

Nous coucherons ce soir les saisons mortes dans leurs
robes de soiree.

Les livres au fleuve, les lampes aux rues, j'ai mieux a
faire sur nos toits de regarder monter Forage.

*

Ecoute encore Forage labourer dans les marbres du soir.

*

Je t'ai pese, poete, et t'ai trouve de peu de poids.

Toute la terre aux arbres, par la-bas, sur fond de vignes
noires, comtne une Bible d'ombre et de fraicheur dans le
deroulement des plus beaux textes de ce monde.

Hiver boucle corame un bison.

Hiver sans chair et sans muqueuse.

«

Hiver couleur de vieilles migrations celestes.

*

Et ton ciel est pareil a la colere poetique.

*

La mer solde ses monstres sur les marches deserts acca-
bles de meduses.

*

Ces vols d'insectes par nuees qui s'en allaient se perdre
au large comme des morceaux de textes saints.

*

J'entends croltre les os d'un nouvel ege de la terre.

*

Les vents sont forts ! la chair est breve !

*

Ces gisements au loin de mers nouvelles en plein ciel.

*

Des hommes de fortune menant, en pays neuf, leurs
yeux fertiles comme des fleuves.

*

Les tatoueurs de Reines en exil et les berceurs de singes
moribonds dans les bas-fonds de grands hdtels.

*

Le poete lui-m6me a la coupee du Siecle !

*

Je me souviens du haut pays sans nom, illuming d'hor-
reur et vide de tout sens.

La bete blanche, violacee de sueur, et comme assombrie
du mal d'etre mortelle.

*

Mais si tout m'est connu, vivre n'est-il que revoir ?

*

Demain, ce continent large... et derrifere nous encore
tout ce sillage d'ans et d'heures, toute cette lie d'orages vieil-
lissants.

*

La nuit s'evente a d'autres cimes. Et la terre au lointain
nous raconte ses mers.

*

Un tres vieil arbre, a sec de feuilles, reprit le fil de ses
maximes.

AMERS

JLiA Mer en fete sur ses marches comme une ode de pierre.

La Mer elle-mfeme tout ecume, comme Sibylle en fleurs sur sa chaise de fer.

Ah ! quel grand arbre de lumiere prenait ici la source de son lait !

Ah ! qu'un grand style encore nous surprenne, en nos annees d'usure.

Ecoute, homme des dieux, le pas du Si6cle en marche vers Tarene.

Le vent soulfreve aux Pares de chasse la plume morte d'un grand nom.

Nous frequenterons ce soir le sel antique du drame.

Saint-John Perse

J'ai faim, j'ai faim pour vous de choses étrangères.

Lune de menthe à l'Orient. Étoile verte au bas du ciel

La terre un soir pleure ses dieux, et l'homme chasse
aux bêtes rousses.

J'ai rêvé, l'autre soir, d'îles plus vertes que le songe.

Étrange Homme, sans rivage, près de la femme, riveraine.

Ta langue est dans ma bouche comme sauvagerie de mer.

Douce la femme au flair de l'homme, et douce aux serres de l'esprit.

L'oiseau taille dans ton visage percera-t-il le masque de l'amant ?

L'hiver venu, la mer au loin, la terre nous montre ses rotules.

CHRONIQUE

LE temps que Tan mesure n'est point mesure de nos jours.

Nos œuvres vivent loin de nous dans leurs vergers d'eclairs.

Danse immobile de Tage sur Penvergure de son aile.

Demain, les grands orages maraudeurs, et Teclair au travail.

o

Le grand pas souverain de Fame sans taniere.

ELOGES
ANABASE
EXIL
VENTS
AMERS

ELOGES

POUR FETER UNE ENFANCE

II

Et les servantes de ma mere, grandes filles luisantes...
Et nos paupieres fabuleuses... O
clartes ! 6 faveurs !

Appelant toute chose, je recitai qu'elle etait grande, appelant toute bete, qu'elle etait belle et bonne.

O mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, a devorer tous
mes plus beaux

insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetiere de famiUe. Et une tres petite soeur 6tait morte ; j'avais eu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer Toiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la servante,

celle qui a droit a une chaise si Ton se tient dans la maison.

... Vegetales ferveurs, o clartes o faveurs !...

Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier etage du jardin, qui etaient comrae si la lumiere eut chante !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer a Tangle de mes yeux.

Le sorcier noir sentenciait a Foffice : « Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »

Et aussitot mes yeux tachaient a peindre
un monde balance entre des eaux brillantes, connais-
saient le mat lisse des futs, la hune sous les feuilles, et les
guis et les vergues, les haubans de liane,
oil trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

V

.. O ! j'ai lieu de louer !
Mon front sous des mains jaunes,
mon front, te souvient-il des nocturnes sueurs ?
du minuit vain de fièvre et d'un goût de citerne ?
et des fleurs d'aube bleue à danser sur les criques du
matin
et de l'heure midi plus sonore qu'un moustique, et des
flèches lancées par la mer de couleurs... ?

O j'ai lieu ! o j'ai lieu de louer !
Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait
des promontoires de campeche ; des fruits de bois qui cla-
taient... Mais qu'a-t-on fait des hauts navires à musique qu'il
y avait à quai ?

Palmes... ! Alors
une mer plus crédule et hantée d'invisibles départs,
étagée comme un ciel au-dessus des vergers,
se gorgeait de fruits d'or, de poissons violets et d'oi-
seaux.

Alors, des parfums plus af fables, frayant aux cimes les
plus fastes,
ebruïtaient ce souffle d'un autre ege,
et par le seul artifice du cannelier au jardin de mon
pere — o feintes !
glorieux d'ecailles et d'armures un monde trouble deli-
rait.
(... O j'ai lieu de louer ! O fable geiereuse, o table
d'abondance !)

XVIII

A present laissez-moi je vais seul.

**Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour
traiter. Je me fais joie**

**du gros ceil a facettes : anguleux, imprevu, comme le
fruit du cypres.**

**Ou bien j'ai une alliance avec les pierres veinees-bleu :
et vous me laissez egalement,
assis, dans Famitte de mes genoux.**

AMITIE DU PRINCE

I

Et toi plus maigre qu'il ne sied au tranchant de Tesprit, homme aux narines minces parmi nous, o Tres-Maigre ! o Subtil ! Prince vetu de tes sentences ainsi qu'un arbre sous bandelettes,

aux soirs de grande secheresse sur la terre, lorsque les hommes en voyage disputent des choses de Tesprit adosses en chemin a de tres grandes jarres, j'ai entendu parler de toi de ce cote du monde, et la louange n'etait point maigre :

«... Nourri des souffles de la terre, environne des signes les plus fastes et devisant de telles premisses, de tels schismes, o Prince sous Faigrette, comme la tige en fleurs a la cime de l'herbe (et Toiseau qui s'y berce et s'enfuit y laisse un tel balancement... et te voici toi-meme, o Prince par Tabsurde, comme une grande fille folle sous la grace a se bercer soi-meme au souffle de sa naissance...),

docile aux souffles de la terre, o Prince sous Taigrette

et le signe invisible du songe, 6 Prince sous la huppe, comme
Toiseau chantant le signe de sa naissance,

« je dis ceci, écoute ceci :

« Tu es le Guerisseur et PAssesseur et rEnchanteur aux
sources de Pesprit ! Car ton pouvoir au cœur de l'homme
est une chose étrange et ton aisance est grande parmi nous.

« J'ai vu le signe sur ton front et j'ni considère ton rôle
parmi nous. Tiens ton visage parmi nous, vois ton visage
dans nos yeux, sache quelle est ta race : non point débile,
mais puissante.

« Et je te dis ceci : Homme-tres-attractif, 6 Sans-coutu-
me-parmi-nous, o Dissident ! une chose est certaine, que
nous portons le sceau de ton regard ; et un très grand be-
soin de toi nous tient aux lieux où tu respirez, et de plus
grand bien-être qu'avec toi nous n'en connaissons point...
Tu peux te taire parmi nous, si c'est là ton humeur ; ou déci-
der encore que tu vas seul, si c'est là ton humeur : on ne
le demande que d'être là ! (Et maintenant tu sais quelle
est ta race)... »

C'est du Hoi que je parle, ornement de nos veilles, hon-
neur du sage sans honneur.

II

Ainsi parlant et discourant, ils etablissent son renom. Et d'autres voix s'elevent sur son compte :

« ... Homme trfes simple parmi nous ; le plus secret dans ses desseins ; dur a soi-meme, et se taisant, et ne concludant point de paix avec soi-meme, mais pressant,

« errant aux salles de chaux vive, et fomentant au plus haut point de *Veme* une grande querelle... A l'aube s'apaisant, et sobre, saisissant aux naseaux une invisible bSte fremissante... Bientot peut-Stre, les mains libres, s'avaneant dans le jour au parfum de viscferes, et nourrissant ses pen-sées claires au petit-lait du jour...

« A midi, depouillant, aux bouches des citernes, sa fievre aux mains de filles fraiches comme des cruches... Et ce soir cheminant en lieux vastes et nus, et chantant a la nuit ses plus beaux chants de Prince pour nos chauves-souris nourries de figes pures.,. »

Ainsi parlant et discourant... Et d'autres voix s'elevent sur son compte :

« ... Bouche close a jamais sur la feuille de Tame !...

On dit que niaigre, desertant l'abondance sur la coixhe royale, et sur des nattes maigres frlquant nos filles les plus minces, il vit loin des diportements de la Reine demente (Reine hantee de passions comme d'un flux du ventre); et parfois ramenant un pan d'etoffe sur sa face, il interroge ses pensees claires et prudentes, ainsi qu'un peuple de lettres a la lisiere des pourritures monstrueuses... D'autres Tont TU dans la lumtere, attentif a son souffle, comme un homme qui epie une gudpe terriere ; ou bien assis dans l'ombre mimosee, comme celui qui dit, a la milliner « Qu'on m'apporte — je veille et je n'ai point sommeil — qu'on m'apporte ce livre des plus vieilles Chroniques... Sinon Thistoire, j'aime l'odeur de ces grands Livres en peau de chevre (et je n'ai point sommeil). »

« ... Tel sous le signe de son front, les cils hantes d'ombrages immortels et la barbe poudree d'un pollen de sagesse, Prince flaire d'abeilles sur sa chaise d'un bois violet odorant, il veille. Et c'est *Ik* sa fonction. Et il n'en a point d'autre parmi nous. »

Ainsi parlant et discourant, ils font le siege de son nom. Et moi, j'ai rassembte mes mules, et je m'engage dans un pays de terres pourpres, son domaine. J'ai des presents pour lui et plus d'un mot silencieux.

— Cest du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

III

Je reviendrai chaque saison, avec un oiseau vert et bavard sur le poing. Ami du Prince taciturne. Et ma venue est annoncee aux bouches des rivières. Il me fait parvenir une lettre par les gens de la cote :

« Amitié* du Prince ! Hate-toi... Son bien peut-etre a partager. Et sa confiance, ainsi qu'un mets de predilection... Je t'attendrai chaque saison au plus haut flux de mer, interrogeant sur tes projets les gens de mer et de riviere... La guerre, le negoce, les reglements de deltes religieuses sont d'ordinaire la cause des deplacements lointains : toi lu te plais aux longs emplacements sans cause. Je. connais te tourment de l'esprit. Je fenseignerai la source de ton mal. Hate-toi.

« Et si ta science encore s'est accrue, c'est .une chose aussi que j'ai dessein de verifier. Et comme celui, sur son chemin, qui trouve un arbre a ruches a droit a la propriety du miel, je recueillerai le fruit de ta sagesse ; et je me prevaudrai de ton Conseil. Aux soirs de grande secheresse sur la terre, nous deviserons des choses de Tesprit Choses pro-

bantes et peu sures. Et nous nous rejouirons des convoitises de Tesprit., Mais d'une race a l'autre la route est longue; et j'ai moi-meme affaire ailleurs. Hate-toi ! je t'attends !.. Prends par la route des marais et par les bois de camphriers. »

Telle est sa lettre. Elle est d'un sage. Et ma reponse est celle-ci :

« Honneur au Prince sous son nom ! La condition de rhomme est obscure. Et quelques-uns temoignent d'excellence. Aux soirs de grande sacheresse sur la terre, j'ai entendu parler de toi de ce cote du monde, et la louange n'etait point maigre. Ton nom fait l'ombre d'un grand arbre. J'en parle aux hommes de poussiere, sur les routes ; et ils s'en trouvent rafraichis.

« Ceci encore j'ai a te dire :

« J'ai pris connaissance de ton message. Et Famitie est agreee, comme un present de feuilles odorantes : mon cceur s'en trouve rafraichi... Comme le vent du Nord-Ouest, quand il pousse l'eau de mer profondement dans les rivieres (et pour trouver de l'eau potable il faut remonter le cours des affluents), une egale fortune me conduit jusqu'a toi. Et je me haterai, machant la feuilte stimulante. »

Telle est ma lettre, qui chemine. Cependant il m'attend, assis a Tombre sur son seuil...

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

IV

... Assis a l'ombre sur son seuil, dans les clameurs d'insectes trfes arides. (Et qui demanderait qu'on fasse taire cette louange sous les feuilles ?) Non point sterile sur son seuil, mais plutdt fleurissant en bons mots, et sachant rire d'un bon mot,

assis, de bon Conseil aux jeux du seuil, grattant sagesse et bonhomie sous le mouchoir de tfite (et son tour vient de secouer le *de*, Tosselet ou les billes) :

tel sur son seuil je Tai surpris, a la tombee du jour, entre les hauts crachoirs de cuivre.

Et le voici qui s'est leve ! Et debout, lourd d'ancfitres et nourrisson de Reines, se couvrant tout entier d'or a ma venue, et descendant vraiment une marche, deux marches, peut-etre plus, disant : « O Voyageur... », ne Fai-je point vu se mettre en marche a ma rencontre ?... Et par-dessus la foule des lettres, l'aigrette d'un sourire me guide jusqu'a lui.

Pendant ce temps les femines ont ramasse les instruments du jeu, Fosselet ou le de : « Demain nous causerons des choses qui t'amfenent... »

Puis les hommes du convoi arrivent a leur tour ; sont loges, et lavds ; livres aux femmes pour la nuit: « Qu'on prenne soin des betes deliees... »

Et la nuit vient avant que nous n'ayons coutume de ces lieux. Les bdtes meuglent parmi nous. De tres grandes places a nos portes sont traverses d'un long sentier. Des pistes de fraicheur s'ouvrent leur route jusqu'a nous. Et il se fait un mouvement a la cime de l'herbe. Les abeilles quittent les cavernes a la recherche des plus hauts arbres dans la lumiere. Nos fronts sont mis a decouvert, les femmes ont releve leur chevelure sur leur tete. Et les voix portent dans le soir. Tous les chemins silencieux du monde sont ouverts. Nous avons ecrase de ces plantes a huile. Le fleuve est plein de bulles, et le soir est plein d'aiies, le ciel couleur d'une racine rose d'ipomee. Et il n'est plus question d'agir ni de compter, mais la faiblesse gagne les membres du plus fort; et d'heure plus vaste que cette heure, nous n'en connftmes point...

Au loin sont les pays e6 terres blanches, ou bien d'ardoises. Les hommes de basse civilisation errent dans les montagnes. Et le pays est gouverne... La lampe brille sous Son toit.

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

ANABASE

VII

Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre delice...

L'Ete plus vaste que rEmpire suspend aux tables de Pespace plusieurs etages de climats. La terre vaste sur son aire roule a pleins bords sa braise pale sous les cendres — couleur de soufre, de miel, couleur de choses immortelles, toute la terre aux herbes s'allumant aux pailles de Fautre hiver — et de Feponge verte d'un seul arbre le ciel tire son sue violet.

Un lieu de pierres a mica ! Pas une graine pure dans les barbes du vent. Et la lumiere comme une huile. — De la fissure des paupieres au fil des cimes m'unissant, je sais la pierre tachee d'ouies, les essaims du silence aux ruches de lumiere ; et mon coeur prend souci d'une famille d'acridiens...

Cliamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cica-

trices, que les collines s'acheminent sous les donnles du ciel. agraire — qu'elles cheminent en silence sur les incandescences peles de la plaine ; et s'agenouillent a la fin, dans la fumee des songes, *Ia* oil les peuples s'abolissent aux poudres mortes de la terre,

Ce sont de grandes lignes cartmes qui s'en vont a des bleuissements de vignes improbables. La terre en plus d'un point mtirit les violettes de Forage ; et ces fumees de sable qui s'eivent au lieu des fleuves morts, comme des pans de siecles en voyage...

A voix plus basse pour les morts, a voix plus basse dans le jour. Tant de douceur au cœur de Fhomme, se peut-il qu'elle faille a trouver sa mesure ?... « Je vous parle, mon eme ! — mon eme tout entenebree d'un parfum de cheval. » Et quelques grands oiseaux de terre, naviguant en Ouest, sont de bons mimes de nos oiseaux de mer.

A Forient du ciel si pale, comme un lieu saint scelle des linges de Faveugle, des nuees calmes se disposent, ou tournent les cancers du camphre et de la corne... Fumees qu'un souffle ntfus dispute ! la terre tout attente en ses barbes d'insectes, la terre enfante des metfveilles !...

Et a midi, quand Farbre jujubier fait eclater Fassise des tombeaux, l'homme clot ses paupiferes et rafraichit sa nuque dans les ages... Cavaleries du songe au lieu des poudres mortes, 6 routes Vaines qu'echevele un souffle jusqu'a nous! ou trouver, oil trouver les guerriers qui garderont les fleuves dans leurs noces ?

Au bruit des grandes eaux en marche sur la terre, tout

le sel de la terre tressaille dans les songes. Et soudain, ah ! soudain que nous veulent ces voix ? Levez un peuple de miroirs sur Tossuaire des fleuves, qu'ils interjettent appel dans la suite des sifecles ! Levez des pierres a ma gloire, levez des pierres au silence, et a la garde de ces lieux les cavaleries de bronze vert sur de vastes chaussees !...

(L'ombre d'un grand oiseau me passe sur la face.)

VIII

Lois sur la vente des juments. Lois errantes. Et nous-memes. (Couleur d'hommes.)

Nos compagnons ces hautes trombes en voyage, clepsydres en marche sur la terre,

et les averses solennelles, d'une substance merveilleuse, tissees de poudres et d'insectes, qui poursuivaient nos peuples dans les sables comme l'impot de capitation.

(A la mesure de nos cœurs fut tant d'absence consommee !)

Non que Tetape fut sterile : au pas des betes sans alliances (nos chevaux purs aux yeux d'aines), beaucoup de choses entreprises sur les tenebres de Tesprit — beaucoup de choses a loisir sur les frontieres de Tesprit — grandes histoires seleucides au sifflement des frondes et la terre livree aux explications...

Autre chose : ces ombres — les prevarications du ciel contre la terre...

Cavaliers au travers de telles familles humaines, oil les haines parfois chantaient comme des mesanges, leverons-nous le fouet sur les mots hongres du bonheur ? — Homme, pese ton poids calcule en froment. Un pays-ci n'est point le mien. Que m'a donne le monde que ce mouvement d'herbes ?...

Jusqu'au lieu dit de l'Arbre Sec :
et l'eclair famelique m'assigne ces provinces en Ouest.

Mais au dela sont les plus grands loisirs, et dans un grand

pays d'herbages sans memoire, Fannee sans liens et sans anniversaires, assaisonnee d'aurores et de feux. (Sacrifice au matin d'un cceur de mouton noir.)

Chemins du monde, Tun vous suit. Autorite sur tous les signes de la terre.

O Voyageur dans le vent jaune, gout de Tame !... et la graine, dis-tu, du cocculus indien possede, qu'on la broie ! des vertus enivrantes.

Un grand principe de violence commandait a nos mceurs.

CHANSON

Mon cheval arrete sous l'arbre plein de tourterelles, je siffle un sifflement si pur, qu'il n'est promesses a leurs rives que tiennent tous ces fleuves (Feuilles vivantes au matin sont a l'image de la gloire)...

Et ce n'est point qu'un homme ne soit triste, mais se levant avant le jour et se tenant avec prudence dans le commerce d'un vieil arbre, appuye du menton a la derniere itoile, il voit au fond du ciel a jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir...

Mon cheval arrete sous l'arbre qui roucoule, je siffle un sifflement plus pur... Et paix a ceux, s'ils vont mourir, qui n'ont point vu ce jour. Mais de mon frere le poee on a eu des nouvelles. Il a ecrit encore une chose tres douce. Et quelques-uns en eurent connaissance...

EXIL

A Archibald MacLeish

I

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,
Les clefs aux gens du phare, et Tastre roue vif sur la
pierre du seuil :

Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les
sables...

L'Ete de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,
J'eis un lieu flagrant et nul comme Tossuaire des sa-
sons,

Et, sur toutes greves de ce monde, Tesprit du dieu fu-
mant deserte sa couche d'amiante.

Les spasmes de Feclair sont pour le ravissement des
Princes en Tauride.

II

A nulles rives dediee, a nulles pages confiee la pure
amorce de ce chant...

D'autres saisissent dans les temples la corne peinte des
autels :

Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les
sables!... Et ce n'est point errer, o Peregrin,

Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux
syrtes de l'exil un grand poeme ne de rien, un grand poeme
fait de rien...

Sifflez, o frondes par le monde, chanlez, o conques sill-
ies eaux !

J'ai fondc sur Pabime et rembrun el la liimee des sables.
Je me eueberai dans les eilernes el dans les vaisseaux
ereux,

En tous lieux vains et fades ou git le gout de la gran-
deur,

« ...Moins de souffles flattaient la famille des Jules ;
nioins d'alliances assistaient les grandes castes de pre-
trise.

Ou vont les sables a leur chant s'en von! les Princes de l'exil,

Ou furent les voiles haut tendues s'en va l'epave plus soyeuse qu'un songe de luthier,

Ou furent les grandes actions de guerre deja blanchit la machoire d'ene,

Et la mer a la ronde roule son bruit de crenes sur les greves,

Et que toutes choses au monde lui soient vaines, c'est ce qu'un soir, au bord du monde, nous conterent

Les milices du vent dans les sables d'exil... »

Sagesse de l'ecume, o pestilences de Tesprit dans la crepitation du sel et le lait de chaux vive !

Une science m'echoit aux sevices de Fame... Le vent nous conte ses flibustes, le vent nous conte ses meprises !

Comme le Cavalier, la corde au poing, a Tentree du desert,

J'epie au cirque le plus vaste l'vancement des signes les plus fastes.

Et le matin pour nous mene son doigl d'augure parmi de saintes ecritures.

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !... « O vestiges, o premisses »,

Dit l'Etranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle !... » Et la naissance de son chant ne lui est pas moins etrangere.

III

« ...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur,

Et comme un haut fait d'armes en marche par le monde, comme un ddnombrement de peuples en exode, comme une fondation d'empires par tumulte pretorien, ha ! comme un gonflement de levres sur la naissance des Livres,

Cette grande chose sourde par le monde et qui s'accroît soudain comme une ebriete.

« ...Toujours il y eut celte clameur, toujours il y eut cette grandeur,

Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et sur toutes greves de ce monde, du meme souffle proferee, la meme vague proferant

Une seule et longue phrase sans cesure a jamais unintelligible...

« ...Toujours il y eul cette clameur, toujours il y eut cette fureur,

Et ce tris haut ressac au comble de l'acces, toujours, au

faite du desir, la meme mouette sur son aile, la meme
mouette sur son aire, a tire-d'aile ralliant les stances de
l'exil, et sur Unites greves de ce monde, du meme souffle
proteree, la meme plainte sans mesure

A la poursuite, sur les sables, de mon eme numide... »

Je vous connais, o monstre ! Nous voici de nouveau
face a face. Nous reprenons ce long debat ou nous Favions
laisse\

Et vous pouvez pousser vos, arguments comme des mu-
fles bas sur Peau : je ne vous laisserai point de pause ni
repit.

Sur trop de graves visitees furent mes pas laves avant
le jour, sur trop de couches desertees fut mon ame livree au
cancer du silence.

Que voulez-vous encore de moi, 6 souffle originel ? Et
vous, que pensez-vous encore tirer de ma levre vivante,

O force errante sur mon seuil, o Mendiant dans nos
voies et sur les traces du Prodigue ?

Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa
jeunesse... Honore, o Prince, ton exil !

Et soudain tout m'est force et presence, ou fume encore
le theme du neant.

« .. Plus haute, chaque nuit, cette clameur muette sur
mon seuil, plus haute, chaque nuit, cette levee de stecles
sous Tecaille,

Et, sur toutes graves de ce monde, un lambe plus farou-
che a nourrir de mon etre !...

Tant de hauteur n'épuisera la rive accore de ton seuil,
6 Saisisseur de glaives a Paurore,

O Manieur d'aigles par leurs angles, et Nourrisseur des
filles les plus aigres sous la plume de fer !

Toute chose a naitre s'horripile a l'orient du monde, toute
chair naissante exulte aux premiers feux du jour !

Et void qu'il s'eleve une rumeur plus vaste par le monde,
comme une insurrection de l'ame...

Tu ne te tairas point, clameur ! que je n'aie depouille
sur les sables toute allegiance humaine. (Qui sait encore le
lieu de sa naissance ?) >

IV

Etrange fut la nuit ou tant de souffles s'egarerent au carrefour des chambres...

Et qui done avant l'aube erre aux confins du monde avec ce cri pour moi ? Quelle grande fille repudiee s'en fut au sifflement de Faile visiter d'autres seuils, quelle grande fille malaimee,

A Theure oil les constellations labiles qui changent de vocable pour les hommes d'exil declinent dans les sables a la recherche d'un lieu pur ?

Partout-errante fut son nom de courtisane chez les pretres, aux grottes vertes des Sibylles, et le matin sur notre seuil sut effacer les traces de pieds nus, parmi de saintes ecritures...

Servantes, vous serviez, et vaines, vous tendiez vos toiles fraiches pour l'echancee d'un mot pur.

Et sur les rives tres anciennes fut appele mon nom... L'esprit du dieu fumait parmi les cendres de Tinceste.

Et quand se fut parmi les sables essoree la substance
pale de ce jour,

'De beaux fragments d'histoires en derive, sur des pales
d'heices, dans le ciel plein d'erreurs et d'errantes premis-
ses, se mirent a virer pour le delice du scholiaste.

Et qui done etait \k qui s'en fut sur son aile ? Et qui
done, cette nuit, a sur ma levre d'etranger pris encore mal-
gr6 moi Tusage de ce chant ?

Renverse, o scribe, sur la table des greves, du revers de
ton style la cire empreinte du mot vain.

Les eaux du large laveront, les eaux du large sur nos
tables, les plus beaux chiffres de Fannee.

Et e'est Theure, o Mendiante, ou sur la face close des
grands miroirs de pierre exposes dans les antres

L'officiant chausse de feutre et gante de soie grfge effa-
ce a grand renfort de manches Taffleurement des signes illi-
cites de la nuit.

Ainsi va toute chair au cilice du sel, le fruit de cendre de
nos veilles, la rose naine de vos sables, et Tepouse nocturne
avant Faurore reconduite,,.

Ah ! toute chose vaine au van de la memoire, ah ! toute
chose insane aux fifres de Texil : le pur nautile des eaux
libres, le pur mobile de nos songes,

Et les poimes de la nuit avant l'aurore repudies, l'aile
fossile prise au pifege des grandes vepres d'ambre jaune...

Ah ! qu'on brfile, ah ! qu'on brule, a la pointe des sables,

tout ce debris de plume, d'ongle, de chevelures peintes et de toiles impures,

Et les pofemes nes d'hier, ah ! les poemes nes un soir a la fourche de leclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...

Et de toute chose ailee dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,

Voici que j'ai dessein encore d'un grand poeme *dele-*
bile...

V

« ...Comme celui qui se devet a la vue de la mer, comme celui qui s'est levi pour honorer la premiere brise de terre (et voici que son front a grandi sous le casque),

Les mains plus nues qu'e ma naissance et la levre plus libre, l'oreille a ces coraux ou git la plainte d'un autre age,

Me voici restitui a ma rive natale... Il n'est d'histoire que de Tame, il n'est d'aisance que de l'Sme.

Avec l'achaine, l'anophele, avec les chaumes et les sables, avec les choses les plus frSles, avec les choses les plus vaines, la simple chose, la simple chose que voile, la simple chose d'etre Ik, dans l'ecoulement du jour...

Sur des squelettes d'oiseaux nains s'en va l'enfance de ce jour, en vetement des lies, et plus *Ugbre* que l'enfance sur ses os creux de mouette, de guifette, la brise enchante les eaux filles en vetement d'ecailles pour les lies...

O sables, o resines ! i'eytre pourpre du destin dans une grande fixity de l'ceil ! et sur l'arene sans violence, l'exil et ses etes pures, la journee traversee d'un os vert comme un poisson des lies...

Midi chante, o tristesse !... et la merveille est annoncee par ce cri : o merveille ! et ce n'est pas assez d'en rire sous les larmes...

Mais qu'est-ce la, oh ! qu'est-ce, en toute chose qui soudain fait défaut ?... >

Je sais. J'ai vu. Nui n'en convienne ! — Et deja la journee s'epaissit comme un lait.

L'ennui cherche son ombre aux royaumes d'Arsace ; et la tristesse errante mene son gout d'euphorbe par le monde, l'espace ou vivent les rapaces tombe en d'etranges desherences...

Plaise au sage d'epier la naissance des schismes !... Le ciel est un Sahel oil va l'azalale en quete de sel gemme.

Plus d'un siecle se voile aux defaillances de l'histoire.

Et le soleil enfouit ses beaux sesterces dans les sables, a la montee des ombres oil mArissent les sentences d'orage.

O presides sous Teau verte ! qu'une herbe illustre sous les mers nous parle encore de l'exil... et le Poete prend ombrage

De ces grandes feuilles de calcaire, a fleur d'abime, sur des socles : dentelle au masque de la mort...

a ...Celui qui erre, a la mi-nuit, sur les galeries de pierre pour estimer les titres d'une belle comete ; celui qui veille, entre deux guerres, a la purete des grandes lentilles de cristal ; celui qui s'est leve avant le jour pour curer les fontaines, et c'est la fin des grandes epidemies ; celui qui laque en haute mer avec ses filles et ses brus, et e'en etait assez des cendres de la terre...

Celui qui flatte la demence aux grands hospices de craie bleue, et c'est Dimanche sur les seigles, a l'heure de grande cecite ; celui qui monte aux orgues solitaires, a Tentree des armees; celui qui reve un jour d'etranges latomies, et c'est un peu apres midi, a l'heure de grande viduite ; celui qu'eveille en mer, sous le vent d'une lie basse, le parfum de s6cheresse d'une petite immortelle des sables; celui qui veille, dans les ports, aux bras des femines d'autre race, et c'est un gout de vetiver dans le parfum d'aisselle de la nuit basse, et c'est un peu apres minuit, a l'heure de grande opacite; celui, dans le sommeil, dont le souffle est relie au souffle de la mer, et au renversement de la maree voici qu'il se retourne sur sa couche comme un vaisseau change d'amures...

Celui qui peint Tamer au front des plus hauts caps, celui qui marque d'une croix blanche la face des recifs; celui qui lave d'un lait pauvre les grandes casemates d'ombre au pied des semaphores, et c'est un lieu de cineraires et de gravats pour la delectation du sage; celui qui prend logement, pour la saison des pluies, avec les gens de pUotage et de bornage, chez le gardien d'un temple mort a bout de peninsule (et c'est sur un eperon de pierre gris-bleu, ou sur la haute table de gres rouge) ; celui qu'enchaîne, sur les cartes, la course close des cyclones ; pour qui s'eclaircit, aux nuits d'hiver, les grandes pistes siderales ; ou qui demele en songe bien d'autres lois de transhumance et de derivation; celui qui quete, a bout de sonde, l'argile mauve des grands fonds pour modeler la face de son reve; celui qui s'offre, dans les ports, a compenser les boussoles pour la marine de plaisance...

Celui qui marche sur la terre a la rencontre des grands lieux d'herbe ; qui donne, sur sa route, consultation pour le

traitement d'un tres vieil arbre ; celui qui monte aux tours de fer, apres l'orage, pour eventer ce goftt de crApe sombre des feux de ronces en foret ; celui qui veille, en lieux stériles, au sort des grandes lignes telegraphiques ; qui sait le gite et la culee d'atterrissage des maitres cables sous-marins ; qui soigne sous la ville, en lieu d'ossuaires et dugouts (et c'est a meme l'icorce demascee de la terre), les instruments lecteurs de purs seismes...

Celui qui a la charge, en temps d'invasion, du regime des eaux, et fait visite aux grands bassins filtrants lasses des noces d'ephemeres ; celui qui garde de l'lmeute, derriere les ferronneries d'or vert, les grandes serres fetides du Jardin Botanique ; les grands Offices des Monnaies, des Longitudes et des Tabacs ; et le D6p6t des Phares, ou gisent les fables, les lanternes ; celui qui fait sa ronde, en temps de siege, aux grands halls ou s'emiettent, sous verre, les panoplies de phasmes, de vanesses ; et porte sa lampe aux belles auges de lapis, ou, friable, la princesse d'os epinglee d'or descend le cours des siecles sous sa chevelure de sisal ; celui qui sauve des armees un hybride tres rare de rosier-ronce hymalayen ; celui qui entretient de ses deniers, aux grandes banqueroutes de l'Etat, le luxe trouble des haras, des grands haras de brique fauve sous les roucoulements d'orage comme de beaux gynecies pleins de princes sauvages, de tenebres, d'encens et de substance mele...

Celui qui rdgle, en temps de crise, le gardiennage des hauts paquebots mis sous sceltes, a la boucle d'un fleuve couleur d'iode, de purin (et sous le limbe des verrterres, aux grands salons Mchis d'oubli, c'est une lumifere d'agave pour les siecles et a jamais vigile en mer) ; celui qui vague,

avec les gens de peu, sur les chantiers et sur les cales desertees par la foule, apres le lancement d'une grande coque de trois ans ; celui qui a pour profession d'agreer les navires; et celui-li qui trouve un jour le parfum de son ame dans le vaigrage d'un voilier neuf ; celui qui prend la garde d'equinoxe sur le rempart des docks, sur le haut peigne sonore des grands barrages de montagne, et sur les grandes ecluses oceanes ; celui, soudain, pour qui s'exhale toute Thaleine incurable de ce monde dans le relent des grands silos et entrepots de denrees coloniales, la oil l'epice et le grain vert s'enflent aux lunes d'hivernage comme la creation sur son lit fade ; celui qui prononce la cloture des grands congres d'orographie, de climatologie, et c'est le temps de visiter l'Arboretum et l'Aquarium et le quartier des Alles, les taileries de pierres fines el le parvis des grands convulsionnaires...

Celui qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit ; celui qui entre au cirque de son oeuvre nouvelle dans une tres grande animation de l'etre, et, de trois jours, nul n'a regard sur son silence que sa mere, nul n'a Faeces de sa chambre que la plus vieille des servantes ; celui qui mene aux sources sa monture sans y boire lui-meme ; celui qui reve, aux selleries, (Pun parfum plus ardent que celui de la cire ; celui, comme Baber, qui vet la robe du poete entre deux grandes actions viriles pour reverer la face d'une belle terrasse ; celui qui tombe en distraction pendant la dedicace d'une nef, et au tympan sont telles cruches, comme des ouies, murces pour racoustique ; celui (|iii tient en heritage, sur terre de mainmorte, hi derniere heronniere, avec de beaux ouvrages de venerie, de faucon-

nerie ; celui qui tient commerce, en ville, de tres grands livres : almagestes, portulans et bestiaires ; qui prend souci des accidents de phonetique, de Palteration des signes et des grandes erosions du langage ; qui participe aux grands debats de semantique ; qui fait autorite dans les mathematiques usuelles et se complait a la supputation des temps pour le calendrier des fetes mobiles (le nombre d'or, Tindiction romaine, Pepacte et les grandes lettres dominicales) ; celui qui donne la hierafchie aux grands offices du langage ; celui qui Ton montre, en tres haut lieu, de grandes pierres lustrees par Pinsistance de la flamme...

Ceux-la sont princes de Pexil et n'ont que faire de mon chant. »

Etranger, sur toules greves de ce monde, sans audience ni temoin, porte a Poreille du Ponant une conque sans memoire :

Hote precaire a la lisiere de nos villes, tu ne franchiras point le seuil des Lloyds, oil ta parole n'a point cours et ton or est sans titre...

« J'habiterai mon nom », fut ta reponse aux questionnaires du port. Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble a produire,

Comme ces grandes monnaies de fer exhumees par la loudre.

VII

« ...Syntaxe de Teclair ! o pur langage de Texil ! Lointaine est l'autre rive ou le message s'illumine :

Deux fronts de femines sous la cendre, du meme ponce visits ; deux ailes de femines aux persiennes, du meme souffle suscitees...

Dormiez-vous cette nuit, sous le grand arbre de phosphore, 6 cœur d'orante par le monde, o mere du Proscrit, quand dans les glaces de la chambre fut imprimee sa face ?

Et toi plus prompte sous leclair, o toi plus prompte a tressaillir sur l'autre rive de son eme, compagne de sa force et faiblesse de sa force, toi dont le souffle au sien fut a jamais mele,

T'assieras-tu encore sur ta couche deserte, dans le herissement de ton ame de femme ?

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !... Excrete, 6 femme, sous ton toit un chant d'oiseau de Barbaric.

Tu n'ecouteras **point** l'orage au loin multiplier la course de nos pas sans que ton cri de femme dans la nuit n'assaille encore sur son aire l'aigle equivoque du bonheur ! >

...Tais-toi, faiblesse, et toi, parfum d'epouse dans la nuit comme l'amande meme de la nuit.

Partout errante sur les greves, partout errante sur les mers, tais-toi, douceur, et toi presence greee d'ailes a hauteur de ma selle.

Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inalienable... Nulle verveine aux levres, mais sur la langue encore, comme un sel, ce ferment du vieux monde.

Le nitre et le natron sont themes de l'exil. Nos pensers courent a Taction sur des pistes osseuses. L'eclair m'ouvre le lit de plus vastes desseins. L'orage en vain deplace les bornes de l'absence.

Ceux-la qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-la qui flairent Tidee neuve aux fraicheurs de l'abime, ceux-la qui soufflent dans les cornes aux portes du futur

Savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovees sous le fouet de l'eclair... O Prodigue sous le sel et l'6cume de Juin ! garde vivante parmi nous la force occulte de ton chant !

Comme celui qui dit a l'emissaire, et c'est la son message : « Voilez la face de nos femmes ; levez la face de nos fils ; et la consigne est de laver la pierre de vos seuils... Je

**vous dirai tout bas le nom des sources ou, demain, nous
baignerons un pur courroux.**

**Et c'est Fheure, o Poete, de decliner ton nom, ta nais-
sanre, et ta race...**

Long Beach Island, N-J.. 1941.

VENTS

6

Telle est Pinstance extreme ou le Poete a temoigne.

Et en ce point extreme de l'attente, que nul ne songe a regagner les chambres.

c Enchantement du jour a sa naissance... Le vin nouveau n'est pas plus vrai, le lin nouveau n'est pas plus frais...

Quel est ce gout d'airielle, sur ma levre d'etranger, qui m'est chose nouvelle et m'est chose etrangere ?...

A moins qu'il ne se hMe en perdra trace mon poeme... Et vous aviez si peu de temps pour naitre a cet instant... »

(Ainsi quand l'Officiant s'avance pour les ceremonies de l'aube, guide de marche en marche et assiste de toutes parts contre le doute, — la tete glabre et les mains nues et jusqu'a l'ongle sans defaut, — c'est un tres prompt message qu*emet aux premiers feux du jour la feuille aromatique de son etre.)

Et le Poete aussi est avec nous, sur la chaussee des hom-
ines **de son temps.**

Allant **le train de** notre temps, allant le train de ce grand
vent.

Son occupation parmi nous : mise en clair des messages.
Et la reponse en lui donnee par illumination du cceur.

Non point lecrit, mais la chose meme. Prise en son vif et
dans son tout.

Conservation non des copies, mais des originaux. Et
TScriture du poete suit le proces-verbai.

(Et ne Fai-je pas dit ? les Ventures aussi evolueront. —
Lieu du propos : toutes greves de ce monde.)

« Tu te reveleras, chiffre perdu !... Que trop d'attente
n'aille enerver

L'usage de notre ouie ! nulle impurete souiller le seuil
de la vision !... »

Et le Poete encore est avec nous, parmi les hommes de
son temps, habits de son mal...

Comme celui qui a dormi dans le lit d'une stigmatisee, et
il en est tout entache,

Comme celui qui a marche dans une libation renversee,
et il en est comme souille,

Homme infeste du songe, homme gagne par l'infection
divine,

Non point de ceux qui cherchent l'ebriete dans les va-
peurs du chanvre, comme un Scythe,

Ni l'intoxication de quelque plante solanee — belladone
ou jusquiame,

De ceux qui prisent la graine ronde d'Ologhi mangle par
rhomme d'Amazonie,

Yaghe, liane du pauvre, qui fait surgir l'envers des
choses — ou la plante Pl-lu,

Mais attentif a sa lucidity, jaloux de son autorite, et te-
nant clair au vent le plein midi de sa vision :

« Le cri ! le cri perçant du dieu ! qu'il nous saisisse en
pleine foule, non dans les chambres,

Et par la foule propage qu'il soit en nous repercute jus-
qu'aux limites de la perception...

Une aube peinte sur les murs, muqueuse en quete de
son fruit, ne saurait nous distraire d'une telle adjuration ! »

Et le Poëte encore est parmi nous... Cette heure peut-
etre la dernière, cette minute meme, cet instant !... Et nous
avons si peu de temps pour naître a cet instant !

c ...Et a cette pointe extreme de l'attente, oil la promesse
elle-meme se fait souffle,

Vous feriez mieux vous-meme de tenir votre souffle... Et
le Voyant n'aura-t-il pas sa chance ? l'Ecoutant sa repon-
se ?... »

Poete encore parmi nous... Cette heure peut-etre la der-
niere... cette minute meme !... cet instant I . . .

— « Le cri ! le cri perearit du dieu sur nous ! »

AMERS

1

Et vous, Mers, qui lisiez dans de plus vastes songes, nous laissiez-vous un soir aux rostres de la Ville, parmi la pierre publique et les pampres de bronze ?

Plus large, o fouie, notre audience sur ce versant d'un age sans declin : la Mer, immense et verte comme une aube a l'orient des hommes,

La Mer en fete sur ses marches comme une ode de pierre: vigile et fete a nos frontieres, murmure et fete a hauteur d'hommes — la Mer elle-meme notre veille, comme une promulgation divine...

L'odeur funebre de la rose n'assiagera plus les grilles du tombeau ; Fheure vivante dans les palmes ne taira plus son a me d'etrangere... Ameres, nos levres de vivants le furent-elles jamais ?

J'ai vu sourire aux feux du large la grande chose ferine : la Mer en fete de nos songes, comme une Peque d'herbe verte et comme fete que Ton fete,

Toute la Mer en ffite des confins, sous sa fauconnerie de
nuees blanches, comme domaine de franchise et comme terre
de mainmorte, comme province d'herbe folle et qui fut jouee
aux des...

Inonde, o brise, ma naissance ! Et ma faveur s'en aille
au cirque de plus vastes pupilles !... Les sagaies de Midi
vibrent aux portes de la joie. Les tambours du neant cedent
aux fifres de lumifere. Et l'Ocean de toute part, foulant son
poids de roses mortes,

Sur nos terrasses de calcium leve sa tete de Tetrarque !

2

« ...Je vous ferai pleurer, c'est trop de grece parmi **nous**.

« Pleurer de grace, non de peine, dit le Chanteur du plus beau chant;

« Et de ce pur emoi du coeur dont j'ignore la source,

« Comme de ce pur instant de mer qui preifede la brise... »

Parlait ainsi homme de mer, tenant propos d'homme de mer.

Louait ainsi, louait Famour et le desir de mer

Et vers la Mer, de toute part, ce ruissellement encore des sources du plaisir.

« C'est une histoire que je dirai, c'est une histoire qu'on entendra.

« C'est une histoire que je dirai comme il convient qu'elle soit dite,

c Et de telle grece sera-t-elle dite qu'il faudra bien qu'on s'en rejouisse.

« Certes, une histoire qu'on veuille entendre, dans l'insouciance encore de la mort,

- « Et telle et telle, en sa fraîcheur, au cœur de l'homme sans
mémoire,
- « Qu'elle nous soit faveur nouvelle et comme brise d'estuaire
en vue des lampes de la terre.
- « Et de ceux-la qui Tentendront, assis sous le grand arbre du
chagrin,
- « Il en est peu qui ne se levent, qui ne se levent avec nous et
n'aillent, souriant,
- « Dans les fougères encore de l'enfance et le déroulement des
crosses de la mort. »

3

Poesie pour accompagner la niarche d'une recitation en
Thonneur de la Mer.

Poesie pour assister le chant d'une marche au poulour
de la Mer.

Comme l'entreprise du tour d'autel et la gravitation du
choeur au circuit de la strophe.

Et c'est un chant de mer comme il n'en fut jamais chan-
te, et c'est la Mer en nous qui le chantera :

La Mer, en nous portee, jusqu'a la satiete du souffle
et la peroraison du souffle,

La Mer, en nous, portant son bruit soyeux du large et
toute sa grande fraicheur d'aubaine par le monde.

Poesie pour apaiser la fievre d'une veille au piriple de
mer, Poesie pour mieux vivre notre veille au delice de mer.

Et c'est un songe en mer comme il n'en fut jamais songe,
et c'est la Mer en nous qui le songera :

La Mer, en nous tissue, jusqu'a ses ronceraies d'abime, la Mer, en nous, tissant ses grandes heures de lumiere et ses grandes pistes de tenebre —

Toute licence, toute naissance et toute reipiscence, la Mer ! la Mer ! a son afflux de mer;

Dans Paffluence de ses bulles et la sagesse infuse de son lait, ah ! dans l'erallition sacree de ses voyelles — les saintes filles ! les saintes filles ! —

La Mer elle-meme tout ecume, comme Sibylle en fleurs sur sa chaise de fer...

4

Ainsi louee, serez-vous ceinte, o Mer, d'une louange sans
offense.

Ainsi conviee serez-vous l'hote dont il convient de taire le
merite.

Et de la Mer elle-meme il ne sera question, mais de son
regne au cœur de rhomme :

Comme il est bien, dans la requete au Prince, d'interposer
Tivoire ou bien le jade

Entre la face suzeraine et la louange courtesane.

Moi, m'inclinant en voire honneur d'une inclinaison sans
bassesse,

J'Peuise la reverance et le balancement du corps.

Et la fumee encore du plaisir enfumera la tete du fervent,

Et le delice encore du mieux dire engendra la grAce du sou-
rire...

Et de salutation telle serez-vous salute, 6 Mer, qu'on s'en
souviene pour longtemps comme d'une recreation du
cœur.

...Or il y avait si longtemps que j'avais gout de ce poeme, melant a mes propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand eclat de mer — comme en bordure de foret, entre les feuilles de laque noire, le gisement soudain d'azur et de ciel gemme : ecaille vive, entre les mailles, d'un grand poisson pris par les oules !

Et qui done m'eut surpris dans mon propos secret ? garde par le sourire et par la courtoisie ; parlant, parlant langue d'aubain parmi les hommes de mon sang — a Tangle peut-etre d'un Jardin Public, ou bien aux grilles effilees d'or de quelque Chancellerie ; la face peut-etre de profil et le regard au loin, entre mes phrases, a tel oiseau chantant son lai sur la Capitainerie du Port.

Car il y avait un si long temps que j'avais gout de ce poeme, et ce fut tel sourire en moi de lui garder ma preve-nance : tout envahi, tout investi, tout menace du grand poeme, comme d'un lait de madrepores : a son afflux, do-

cile, comme a la quete de minuit, dans un soulèvement trC;s lent des grandes eaux du songe, quand les pulsations du large tirent avec douceur sur nos aussteres et sur nos cebles.

Et comment il nous vint a l'esprit d'engager ce poeme, c'est ce qu'il faudrait dire. Mais n'est-ce pas assez d'y trouver son plaisir ? Et bien fut-il, o dieux ! que j'en prisse soin, avant qu'il ne nous fut repris... Va voir, enfant, au tournant de la rue, comme les Filles de Halley, les belles visiteuses celestes en habit de Vestales, engagees dans la nuit a l'hammeon d'ivoire, sont promptes a se reprendre au tournant de Tellipse.

Morganatique au loin l'Epouse, et Falliance, clandestine !... Chant d'epousailles, o Mer, sera pour vous le chant : « Mon dernier chant ! mon dernier chant ! et qui sera d'homme de mer... » Et si ce n'est ce chant, je vous le demande, qu'est-ce qui temoignerait en faveur de la Mer — la Mer sans steles ni portiques, sans Alyscamps ni Propylees ; la Mer sans dignitaires de pierre a ses terrasses circulates, ni rang de betes batees d'ailes a Paplomb des chaussees ?

Moi j'ai pris charge de l'ecrit, j'honorerai Tecrit. Comme a la fondation d'une grande oeuvre votive, celui qui s'est offert a rediger le texte et la notice ; et fut prie par l'Assemblee des Donateurs, y ayant seul vocation. Et nul n'a su comment il s'est mis a l'ouvrage : dans un quartier, vous dirat-on, d'equarrisseurs ou de fondeurs — par temps d'emeute populaire — entre les cloches du couvre-feu et les tambours d'une aube militaire...

Et au matin de ja la Mer ceremonielle et neuve lui sourit au-dessus des corniches. Et voici qu'en sa page se mire l'Etrangere..» Car il y avait un si long temps qu'il avait gout de ce poeme ; y ayant telle vocation... Et ce fut telle douceur un soir de lui marquer sa prevenance ; et d'y ceder, telle impatience. Et le sourire aussi fut tel de lui preter alliance... « Mon dernier chant! mon dernier chant !... et qui sera d'homme de mer... »

6

Et c'est la Mer qui vint a nous sur les degres de pierre
du drame :

Avec ses Princes, ses Regents, ses Messagers vetus d'em-
phase et de metal, ses grands Acteurs aux yeux creves et
ses Prophetes a la chaine, ses Magiciennes trepignant sur
leurs socques de bois, la bouche pleine de caillots noirs, et
ses tributs de Vierges cheminant dans les labours de l'hymne,

Avec ses Patres, ses Pirates et ses Nourrices d'enfants-
rois, ses vieux Nomades en exil et ses Princesses d'elegie, ses
grandes Veuves silencieuses sous des cendres illustres, ses
grands Usurpateurs de trones et Fondateurs de colonies
lointaines, ses Prebendiers et ses Marchands, ses grands
Concessionnaires de provinces d'etain, et ses grands Sages
voyageurs e dos de buffles de rizieres,

Avec tout son cheptel de monstres et d'humains, ah !
tout son croit de fables immortelles, nouant a ses ruees d'es-
claves et d'ilotes ses grands Batards divins et ses grandes
filles d'etalons — une foule en hate se levant aux travees de
l'Histoire et se portant en masse vers l'arene, dans le pre-
mier frisson du soir au parfum de fucus,

plus haut encore et de plus loin, la Mer plus haute et plus lointaine... inallusive et pure de tout chiffre, la tendre page lumineuse contre la nuit sans tain des choses ?...

Ah ! quel grand arbre de lumtere prenait ici la source de son lait L. Nous n'avons pas ete nourris de ce lait-la ! Nous n'avons pas ete nommfe pour ce rang-li ! Et filles de mortelles furent nos campagnes epherafcres, menaces dans leur chair... Reve, o reve tout haut ton revc d'homme et d'immortel !... « Ah ! qu'un Scribe s'approche et je lui dicterai... »

Nui Asiarque charge d'un ordre de fetes et de jeux efft-il jamais r6ve pareille reverie d'espace et de loisir ? Et qu'il y eflt en nous un tel desir de vivre a cet acces, n'est-ce point la, o dieux ! ce qui nous qualifiait ?... Ne vous refermez point, paupiere, que vous n'ayez saisi l'instant d'une telle equity ! « Ah ! qu'un autre s'approche et je lui dicterai... »

Le Ciel qui vire au bleu de mouette nous restitue d6jh notre presence, et sur les golfes assaillis vont nos millions de lampes d'offrande, s'egarant — comme quand le cinabre est jete dans la flamme pour exalter la vision.

* *

Car tu nous reviendras, presence ! au premier vent du soir,

Dans ta substance et dans ta chair et dans ton poids de mer, o glaise ! dans ta couleur de pierre d'etable et de dolmen, o Mer ! — parmi les hommes engendres et leurs contr6es de cheies rouvres, toi Mer de force et de labour, Mer au parfum d'entraille femelle et de phoshore, dans les grands fouets claquants du rapt ! Mer saisissable au feu des plus

beaux actes de l'esprit!... (Quand les Barbares sont a la Cour pour un tres bref sejour, Tunion avec les filles de serfs rehausse-t-elle d'un si haut ton le tumulte du sang ?...)

« Guide-moi, plaisir, sur les chemins de toute mer; au fremissement de toute brise ou s'alerte Tinstant, comme l'oiseau vetu de son vetement d'ailes... Je vais, je vais un chemin d'ailes, ou la tristesse elle-meme n'est plus qu'aile... Le beau pays natal est a reconquerir, le beau pays du Roi qu'il n'a revu depuis l'enfance, et sa defense est dans mon chant. Commande, ofifre, l'action, etcette grace encore d'un amour qui ne nous mette en mains que les glaives de joie !... »

Et vous, qu'etes-vous done, o Sages ? pour nous repri-manded o Sages ! Si la fortune de mer nourrit encore, en sa saison, un grand pofeme hors de raison, m'en refuserez-vous Taccès ? Terre de ma seigneurie, et que j'y entre, moi ! N'ayant nulle bonte a mon plaisir... « Ah! qu'un Scribe s'ap-proche et je lui dicterai... » Et qui done, ne de l'hornme, se tiendrait sans offense aux cotes de ma joie ?

— Ceux-li qui, de naissance, tiennent leur connaissance au-dessus du savoir.



Conseiller littéraire au « Library of Congress »
(Bibliothèque Nationale des États-Unis) (1941-1946)
(Dessin de S.A. Beaulieu) (1945,

BIBLIOGRAPHIE

I

PUBLICATIONS DE SAINT-JOHN PERSE

I. — ELOGES

— *Images d'Crusoe*, sous la signature : *Saintleger Leger*. Public, pour la première fois, en revue, a Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, n° 7, août 1909.

— *Pour jeter une enfance ; Recitation à Ve'loge d'une Reine, etc.*, sous la signature : *Saintleger Leger*. Public, pour la première fois, en revue a Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, avril 1910.

— *Eloges*, sous la signature : *Saintleger Leger*. Publie, pour la première fois, en revue, a Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, juin 1910.

— ELOGES, en volume, comprenant tous les poèmes précédents. Première Edition, sous couverture muette (le nom d'auteur, *Saintleger Leger*, apparaissant seulement à la feuille de titre), aux *Éditions de la Nouvelle Revue Française*, Marcel Rivière, Paris, 1911.

— *Amitié' flu Prince*, sous la signature : *St. J. Perse*. Publie*, pour la première fois, en revue, a Paris, dans *Commerce*, première livraison, M 1924.

— AMITIE DU PRINCE, sous la signature : *St.-J. Perse*. Publie en volume (fac-similé du manuscrit d'auteur, exécuté par Jacomet), chez Ronald Davis, Paris, 1924.

— *Chanson du Prtsomptif*, sous le titre : *Chanson*, et sous la signature : *St.-J. Perse*. Publie, pour la première fois, en revue à Paris, dans *Commerce*, hiver 1924.

— ELOGES, en volume, sous la signature : *St.-J. Perse*. Deuxième édition (texte revu et augmenté, comprenant tous les poèmes précédents), aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, Librairie Gallimard, Paris 1925.

— *Berceuse*, sous la signature : *Saint-John Perse*. Publie, pour la première fois, en revue, dans *Mesa*, Aurora, N. Y., États-Unis, août 1945.

— ELOGES, en volume, sous la signature : *St.-J. Perse*. Troisième édition, avec note bibliographique (texte revu, augmenté et redistribué, comprenant tous les poèmes précédents), aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, Gallimard, Paris, 1948.

(Entre 1925 et 1944, toute rendition interdite par l'auteur.)

II. — ANABASE

— 1* En France :

— Première page d'ANABASE, *Chanson* liminaire, publiée pour la première fois, en revue, sans signature, dans la *Nouvelle Revue Française*, Paris 1922.

— Fragments d'ANABASE publiés, pour la première fois, en revue, sous la signature : *St.-J. Perse*, dans la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1921.

— Première édition en volume : aux *Editions de la N. R. F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1924.

— Deuxième édition, entièrement numérotée. (Édition de luxe, très grand in-4°, de grande typographie, imprimée à Dijon par Maurice Darantière). Aux *Editions de la N. R. F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1925.

— Troisième édition. Gallimard, Paris, 1947. (Édition fautive, retirée à la demande de l'auteur.)

— Quatrième Edition. Gallimard, Paris, 1918. (Edition revue et corrigée, avec bibliographie reproduisant les préfaces, de Valéry Larbaud, Hugo Von Hofmannsthal, T. S. Eliot, et Giuseppe Ungaretti, aux traductions russe, allemande, anglaise et italienne).

(Entre 1925 et 1915, toute rendition française interdite par l'auteur.)

— 2* Aux Etats-Unis :

— ANABASE, par St.-J. Perse. Texte français sans traduction en regard. Avec note bibliographique reproduisant les préfaces, de Valéry Larbaud, Hugo Van Hofmannsthal et T.S. Eliot, aux traductions russe, allemande et anglaise.) Editions Franchises Brentano's, New-York, 1945.

III. — EXIL

suivi de

POÈME A L'ÉTRANGÈRE, PLUIES, NEIGES

EXIL

— Publiée* pour la première fois, en français, aux États-Unis, dans la revue *Poetry*, de Chicago, vol. LIX, n° 6, mars 1942.

— Reproduit en France, dans la revue *Cahiers du Sud*, de Marseille, tome XIX, n° 246, mai 1942.

— Reproduit en Argentine, dans la revue *Lettres Françaises*, de Buenos-Aires, n° 5, 1er juillet 1942.

— Edits pour la première fois en volume, en 1942 :

— 1° En Edition spéciale des *Cahiers du Sud*, à Marseille (200 exemplaires numérotés sur velin).

— 2° En Edition secrète de Gallimard, à Paris, sans nom d'auteur au titre, et les Initiates St-J. P. figurant seules sur la couverture (les trois lettres N. R. F. apparaissant en dernière page, avec l'achèvement d'imprimer : « en France, le 15 Octobre 1942 » — 15 exemplaires sur velin pur fil.)

— 3* Aux Editions des* *Lettres Françaises*, à Buenos-Aires (Argentine) (333 exemplaires in-quarto, de grande typographie).

— Réédité en Suisse, dans la collection : *Les Cahiers du Rhodane* (Cahiers rouges, n° 1), aux Editions de la Baconnière, Boudry, Neuchâtel, 1943.

POEME A L'ETRANGERE

— Publie* pour la premiere fois, en frangais, aux Etats-Unis, dans la revue *Hemispheres*, de New-York, n° 1, ete 1943.

— Ie reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, tome VI, n° 32, 1944.

— Reproduit dans la revue *La Nouvelle Releve*, de Montreal (Canada), Juin 1945.

— Reproduit dans la revue *Briarcliff Quaterly*, de New-York, Janvier 1916.

PLUIES

— Publie" pour la premiere fois, en frangais, en Argentine, dans la revue *Lettres Frangaises*, de Buenos-Aires, n° 10, octobre 1913.

— Reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, tome VI, n° 34, mars 1944.

— Reproduit dans la revue *Fontaine*, de Paris, tome VIII, n° 41, avril 1945.

— Edite" pour la premiere fois en volume, en Argentine, aux *Editions des Lettres Frangaises*, Buenos-Aires, 1944 (392 exemplaires grand in-quarto, de grande typographic).

— Reedité" aux Etats-Unis, en Edition speciale de la *Sewanee Review*, Sewanee, Tenn. 1945.

NEIGES

— Public" pour la premiere fois, en francais, en Argentine, dans la revue *Lettres Frangaises*, de Buenos-Aires, n° 13, 1^{er} juillet 1944.

— Reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, en 1945.

— Reproduit dans la revue *Sewanee Review*, de Sewanee, Tenn. (Etats-Unis), avril 1945.

— Edite pour la premiere fois en volume, aux Etats-Unis, en tirage a part de la *Sewanee Review*, Sewanee, Tenn., Juin 1945.

— Reproduit dans la revue *Choix*, de Londres, n° 3, 1945.

— Reproduit dans la revue *Formes et Couleurs*, de Lausanne, Paris et Londres, 1945.

LES QUATRE POEMES

— Edits pour la premiere fois, collectivement, sous le titre : QUATRE POEMES (1941-1944), aux *Editions des Lettres Frangaises*, a Buenos-Aires (Argentine), 1944 :

— 1* En petite Edition, dans-la collection *La Porte Etroite*, vendue au profit des (Euvres du «Comite Francais de Secours aux Victimes de la Guerre ». (Premier tirage avec une note liminaire d'Arnibald MacLeish ; deuxieme tirage sans note liminaire.)

— 2° En tirage de luxe, de grand format, sur papier Whatman.
— Réédités pour la première fois, à Paris, sous le titre : EXIL, suivi de POÈME À L'ÉTRANGÈRE, PLUIES, NEIGES, dans la Collection *Metamorphoses* (XXIV), Gallimard, 1945.

(Édition fautive, retirée à la demande de l'auteur.)

— Réédités pour la deuxième fois, à Paris, sous le titre : EXIL, suivi de POÈME À L'ÉTRANGÈRE, PLUIES, NEIGES, avec une note bibliographique, Gallimard, 1916.

(Édition revue et corrigée par l'auteur. Titre fautif : *Pcemes* pour *Poème*, et *Pluic* pour *Pluies*.)

IV. — VENTS

— VENTS, par St.-J. Perse

Public, pour la première fois, en volume, à Paris, N. 11. V., Gallimard, 1946 (Édition grand in-quarto Soleil, de grande typographie (106 p.), imprimée à Paris sur les presses de J. Dumoulin. Tirage entièrement numéroté de 2425 exemplaires.

— Fragments (II : 1, 2, 3) reproduits dans la revue *Internationale Mesa*, Aurora, N. Y. États-Unis, Hiver 1947.

V. — ÉDITION COLLECTIVE

— Sous le titre : (EUVRE POÉTIQUE. — I. (Eloges. La gloire des Rois. Anabase. Exil. Vents), édition collective, en un seul volume, publiée pour la première fois, à Paris, Gallimard, 1953.

VI. — AMERS

— Sous le titre : ET VOUS MERS..., première partie publiée, pour la première fois, à Paris, dans les *Cahiers de la PUIadc*, n° X. ete-autonmt; mil

— Sous le titre : MIDI. SES FAUVES, SES FAMINES... fragment publié, pour la première fois, en revue, à Paris, dans *Exils*, première livraison, novembre 1952.

— Sous le titre : AMERS, deuxième partie publiée, pour la première fois, à Paris, dans la *Nouvclle- Nouvelle Revue FranQaise*, n° 1, Janvier 1953.

— . Édition en volume : aux *Editions de la N.R.F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1957.

VII. — CHRONIQUE

— Public pour la première fois dans les *Cahiers du Slid*, n° 352, 1959.

— Edition en volume : aux *Editions de la N.R.F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1960.

II

OUVRAGES SUR SAINT-JOHN PERSE

— HOMMAGE A SAINT-JOHN PERSE, *Les Cahiers de la Pleiade*, N° X, etc-automne, 1950.

Andre" GIDE : *Don d'un arbre*. — T. S. ELIOT : *Un feuillet unique*. — Leon-Paul FARGUE : *Lettre a Saint-John Perse*. — Herbert STEINER : *Amitie' du Prince*. — Ren6 CHAR : *A Saint-John Perse*. — Jules SUPERVIELLE : *Hommage*. — Jorge GUILLEN. : *Je vivrai dans mon nom*. — Georges SCHEHADE : *Void Vile*. — J. G. CRUCHAGA : *Pluie*. — Valery LARBAUD : «*Eloges*». — Blaise ALLAN : *Jeanne et V « Anabase*». — Pierre-Jean JOUVÉ : «*Exii*». — Paul CLAUDEL : *Un poeme de Saint-John Perse*: «*Vents n*». — Andre" BRETON : *Le Donateur*. -. Gaetan PICON : *Le plus hautainement libre*. — A. Roland de RENEVILLE : *D'une chronique miraculeuse*. — Albert BEGUIN : *Une potsie scandte*. — Giuseppe UNGARETTI : *Histoire d'une traduction*. — Denis DEVLIN : *St John Perse A Washington*. — Jorge ZALAMEA : *La consolation poCtique*. — Roger CAILLOIS : *Une poe'sie encyelope'dique*. — Gabriel BOUNOURE : *Saint-John Perse et VambigulU poHique*. — M. J. LEFEBVRE : *La revanche de la poe'sie*. — Max-Pol FOUCHET : *Rencontre de Vexact*. — Archibald MACLEISH : *Le temps de la louange*. — Stephen SPENDER : *Un bas-relief*. — Renato POGGIOLI : *Nouveaute' de StJohn Perse*. — Louis Marcel RAYMOND : *Humanity de St-John Perse*. — Friedhelm KEMP : *Renaissance du poeme*. — Denis de ROUGEMONT : *St John Perse et VAmrique*. — Allen TATE : *Mysterieux Perse*.

— MAURICE SAILLET : *Saint-John- Perse, poete de gloire* (suivi d'un essai de biographie d'Alexis Leger). *Mercure de France*, 1952.

— ALAIN BOSQUET : *Saint-John Perse*. Editions Pierre Seghers. 1958. Premier tiragc. Edition remaniee, 1055. Editions augnicntces, 1959 et 1960.

— ROGER CAILLOIS : *Poetique de Saint-John Perse*. Gallimard, 1954.

— PIERRE GUERRE : *Saint-John Perse et Vhomme*. Gallimard, 1955.

— CHRISTIAN MURCIAUX : *Saint-John Perse*. Editions Universitaires, 1960.

TABLE DES MATIERES

SAINT-JOHN PERSE, <i>par Alain Bosquet</i>	7
--	---

1. — L'OEUVRE

<i>De la grandeur en poesie</i>	9
« <i>Eloges</i> » ou <i>Le poeme ignorant de sa genese</i>	17
« <i>Anabase</i> » ou <i>Rencontre du poeme et de sa genese</i> ..	32
« <i>Exil</i> » ou <i>Alliance du poeme et de sa genese</i>	45
« <i>Vents</i> » ou <i>Fusion du poeme et de sa genese</i>	61
« <i>Amers</i> » ou <i>La Trinite : objet, poete, poeme</i>	77
« <i>Chronique</i> » ou <i>Le retour au poeme intime</i>	86
<i>Les pouvoirs de Uimage, les ressources melriques ou syntaxiques</i>	89

2. — DOCUMENTS

<i>Les affinite's</i>	103
<i>La personne de Vauteur n'appartient pas a son public</i> .	113

CHOIX DE TEXTES

MIDI, SES FAUVES, SES FAMINES... (fac-simile)	125
---	-----

CHOIX D'IMAGES	127
----------------------	-----

« ELOGES »

<i>Pour fiter une enfance II</i>	141
<i>Pour titer une enfonce V</i>	143
<i>Pour filer une enfance XVIII.</i>	145
<i>Amitii du Prince</i>	146

« ANABASE »	
<i>Chant VII</i>	155
<i>Chant VIII</i>	158
<i>Chanson</i>	160
« < EXIL »	161
« VENTS »	
<i>Fragment du Chant VI</i>	179
« AMERS »	
<i>Invocation, « Et vous, Mers»</i>	183
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Publications de Saint-John Perse</i>	199
<i>Ouvrages sur Saint-John Perse</i>	205
TABLE DES MATURES	207
TABLE DES ILLUSTRATIONS	209

Les disques VEGA-SEGHERS ont fait enregistrer par Jean VILAR un disque il cm./33 t duree prolonge'e N° P.37A.4021 ou sont dits les poemes suivants :

Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, Notre delice (Anabase). Portes ouvertes sur les sables (Exil). Et vous, Mers (Amers). Chanson (Anabase). Telle est l'instance extreme (Vents). Car hi nous reviendras, Presence (Amers).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : *Saint-John Perse*.

A Washington (1949).....	G
Marie-Rene Alexis Saint-Leger Leger, a St-Leger-les-Feuilles (Guadeloupe)	24i
« Habitation » du « Bois-Debout », sur la cote de Capesterre (Guadeloupe).	24*
Saint-Leger Leger a 17 ans, a Bordeaux (a Tiège ou il ecrivit les premiers poemes d' « Eloges »).	24*
Navigation equatoriale, dans l'Archipel Malais, a P6poque ou fut ecrit « Amitie du Prince » (1921)	24 ⁴
Alexis L6ger, Expert politique a la Conference internationale de Washington (1921-22) (photo Harris and Ewing)	40 ¹
Sur les routes de l'exil (1940).....	40 ²
D6crets du Gouvernement de Vichy frappant Alexis Leger, Ambassadeur de France, de decheance de la nationalite franchise, de confiscation de biens, et de radiation de la Legion d'Honneur (1940-41)	40 ³
Saint-John Perse a « Long Beach Island » (New-Jersey), « le lieu flagrant et nul » oti fut ecrit Exil (1941).	40 ⁴
Saint-John Perse a « Hundred Acre Island » (1945).	72 ¹
A l'extreme Nord americain, chez les gardiens de phare d'une ile atlantique (1951)	72 ²
Dans la Baie de Fundy (1950).	72 ³
Saint-John Perse, Washington (1951). (Photo. Hessler). ..	72 ⁴
Carte des lies de la Guadeloupe, dresse par Saint-John Perse	122
Saint-John Perse (1945)	198

ACHEVE D'IMPRIMER
EN 1964 SUR
LES PRESSES DE L I . F . M . R . P
4, RUE CAMILLE TAMAN A PARIS
POUR LE COMPTE
DES EDITIONS PIERRE SEGHERS

N° d'ordre editenr1014
Depdt tegal 4^e trimestre 1964
Imprint en France

